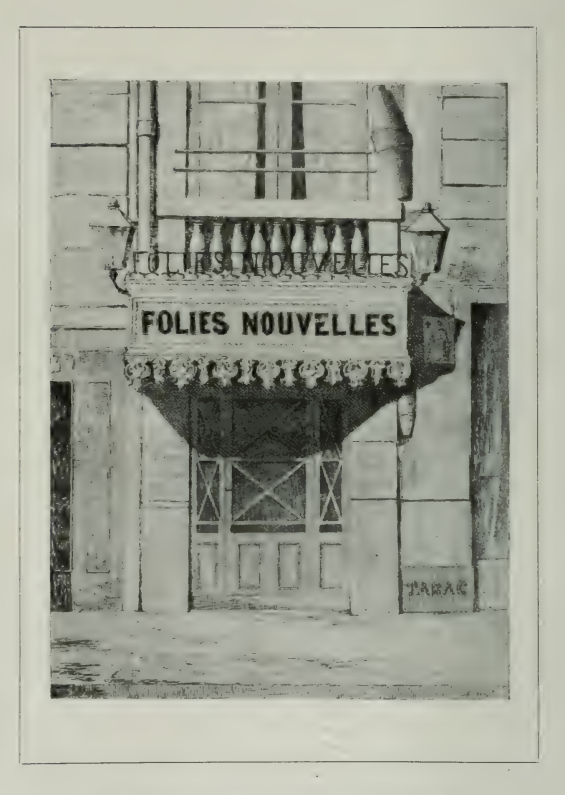


LES

Folies-Nouvelles

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES
DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE

N° [redacted]



THÉATRE DES FOLIES-NOUVELLES
Boulevard du Temple

L.-HENRY LECOMTE

Histoire

DES

Théâtres de Paris

LES

Folies-Nouvelles

1854-1859 — 1871-1872 — 1880



PARIS

H. DARAGON, ÉDITEUR

96-98, Rue Blanche (IXe)

1909

Premier Théâtre
DES
FOLIES-NOUVELLES
1854-1859

Au numéro 41 du boulevard du Temple existait, avant 1789, un jeu de paume où le comte d'Artois (plus tard Charles X) s'exerçait en compagnie de MM. de Dillon, de Vaudreuil et de Biron. L'architecte Bellanger y avait ménagé pour le prince de petits appartements : antichambre, salle à manger, salle de billard au rez-de-chaussée; salon de jeu et chambre à coucher au-dessus. Les chroniques de ce temps affirment que, du consentement du maître ou à son insu, le paumier Charrière permettait à d'autres que les nobles de satisfaire là leur passion pour le jeu ou leurs fantaisies galantes.

Fermé par la Révolution, l'aristocratique retrait fut transformé en établissement de bains. Ces étuves avaient disparu depuis nombre d'années lorsque, le 1er octobre 1852, Mayer, chanteur comique, ouvrit sur leur emplacement un café-concert baptisé de son nom.

La salle des *Folies-Mayer*, plus que simple, était un carré surmonté d'une galerie capricieusement juchée à la hauteur du lustre. Les banquettes y étaient dures, mais, comme dédommagement, les visiteurs entendaient Darcier, le grand artiste, Mmes Eugénie, Geismar, MM. Allard, Blin, Mayer enfin, bouffon d'un incontestable mérite. L'unique défaut de ce dernier était de se faire rappeler à tout propos. Il lui fut, un soir, impossible de goûter ce plaisir, pour la bonne raison que la salle était vide. Espérant une revanche, il changea son concert en bal, mais les danseurs y vinrent si peu qu'après une courte lutte Mayer quitta la place.

Quelque temps après Bosco, émule de Philippe et de Robert-Houdin, installa dans le local vacant son matériel d'illusionniste; le public resta sourd encore aux appels du pseudo-sorcier.

L'heure approchait pourtant où la salle trois fois malheureuse allait être désenguignonnée. A l'auteur-musicien-acteur Hervé échut cette tâche méritoire.

Hervé — de son vrai nom Louis-Auguste-Joseph-Florimond Ronger — était né à Houdain, près d'Arras, le 30 juin 1825. Tout enfant, il vint à Paris et fut attaché à la maîtrise de l'église Saint-Roch. Là il apprit la musique vocale et l'orgue, puis il reçut des leçons d'harmonie dans la classe d'Elwart. En 1847, il tenait l'emploi d'organiste à l'église Saint-Eustache en même temps qu'à la chapelle de Bicêtre. Ces places ne lui valant que d'insuffisants salaires, il entra, comme artiste lyrique, au théâtre de Montmartre, où il prit par décence le pseudonyme

d'Hervé. La première œuvre qu'il signa fut *Don Quichotte et Sancho Pança,* saynète écrite sur la demande de son camarade Désiré, et qui fit assez de bruit dans le monde musical pour qu'Adolphe Adam allât l'entendre. Complimenté par lui, Hervé fut de plus engagé comme trial au théâtre de l'Opéra-National (salle du Cirque-Olympique), où on lui fit, le 5 mars 1848, reprendre sa pièce avec Joseph Kelm dans le rôle de Sancho ; mais la Révolution tua l'entreprise, et Hervé dut passer au Vaudeville, puis à l'Odéon et au Palais-Royal, tantôt jouant comme acteur, tantôt dirigeant l'orchestre, composant toujours des morceaux de musique, et ne pouvant, malgré son incontestable valeur, s'attacher nulle part.

Il était chef d'orchestre au Palais-Royal quand, en 1853, on le présenta au comte de Morny. Le comte ne haïssait pas ces bohêmes maltraités du sort mais capables de revanches glorieuses. N'ayant point de poste à donner à Hervé, il lui offrit d'être son secrétaire, comme l'avaient été Ernest Lépine, Alphonse Daudet, Ludovic Halévy et d'autres. Hervé eut le bon sens de décliner cet honneur et demanda, en échange, un privilège de théâtre. C'était là une faveur trop grande, et M. de Persigny, sollicité, n'accorda au protégé du comte que l'autorisation d'ouvrir un concert-spectacle.

L'ancienne salle de Mayer sembla à Hervé l'emplacement indiqué pour l'entreprise qu'il voulait appeler *Folies-Concertantes*. Il la badigeonna de jaune sur vert, y fit dresser une petite scène, et ouvrit le 3 février 1854.

Des morceaux de chant de toute nature et des pantomimes composaient le programme des Folies-Concertantes. Aux termes de leur privilège, les scènes parlées ne pouvaient compter plus de deux interlocuteurs et les pantomimes ne devaient avoir que trois interprètes. La musique des ouvrages était presque toujours faite par le directeur-acteur qui, non content de sa triple besogne, prenait parfois la plume pour écrire un livret gai jusqu'à la folie. A ses côtés vocalisaient ou mimaient Joseph Kelm, ancien ténor devenu chanteur bouffe, Paul Legrand, Pierrot fameux enlevé aux Funambules, Charles Delaquis. ci-devant Cassandre du Petit-Lazary, Cossard cadet, Arlequin dont l'âge avait fait un grime, Charltonn, Polichinelle alerte, Laurent et Lejers, du café Bonne-Nouvelle, Mmes Suzanne Senn, ex-crémière de la rue de Trévise, Mélina, transfuge des Spectacles-Concerts, Rosine, Emilie, Berthe et Lebreton, venues on ne savait trop d'où. Les places, enfin, coûtaient de cinquante centimes à trois francs.

Parurent successivement, aux Folies-Concertantes, quinze pièces dont voici les dates et les titres.

8 février 1854 : *Prologue d'ouverture* en 1 acte, par Charles Bridault, musique d'Hervé;

8 février : *La Fausse douairière*, pantomime en 2 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique d'Hervé ;

8 février : *Pierrot amoureux*, pantomime en 1 acte, par Paul Legrand et Charles Delaquis, musique d'Hervé ;

8 février : *La Perle de l'Alsace*, pastorale strasbourgeoise, paroles et musique d'Hervé ;

26 février : *Un Mari trompette*, pantomime en 1 acte, par Charles Delaquis et Paul Legrand, musique d'Hervé ;

5 mars : *Arlequin ravisseur*, pantomime en 4 tableaux, par Maurice Sand, musique d'Hervé ;

26 mars : *Pierrot au château*, pantomime en 2 tableaux, par Paul Legrand et Charles Delaquis, musique d'Hervé ;

9 avril : *Saltarello*, fantaisie mimique en 1 acte, par Frappart, musique de Lindheim ;

11 avril : *Un Compositeur toqué*, bouffonnerie musicale, paroles et musique d'Hervé ;

29 avril : *Les Turlutaines fantastiques*, pantomime en 5 tableaux, par Paul Legrand, musique d'Hervé ;

18 mai : *Le Joujou électrique*, pantomime en 1 acte, par Lejers et Frappart, musique d'Hervé ;

30 mai : *Les Rivaux intrépides*, pantomime en 1 acte, par Charles Delaquis et Paul Legrand, musique d'Hervé ;

15 juin : *Jean Gilles, ou les Calamités occasionnées par une passion aussi intempestive que désordonnée*, pantomime en 5 tableaux, par Emile Durandeau, musique d'Hervé ;

24 juin : *Amour, Poésie et Turlupinade*, bouffonnerie musicale, paroles et musique d'Hervé ;

10 juillet : *Scaramouche*, pantomime en 2 tableaux, par Achille Lafont (Eyraud), musique d'Hervé.

Après cinq mois d'exploitation heureuse, les Folies-Concertantes fermèrent, pour réparations à la salle (17 juillet). Elles devaient rouvrir sous un

autre nom et sous une autorité différente : Hervé avait effectivement cédé son privilège à MM Huart, Altaroche et Merle. Ce dernier, simple bailleur de fonds, fut presque aussitôt remboursé et disparut naturellement de la combinaison.

Les directeurs restants appartenaient tous deux à la presse parisienne. Louis Huart, né à Trèves à l'époque où cette ville était française (1814), avait fait ses études au collège de Metz et était venu à Paris pour étudier le droit. Attiré vers la littérature, il débuta en 1834 par des feuilletons au *Moniteur du Commerce* et par un livre intitulé : *Quand on a vingt ans*, écrit dans un style incisif. L'année suivante on l'attachait au *Charivari*, où il ne cessa de donner chaque jour un ou deux articles sur les questions du moment. Inventeur des *Petites Physiologies* qui eurent tant de vogue vers 1840 — on lui devait aussi le texte de plusieurs publications illustrées : les *Cent et un Robert Macaire*, *Muséum Parisien*, le *Musée pour rire*, la *Galerie de la Presse*. Il s'était fait une spécialité d'un genre de critique plaisante, où la verve bouffonne n'excluait ni le style ni le bon sens.

La biographie d'Altaroche (Marie-Michel) offrait, avec celle de son associé, plus d'une similitude. Il avait vu le jour à Issoire (Puy-de-Dôme) le 18 avril 1811. Avocat, son père le destinait au barreau et l'envoya faire à Paris les études nécessaires, mais, après la Révolution de Juillet, Marie-Michel déserta l'Ecole pour se jeter dans le journalisme. En 1834, il entrait au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder,

et succéda bientôt à Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille. Il publia, par suite, divers ouvrages politiques, deux volumes de chansons, et collabora à quelques pièces de théâtre. La seconde République l'envoya dans son département natal en qualité de Commissaire du gouvernement ; il s'y fit remarquer par une extrême modération et fut élu, à la presque unanimité des suffrages, membre de l'Assemblée Constituante. Son mandat n'ayant pas été renouvelé en 1849, Altaroche passa de la vie politique au métier d'impresario et déploya, de 1850 à 1853, beaucoup d'activité dans l'administration de l'Odéon. Relevé de ce poste par un caprice ministériel, il s'était, sans croire déroger, attaché au sort du théâtricule que les journaux-programmes classaient après le Petit-Lazary.

La clôture estivale de 1854 fut naturellement consacrée à la transformation du local. — « Sous sa règle intelligente, dit Eugène Woestyn dans une notice publiée deux ans plus tard, M. Boileux (1) assouplit la salle en forme de corbeille ; d'élégantes cariatides aux splendeurs marmoréennes rehaussées de légers filets d'or encadrèrent de gracieuses avant-scènes, à la hauteur desquelles une galerie circulaire déroula son ondoyant méandre. Le papier des loges, le velours des rampes et des fauteuils, le satin des tentures d'un cramoisi pur, s'harmonièrent merveilleusement avec le fond blanc rechampi d'or de la galerie et des avant-scènes. Cambon, dont on avait sollicité

(1) Woestyn seul nomme ainsi l'architecte des Folies-Nouvelles, que tous les journaux du temps disent s'appeler Edouard Renaud.

le pinceau, jeta dans les angles de la coupole des gerbes de fleurs que Breughel de Velours aurait jalousées et que Diaz signerait des deux mains; puis, sous un treillis d'or au travers duquel on entrevoit

Le beau pays d'azur rêvé par les Chinois,

il suspendit aux lianes fantasques d'une flore impossible des nichées d'amours, dont un lustre aussi galamment chantourné que possible illumine à miracle les rondeurs potelées. Sur le rideau, dans un paysage digne de Lancret ou de Watteau, il reproduisit ces amours mignons qui sont à vrai dire les patrons du lieu... ».

A cette salle coquette, il fallait des abords dignes d'elle. De moelleux tapis furent placés dans les escaliers, des divans s'échelonnèrent le long des couloirs, la façade enfin, exiguë plus que de raison, s'ombragea d'une marquise au-dessus de laquelle une aigrette de gaz faisait flamboyer le nom adopté par les survenants : *Folies-Nouvelles.*

Cent trente mille francs avaient été consacrés à cette métamorphose, qui mit à la disposition des directeurs 850 places, cotées ainsi :

Avant-scènes fermées du rez-de-chaussée et du balcon	3 francs.	
Avant-scènes découvertes du rez-de-chaussée et du balcon, Fauteuils d'orchestre et Fauteuils de balcon. . . .	2 fr.	50
Stalles d'orchestre et Stalles de balcon	1	50
Parquet et Première galerie . . .	1	»
Deuxième galerie.	0	75
Parterre et Amphithéâtre	0	50

Le genre restant le même, la troupe fut conservée, sauf le remplacement de Lejers par Emile et l'adjonction d'une recrue féminine. Hervé, son chef, demeurait l'âme de l'entreprise, officiellement administrée par :

MM. Louis Huart et Altaroche, *directeurs-associés ;*
Paul Legrand, *directeur de la scène ;*
Charles Delaquis, *régisseur ;*
Bernardin, *chef d'orchestre ;*
Cambon et Thierry, *décorateurs ;*
Savigny, *contrôleur ;*
Pierre, *garçon de théâtre.*

L'ouverture des Folies-Nouvelles eut lieu, le 21 octobre 1854, par une représentation comprenant trois ouvrages nouveaux et une pièce déjà vue.

Les Folies-Nouvelles, prologue en 1 acte, en vers, par Théodore de Banville, musique d'Hervé.

Un bourgeois	MM. CHARLES DELAQUIS.
L'ancienne salle des Folies-Concertantes . . . / Le Comédien-Bouffon . .	JOSEPH KELM.
Pierrot.	PAUL LEGRAND.
Arlequin	CHARLTONN.
Cassandre.	COSSARD CADET.
Léandre	LAURENT.
Polichinelle	EMILE (*début*).
Le Lutin des Folies-Nouvelles	Mmes LOUISA MELVIL (*début*).
Colombine.	SUZANNE SENN.
Isabelle	MÉLINA.
Deux danseuses.	LEBRETON, BERTHE.

Dans un décor fleuri, un homme chiffonné, aveuglé, couvert de plâtre, se présente ; c'est un bourgeois qui, sortant de table et croyant enfiler quelque passage, est imprudemment entré dans un théâtre neuf dont il ignore le genre et le vocable. Pierrot, qui survient, lui apprend que l'endroit a pour muse la Folie ; mais, bien qu'intéressé par le blanc personnage, le bourgeois a très vite envie de causer autrement que par gestes. Mandé par Pierrot, entre alors un charmant lutin qui dit personnifier les Nouvelles-Folies et invite de la plus aimable façon le parlant et le muet à boire avec lui le vin cher aux penseurs. Ils trinquent et chantent, quand apparaît une femme dont le costume vert et jaune rappelle la décoration des Folies-Concertantes ; c'est, en effet, l'ancienne salle qui, après évocation de son joyeux passé, se change en un bouffon splendide pour donner au public le programme de l'entreprise naissante. Au fur et à mesure qu'il nomme les acteurs futurs, ceux-ci entrent en scène pour former un groupe chatoyant : c'est Arlequin avec sa Colombine, Léandre, Polichinelle, Pierrot, Isabelle et Cassandre. On verra aussi des danseuses, au nombre de soixante-treize, représentées pour le moment par quatre filles expertes en l'art des pas réalistes. Résumant en couplet ces promesses, le Lutin chante :

C'est ici que l'on oublie
La pâle Mélancolie,
Nous nous appelons Folie,
C'est ici qu'on rit encor !
Accueillez nos babioles,
Laissez nos danses frivoles
Eveiller les chansons folles
Avec leurs clochettes d'or...

et la toile baisse sur tous les personnages autour desquels court « une danse ivre de joie ».

Ce banal scénario avait fourni au poète le prétexte de beaux vers, auxquels chacun fit fête. Qui eût pu

froidement écouter les concetti charmants du jeune styliste ? Pressentis sur les choses que devaient raconter au public leurs artistes, le génie des Folies et le Comédien-Bouffon répondaient, par exemple, en strophes alternées :

. . . . Une histoire profonde,
Toujours vieille et toujours jeune, comme le monde !
Colombine, cet ange au souple casaquin,
A laissé ramasser son cœur par Arlequin,
Un Don Juan de hasard qui, gracieux et leste,
Fait chatoyer sur lui tout l'arc-en-ciel céleste !
Restez, dit la Raison ; fuyez, leur dit l'Amour,
Par les champs d'épis mûrs, baignés des feux du jour,
Par les noires forêts, par l'azur des grands fleuves,
Ils vont ! Mais, soutenus dans toutes ces épreuves,
Le feuillage s'éclaire au bruit de leurs chansons ;
Un repas sort pour eux du milieu des buissons ;
Sur leurs pas, que dans l'air suivent des harmonies,
Des barques et des chars, poussés par des génies,
Leur offrent un abri sous des voiles flottants,
Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans !
— C'est parfait ! — Cependant Cassandre avec Léandre
Les poursuivent. Mais quoi ! le beau-père et le gendre
Se déchirent la jambe à tous les traquenards !
Tantôt on les fusille ainsi que des renards ;
Ils se battent entre eux. L'un crie : on m'assassine !
Pour l'autre le bon vin se change en médecine.
Cent mille soufflets, l'un sur l'autre copiés,
Alternent sans relâche avec les coups de pied.
Veulent-ils lire ? On voit se hausser la chandelle,
Qui revient, si plus tard on n'a plus besoin d'elle.
Et, tandis que Léandre a gâté son pourpoint,
Et que le vieux barbon, meurtri de coups de poing,
Est rossé par le diable et par son domestique,
Les amoureux, ravis au pays fantastique,
S'enivrent dans les bois des senteurs du printemps,

Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans !
— Grâce à la Fée, un jour, après tous ces longs jeûnes,
Les voilà mariés ! Ils sont beaux, ils sont jeunes !
Sous un soleil tournant qui brille à ciel ouvert,
Dans un palais orné de paillon rouge et vert,
On les unit, et l'air, rempli d'apothéoses,
Se teint de fleur de soufre, et d'azur et de roses.
— Pendant tout ce temps-là, doux, pensif et railleur,
Dérobant tout, mangeant et buvant du meilleur,
Et ne s'intéressant à rien, comme les sages,
Pierrot s'est promené parmi les paysages,
Sans même seulement vouloir tourner les yeux
Vers la fée au char d'or qui s'enfuit dans les cieux !
Paresseux et gourmand, voilà dans quelle étoffe
Le gaillard est taillé ! — C'est un grand philosophe !...

C'étaient là, sans doute, des phrases très jolies, mais on aurait eu tort d'y voir un dessein arrêté ; elles ne donnaient effectivement que la formule des pantomimes anciennes, formule désuète qu'avec Hervé, Huart et Altaroche comptaient bien rajeunir : ils la devaient, ce soir-là même, répudier à l'émoi des classiques funambules.

La Fine fleur de l'Andalousie, excentricité musicale, paroles et musique d'Hervé.

Don Alonzo. . . .	MM. Hervé.
Dona Térésita. . .	Joseph Kelm.

Un hidalgo fluet et une Espagnole mafflue, après avoir trois fois salué le public, lui débitent ensemble cette déclaration : « Venus de lointains climats, nous arrivons en ce pays pour vous montrer notre industrie. Nous chantons, nous dansons, nous jouons des castagnettes. » — « Ceci, reprend seule la signorita, c'est mon frère, Don Alonzo di Soifardos.— Tout

ça, riposte Alonzo, c'est ma sœur, Dona Térésita de l'Andouillas. — Je suis née dans l'*Avambra.* — Et moi à la Puerta del sol, derrière le Gros-Caillou. — Quoique de différents pays, nous sommes tous madrilènes. — Tous madrilènes ! — Fais voir ton pied à ces messieurs. On peut toucher, on peut toucher ; les militaires, les bonnes d'enfants et les hommes grêlés seulement. — Nous avons traversé les mers et nous ne nous sommes arrêtés qu'à Nanterre. — Ensuite, comme ma sœur avait énormément d'embonpoint, on a été obligé de lui faire faire le voyage en deux fois. »

Ces propos bizarres échangés, ils chantent une séguedille sur des paroles en as, en o, dépourvues de tout sens. C'est le sieur Velasquez, fameux cortès, qui les a expédiés en France avec une recommandation écrite. N'ayant pu trouver le destinataire sur lequel ils comptaient pour débuter à l'Opéra, ils se sont rabattus sur les Folies-Nouvelles d'où ils seront chassés s'ils déplaisent au public ; aussi donnent-ils, dans une sérénade puis dans une danse, tout ce qu'ils peuvent comme voix et déhanchements.

La drôlerie de cette scène résidait surtout dans le dialogue coupant les exercices des Espagnols prétendus, dialogue extravagant dont nous avons donné un spécimen et qui eut l'heur de plaire.

L'Hôtellerie de Gautier-Garguille, pantomime en 5 tableaux, par Emile Durandeau, musique d'Hervé.

Gautier-Garguille. . .	MM.	CH. DELAQUIS.
Turlupin		PAUL LEGRAND.
Le Matamore		LAURENT.
Le Corrégidor		COSSARD.
Polichinelle		CHARLTONN.
Deux soldats		EMILE, FRANÇOIS (*début*).
Mme Garguille. . . .	Mlle	S. SENN.

Cette fantaisie était le morceau capital de la soirée. Par malheur elle sembla si dénuée de raison qu'aucun journal n'en daigna faire une analyse. *Le Charivari* même, que ses attaches avec les directeurs eussent pu inciter à effort, se borna à ces phrases vraiment creuses : — « On n'accusera pas certes la pantomime de M. Durandeau d'engendrer la mélancolie : à chaque instant ce sont des changements à vue, des pluies de taloches, de coups de pied, de claques, de giffles, de nasardes, de renfoncements à ne savoir où se mettre à l'abri. Pierrot arraché à la potence et disparaissant à travers l'espace attaché à la queue d'un cerf-volant, que demander de plus ? » — Nous pouvons pourtant dire que dans l'ouvrage, au cours duquel Mme Garguille se prêtait avec complaisance aux désirs des hôtes de son mari, on applaudit fort un canard qui, d'abord très vivant, était plumé, flambé, mis en hochepot, découpé en aiguillettes et mangé sans cesser une minute ses bruyants coins-coins. C'était, sinon bien fin, du moins original.

La reprise complétant le spectacle était celle de *Saltarello*, fantaisie mimique en 1 acte, par Frappart, musique de Lindheim, jouée six mois auparavant aux Folies-Concertantes et distribuée comme il suit :

Saltarello	MM. Charltonn.
Cassandre	Cossard.
Léandre.	Mmes S. Senn.
Isabelle.	Berthe.

Son principal rôle, exceptionnellement créé par Edmond Thiboust, frère du vaudevilliste, consistait en une continuelle partie de cloche-pied. Saltarello aimait, parlait, riait, pleurait, réfléchissait en dansant toujours. Cela finissait par exciter un rire nerveux dont il était impossible de se défendre.

Grâce à la verve de leurs bouffons lyriques, à Paul Legrand qui consolida, par deux bonnes créations, le renom que de nombreux rôles lui avaient acquis, et à la débutante Louise Melvil, jolie blonde à qui l'on pardonna de chanter peu juste, les Folies-Nouvelles remportèrent, le premier soir, un succès qui promptement se transforma en vogue. On ne parlait dans les salons, à la Bourse, dans les cercles, que du petit théâtre consacré aux pièces gaies et que la jeunesse dorée adopta comme lieu de rendez-vous. Les femmes galantes y trouvaient l'occasion de montrer leurs toilettes, les hommes de plaisir un moyen de frayer avec les beautés cotées; tous y couraient donc, au grand profit des directeurs.

Quoique amenée par des causes étrangères à l'art, cette prospérité ne choqua aucun des juges dramatiques. Un des plus illustres, Théophile Gautier, en fit même le sujet d'un feuilleton louant fort le nouveau théâtre de vouloir ne représenter qu'une pièce où s'agitaient invariablement des types connus, et les payants de prendre là leurs coudées franches. — « On peut, concluait-il, sans ameuter contre soi la foule indignée, parler et rire à haute voix, poursuivre un paradoxe amusant ou une conversation tendre pendant que les coups de pieds se débitent, que

les bastonnades tombent en cadence et que les giffles retentissent. Nous insistons sur ce point, car le théâtre tel qu'on le comprend est plutôt une fatigue qu'un divertissement. Nous trouvons, pour notre part, une représentation aussi ennuyeuse à suivre qu'un cours de mathématiques. Il faut rester là, muet, immobile, écoutant avec religion des billevesées cinq ou six heures de suite. Il serait difficile d'inventer un supplice plus cruel que ce plaisir. En Italie, les loges sont autant de salons où l'on fait et reçoit des visites, où l'on joue, où l'on soupe, mettant quelquefois le nez à la fenêtre pour voir ce qui se chante ou se danse là-bas au fond ; l'air fini, le pas exécuté, le bourdonnement général recommence. Les Folies-Nouvelles représentent parfaitement un petit théâtre de Naples ou de Venise, et là est le secret de leur fortune. »

Le public spécial, prisé du paradoxal poète, satisfaisait moins les acteurs. Tapis dans d'excellents fauteuils, les assistants, suçant des bâtons de sucre à la framboise, au curaçao, à l'absinthe surtout, approuvaient de la tête sans faire aucun bruit. Paul Legrand seul leur arrachait parfois quelques bravos, mais ses camarades en étaient réduits à chercher dans les yeux distraits la preuve du plaisir qu'ils faisaient naître, ce qui ne laissait pas d'être fatigant.

La fortune des Folies-Nouvelles faillit n'avoir point longue durée. Quelques jours après la première, Paul Legrand crut devoir ajouter aux nombreuses farces de l'*Hôtellerie de Gautier-Garguille* ce jeu de scène : Pierrot, vêtu en capucin, écoutait

de toutes ses oreilles la confession d'une gentille pénitente ; aux premiers mots perçus il commençait à rire, une minute après il pouffait en se tenant les côtes, enfin, à une dernière révélation, il bondissait, dansait, jetait sa perruque dans les frises... On ne badinait point alors avec les choses religieuses et le ministre d'Etat exigea, sous peine d'immédiate fermeture, que les fâcheux lazzis fussent supprimés. Il en restait assez pour satisfaire les amateurs, et dans la pièce nouvelle et dans celles que, pour composer un répertoire, Huart et Altaroche empruntèrent à l'administration qui les avait précédés.

8 novembre : reprise d'*Un Mari trompette*, pantomime en 1 acte, par Charles Delaquis et Paul Legrand, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Clodomir . . . . . . M. CH. DELAQUIS.
Margaretta . . . . . Mmes LEBRETON.
Bouton-d'Or . . . . S. SENN.

8 novembre : reprise d'*Un Compositeur toque*, bouffonnerie musicale, par Hervé (des Folies-Concertantes).

Fignolet . . . . MM. HERVÉ.
Séraphin . . . . JOSEPH KELM.

10 novembre : reprise du *Joujou electrique*, pantomime en 1 acte, par Lejers et Frappart, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Pierrot. . . . . . M. PAUL LEGRAND.
Electre. . . . . . Mme LEBRETON.

10 novembre : reprise de *Pierrot amoureux*, pantomime en 1 acte, par Paul Legrand et Charles Delaquis, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Pierrot	MM.	Paul Legrand.
Cassandre		Ch. Delaquis.
Colombine	Mlle	Mélina.

29 novembre : reprise de *Don Quichotte et Sancho Pança*, tableau grotesque en 1 acte, paroles et musique d'Hervé (du Théâtre de Montmartre).

Don Quichotte	MM.	Hervé.
Sancho Pança		Joseph Kelm.

1er décembre : reprise de *Scaramouche*, pantomime en 2 tableaux, par Achille Lafont (Eyraud), musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Scaramouche	MM.	Paul Legrand.
Géronte		Ch. Delaquis.
Un noir		Charltonn.
Un garde		Cossard.
Colombine	Mme	Lebreton.

Des ouvrages non connus vinrent, à partir de cette date, alterner avec les redites. Nous les cataloguerons en notant les débuts des acteurs engagés pour les représenter, mais sans pouvoir malheureusement donner de tous une idée vraie. Beaucoup d'entre eux, vu leur infimité, ne furent effectivement point publiés et n'obtinrent, dans les feuilles spéciales, que la mention de leurs titres; quant aux manuscrits de censure, malgré le long temps écoulé, ils jaunissent encore dans des cartons inaccessibles.

9 décembre : *La Caravane de l'Amour,* saynète, par Théodore de Banville, musique d'Hervé.

Le Messager . . .	M. Hervé.
L'Amour	Mlle L. Melvil.

Ayant quitté l'Olympe pour Paris et préférant de beaucoup le champagne à l'ambroisie, les mortelles aux déesses, l'Amour oublie de regagner le séjour céleste. L'officieux Mercure reçoit de Jupiter la mission de ramener le transfuge, mais, subissant à son exemple le charme de la capitale, il renonce lui-même à l'Olympe pour habiter Paris où il compte se faire une position à la Bourse.

Ecrite en prose alerte, entremêlée de vers coquets, et ornée d'une gaie musique, cette piécette réussit sans trouver toutefois d'éditeur.

9 décembre : *Pierrot Dandin,* pantomime en 5 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique d'Hervé.

Pierrot Dandin.	MM. Paul Legrand.
Cassandre	Ch. Delaquis.
Veuve Pignouf	Cossard.
Le Roi d'Amalatazi . . .	Laurent.
Gogo	Charltonn.
Le Conducteur	Emile.
Colombine	Mlle Berthe.

Epouse du savetier Pierrot, Colombine se désole de ne pouvoir porter ni bijoux ni toilettes ; aussi écoute-t-elle d'une oreille favorable les déclarations de Cassandre qui lui promet tous les plaisirs du luxe, si bien qu'un soir elle déserte le domicile conjugal au moment où Pierrot, en fonds par hasard, lui rapporte un joli bonnet à rubans et une appé-

tissante galette. D'abord atterré, Pierrot se ressaisit et se met à la poursuite de la fugitive. Il la rejoint dans une cour de messageries pour la voir monter, en compagnie de Cassandre, dans le coupé d'une diligence. Réduit à se hisser sous la bâche du véhicule, Pierrot fait tant d'évolutions que les voyageurs agacés le tirent par les jambes et le font choir sur la route. La veuve Pignouf, vieille aubergiste, recueille le pauvre diable blessé et le soigne quand, trempés par un orage, Cassandre et Colombine se présentent chez elle. Pierrot n'a que sourires pour sa femme, mais il provoque en duel Cassandre, et celui-ci, peu soucieux d'un combat, l'accuse d'avoir tué Colombine. La garde, requise par l'aubergiste, se présente pour arrêter Pierrot : une mêlée s'ensuit, pendant laquelle Cassandre et Colombine s'esquivent, tandis que Pierrot se cache dans la cheminée. On l'y découvre, on l'arrête, mais il se dégage des bras des soldats et prend la fuite à son tour. Le hasard conduit Colombine et son galant dans l'île d'Amalatazi. Séduit par les appas de la dame, le vieux roi du pays donne une grande fête en son honneur. Pierrot, survenant, conte sa mésaventure au monarque qui le fait ministre, charge Cassandre de la police de son sérail, et prend Colombine pour favorite. Mais Pierrot grise le roi d'Amalatazi et s'échappe avec Colombine repentante, laissant le roi furieux et Cassandre déconfit.

Mouvementée, mais banale, cette pantomime ne reçut qu'un accueil médiocre.

9 décembre : reprise d'*Amour, Poésie et Turlupinade,* bouffonnerie musicale, paroles et musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Passiflor	MM.	Joseph Kelm.
Cactus		Hervé.
Trochanter		Serène (*début*).

Le 25 décembre, on inaugura, dans le foyer des

Folies-Nouvelles, un élégant comptoir où le Café de Foy servait, à des prix modérés, toute espèce de rafraîchissements. Ce fut un appât encore pour la gent viveuse à laquelle désormais ne manqua qu'un fumoir.

6 janvier 1855 : reprise de *Jean Gilles*, pantomime en 5 tableaux, par Emile Durandeau, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Jean Gilles.	MM. PAUL LEGRAND.
Cassandre	CH. DELAQUIS.
Léandre.	LAURENT.
Arlequin	COSSARD.
Un ours.	CHARLTONN.
Un paysan.	EMILE.
Colombine	Mlle BERTHE.

6 janvier : *Le Possédé*, ballet-pantomime en 1 acte, par Brunel (Altaroche), musique d'Hervé.

Gœlier	MM. CH. DELAQUIS.
Le Mendiant . . .	COSSARD.
Le Bailli	LAURENT.
Le Possédé . . .	CHARLTONN.
L'Exempt	EMILE.
Le Greffier. . . .	PERRIN (*début*).
Colombine. . . .	Mme LEBRETON.

Cet acte, que nul ne raconta, abondait, paraît-il, en scènes et effets très comiques. Charltonn y éblouissait les spectateurs par sa danse à la fois violente et bizarre. — *Non imprimé.*

8 janvier : *La Belle créature*, pochade en 1 acte, par Charles Bridault, musique d'Hervé.

Boudignard . . .	MM.	JOSEPH KELM.
Gribouillot . . .		TISSIER (*début*).

Non imprimée et sans compte-rendu.

18 janvier : reprise de *Pierrot au château*, pantomime en 2 tableaux, par Paul Legrand et Charles Delaquis, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes).

Pierrot.	MM.	PAUL LEGRAND.
Léandre		CH. DELAQUIS.
Un intendant. . .		COSSARD.
Colombine . . .	Mmes	BERTHE.
La Marquise . . .		MÉLINA.

21 janvier : *Vadé au cabaret*, scènes en vers, mêlées de chant, par Henry de Kock, musique d'Hervé.

Vadé.	MM.	HERVÉ.
La Bonde		JOSEPH KELM.

Un peu gris déjà, le poète Vadé pénètre, pour s'achever, chez le cabaretier La Bonde et lui réclame impoliment sa bouteille coutumière. La Bonde la lui donne en ripostant sur le même ton. Entre buveurs les gros mots sont sans conséquence ; Vadé, les oubliant, se met à boire en composant une chanson pour Javotte, fruitière accorte du Port-à-l'Anglais, qui lui a promis un baiser par couplet. Pendant ce temps, La Bonde cache dans une armoire une bouteille de Xérès qu'il estime fort. Vadé a vu le geste, et, quand le cabaretier, alléguant que minuit a sonné, veut le mettre à la porte, il demande à rester, promettant de communiquer les vers destinés à Javotte. Or La Bonde doit épouser cette

fillette ; pour savoir à quoi s'en tenir sur sa fidélité, il garde le rimeur auquel, par encouragement, il dit lui-même une ronde ancienne. Et voilà les deux hommes chantant l'un après l'autre et buvant ensemble. Vadé pense griser La Bonde et lui prendre la clef de l'armoire où dort le Xérès ; La Bonde veut enivrer Vadé pour devenir maître des couplets désirés par Javotte. Dans cette joute au gobelet ils sont vainqueurs tous deux, c'est-à-dire qu'abominablement ivres ils finissent par rouler l'un et l'autre sous la table. En costume de mariée, Javotte entre alors. Elle est accompagnée d'un garde-française qui prend dans la main de Vadé la chanson qu'il remet à Javotte ; à son tour celle-ci dérobe à La Bonde la clef de l'armoire où le garde trouve le précieux Xérès ; puis tous deux s'éloignent en narguant les buveurs que réveille en sursaut le bruit de la porte refermée.

Agréable bluette, payée d'unanimes bravos.

24 janvier : *L'Intrigue espagnole, ou la Sérénade à coups de bâton*, folie en 1 tableau, paroles et musique d'Hervé.

Don Terribio	MM. Laurent.
Don Badouillard. . . .	Ch. Delaquis.
La senora Rechignas . .	Cossard.
Un alguazil	Philippe (*début*).
Turlurette	Mmes Julienne (*début*).
L'Hôtelière.	Berthe.

Imbroglio ni édité ni analysé, dans lequel alternaient le chant, la danse, les morceaux de mandoline et les coups de canne. On y applaudissait, dans une sérénade, les virtuoses espagnols Zubiria, Carrère, Ymas et Diègue.

28 janvier : *Biribi*, pantomime en 1 acte, par Pol Mercier, musique d'Hervé.

Pierrot.	MM. Paul Legrand.
Biribi	Charltonn.
Cassandre. . . .	Ch. Delaquis.
Arlequin	Cossard.
Léandre	Laurent.
Un domestique . .	Emile.
Colombine. . . .	Mlle Berthe.

Pendant qu'en bon tuteur Cassandre somnole, Arlequin courtise sa pupille Colombine ; mais Pierrot survient, chasse le galant et réveille son maître qui rappelle à la jeune fille qu'elle doit épouser Léandre, homme laid et riche qu'on attend du Brésil. Justement ce futur arrive, avec des coffres dont s'émerveille Cassandre mais qui laissent Colombine très froide. Mécontent de Pierrot, paresseux et gauche, Cassandre avait prié le Brésilien de lui amener de son pays un nègre pour prendre soin des animaux qui sont sa principale société. — « Je vous apporte mieux que cela », répond Léandre qu'il interroge à ce sujet ; — et, tandis qu'on le laisse pour lui préparer un festin, le Brésilien ouvre une caisse et en fait sortir un grand singe qui, aprés s'être étiré, grimpe sur les meubles : c'est l'orang-outang Biribi, que Léandre destine à remplacer Pierrot. Alors commence entre celui-ci, le singe et Arlequin revenu une série de cascades. Comme il voit faire au valet, Biribi croque des biscuits, boit des liqueurs et cire les bottes de Cassandre ; mais, peu renseigné, c'est de fromage à la crème qu'il enduit les chaussures tandis qu'il met du cirage dans la charlotte russe préparée comme dessert. Pour comble, il glisse sous un coussin l'épagneul de Cassandre et met sa perruche dans une botte, si bien qu'en se chaussant le vieillard étouffe l'un et écrase l'autre. Pierrot, qu'on charge de ces méfaits, en accuse Arlequin que va châtier Léandre quand Biribi, pris de folie, bâtonne Cassandre et tous les personnages qu'il peut atteindre. La terreur règne dans la maison lorsqu'Arlequin, plus

intrépide, attaque et terrasse l'orang que Pierrot jette par la fenêtre. — « Qui donc avait amené ici cette vilaine bête ? » s'écrie Cassandre endolori. — « Moi », dit Léandre avec un sourire satisfait. Sur quoi le vieux, par revanche, frappe et chasse le nigaud : Arlequin épousera Colombine.

Donnée vieillotte, rajeunie par des clowneries dont Charltonn se tirait à merveille : succès.

3 février : *Les Deux Rosières*, pantomime en 1 acte, par Paul Legrand et Doyen, musique d'Hervé.

Le Maître d'école. .	MM.	Cossard.
Colin.		Charltonn.
Colinette.	Mmes	Lebreton.
La mère Martin . .		Sophie Monnais (*début*).
Deux paysannes . .		Cœlina, Céline (*début*).

« Pièce d'un comique achevé » disent les journaux du temps, sans justifier par le moindre détail leur sentence indulgente. — *Non imprimée.*

3 février : *Le Sergent Laramée*, croquis militaire, par Emile Durandeau, musique d'Hervé.

Laramée . . .	M.	Pradel (*début*).
Gothon . . .	Mlle	L. Melvil.

Cette saynète, retouchée par Théodore Barrière, avait pour principal acteur un type militaire célèbre à l'époque. L'auteur des paroles joua lui-même ce rôle sous le pseudonyme de Pradel sans obtenir plus qu'une demi-réussite. On pouffait néanmoins lorsque Laramée, après avoir soldé tous les hommes de

sa compagnie, déclarait n'avoir plus un sou pour payer les nommés Report et Total portés sur son état. — *Non imprimé.*

Nous n'avons jusqu'ici tenu aucun compte des pas plus ou moins exotiques dansés, entre les pièces, par Mmes Lebreton, Berthe, Julienne, Sophie, Desclos, Maria, ballerines à tout faire, ni des chansons-rengaînes lancées, dans les mêmes intervalles, par le grimacier génial Kelm ; mais nous ne pourrions raisonnablement garder le silence sur une légende chantée ce même 3 février. Elle avait pour titre : *Le Sire de Franc-Boisy*, pour auteurs Bourget et Laurent de Rillé, et devait être dite plus de deux cents fois. Interrogé par nous, le second signataire de cette œuvre burlesque a bien voulu conter dans quelles circonstances singulières elle avait vu la rampe. — « Le plus vif succès que j'aie remporté aux Folies-Nouvelles, dit-il, ce fut *le Sire de Franc-Boisy*, chanson créée par Joseph Kelm. Ce bizarre artiste, qui avait sur le public une influence incontestable, prit peur la veille du jour où il devait lancer notre légende et refusa de la chanter. Mais mon collaborateur Bourget, qui le connaissait à fond, avait fait un traité avec lui et, un papier timbré à la main, il le força d'entrer en scène. Un dédit assez fort était stipulé ; Kelm avait mauvaise tête, mais il tenait d'une façon incroyable à son *pauvre argent ;* il entra donc en scène, pâle de colère et de peur. Jamais il ne fut si drôle ni si acclamé. Plus on l'applaudissait, plus il était ahuri, à la fois surpris,

furieux et enchanté de son triomphe. Cet état d'âme cocasse fit ce soir-là de Kelm un artiste inimitable. Bourget n'avait fait dans la chanson qu'un seul vers, le meilleur il est vrai :

A jeune femme il faut jeune mari,

mais, sans Bourget, jamais *Framboisy* n'eût été chanté. En six mois, Meissonnier vendit 30.000 exemplaires de la légende ; j'eus 400 francs et fus ravi ; Bourget toucha 600 francs pour sa part, il ne les avait pas volés. »

Après le théâtre, le concert et la rue adoptèrent *Framboisy*, auquel certains même voulurent prêter un sens politique, ce qui ne nuisit point à sa carrière.

17 février : *Pierrot quaker*, pantomime en 5 tableaux, par Cham, musique d'Hervé.

Pierrot	MM.	Paul Legrand.
Marcassin		Laurent.
Orgeat		Cossard.
Goulatrombb		Ch. Delaquis.
Goulatrombb fils. . .		Charltonn.
Un troupier		Philippe.
Un soldat écossais . .		Emile.
Un turc.		Prosper (*début*).
Un marchand. . . .		Victor (*début*).
Un enfant		Ernest (*début*).
Colombine.	Mmes	Berthe.
Une vivandière . . .		S. Senn.
Edwige		Desclos (*début*).
Une bonne.		Céline.
Une servante		Cécile (*début*).

Marcassin, officier en retraite, surprenant Pierrot aux pieds de sa fille Colombine, provoque en duel le séducteur. Comme la plupart des fanfarons. Pierrot est lâche ; aussi accueille-t-il avec joie l'intervention d'Orgeat, parrain de Colombine, et de plus quaker endurci. Facilement converti par Orgeat, apôtre de la paix quand même, Pierrot jette par la fenêtre tout ce qui ressemble à des armes : pelles, pincettes, plumeaux, etc. Il crève par surcroît les tambours des petits garçons qui déchirent ses habits, et sépare les chiens hargneux qui le mordent. Mais il pousse le zèle jusqu'à dévaster les boutiques à treize sous contenant des sabres ou des pistolets, et, pour éviter la prison, il est obligé de se faire soldat. En Crimée où on l'envoie, il essaie de rappeler à de meilleurs sentiments les troupes alliées. On le berne, on le bat sans le faire renoncer à sa propagande pacifique ; il irait jusqu'à Saint-Pétersbourg morigéner le tzar si un cosaque ne le faisait prisonnier. Il s'échappe, traverse la mer à la nage, et revient à Paris pour conter, dans un long discours, ses exploits aux membres du Congrès de la Paix. La séance est des plus agitées, un incident soulève une tempête, et les pacifistes se battent comme des crocheteurs. Marcassin, dont l'appartement est situé sur le même carré, vient pour calmer les congressistes ; il reconnaît Pierrot et veut le pourfendre, mais Orgeat s'interpose, menaçant, si le duel a lieu, de déchirer le testament fait en faveur de sa filleule. Guidé par l'intérêt le père pardonne, unit Colombine à Pierrot, et celui-ci, fou de joie, s'allume à la rampe, comme un lampion d'apothéose.

Mise en scène des charges de Cham et des fantaisies de la rédaction charivarique, cette amusante chose eut un succès très grand, mais resta manuscrite.

18 mars : *Qui trop embrasse...*, pantomime en 5 tableaux, par Mathieu, musique d'Hervé.

Pierrot	MM. Paul Legrand.
Casse-Cœur.	Ch. Delaquis.
Lunato	Cossard.
Cognamort	Charltonn.
Dujandron	Laurent.
Un garçon	Emile.
Rose	Mmes S. Senn.
Betty	Lebreton.
Deux canotiers.	Mélina, Julienne.
Le Laquais de Casse-Cœur .	Sophie Monnais.
Deux blanchisseuses. . .	Cœlina, Céline.

Avec son habit de cour, son tricorne et ses fières moustaches, Casse-Cœur va partout tête haute, déroulant l'interminable album de ses maîtresses, écrivant, soupirant à toutes les femmes les mêmes fadeurs amoureuses. Caricature de Don Juan dans ses bonnes fortunes, il l'est aussi dans son châtiment. La statue du Commandeur ne vient pas solennellement le chercher pour l'entraîner sous terre, mais Pierrot le supplante dans ses amours avec Betty, le poursuit, le punit à coups de pied et de ridicule. Pour lui échapper il est tour à tour obligé de se cacher dans un sac, dans un tonneau, dans la cave d'un cabaret. Surpris là encore par son infatigable rival, il monte pour s'évader sur un bocal de cornichons, mais il s'y enfonce et y reste confit pour l'éternel enseignement des séducteurs à venir.

Proverbe pseudo-moral, finement joué par Paul Legrand, et pour cette raison surtout applaudi. — *Non imprimé.*

26 mars : *La Fontaine*, pantomime en 1 acte, par Lesage (Altaroche), musique d'Hervé.

Crispin.	MM. Ch. Delaquis.
Géronte.	Cossard.
Polichinelle . . .	Charltonn.
Un alguazil . . .	Emile.
. . .	Mme Mélina.

Non publiée et non racontée.

29 mars : *Fanfare*, scène villageoise, par Théodore de Banville, musique d'Hervé.

Gâfré.	M. Pradel.
Fanfare	Mlle Melvil.

Partie pour l'armée, Gothon est devenue, sous le nom de Fanfare, cantinière des zouaves. De retour au village, elle y retrouve son amoureux Gâfré, l'embrasse à la diable et déclare qu'elle veut être sa femme. Gâfré, qu'un héritage a enrichi, est trop fin paysan pour épouser une fille sans argent. Il ignore que Fanfare a gagné une petite fortune en vidant son tonneau : quand il l'apprend et se ravise, Fanfare ne veut plus se donner que si Gâfré la suit au régiment. Le paysan tient à sa vie plus encore qu'à la monnaie, il le dit si crûment que Fanfare, indignée, le méprise et retourne en chantant à son glorieux commerce.

Sorte de suite au *Sergent Laramée*, ce dialogue, médiocrement fait et mal débité, fut sauvé des sifflets par une musique pimpante. — *Non imprimée.*

La faveur persistante dont jouissaient les Folies-Nouvelles attirait sur elles l'attention des feuilles parisiennes, attention généralement bienveillante mais qui ne se manifestait pas toujours d'une façon très heureuse. Il en fut ainsi dans *Le Figaro* du

1er avril 1855 où, après une notice sur le petit théâtre, William Busnach avait cru devoir ajouter :

Quelques mots maintenant sur la salle et sur les habitués. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens appartenant au monde des affaires, des boursiers, des commis ou associés d'agents de change, des fils de famille inoccupés, et enfin les messieurs de ces dames.

En femmes, c'est ce que Paris renferme de plus élégant en *filles de marbre* (le nom est consacré). Leur toilette est toujours d'une rare élégance ; elles sont admirablement coiffées, et c'est toujours d'une main gantée de blanc qu'elles tiennent le sucre d'orge à l'absinthe, indispensable aux plaisirs de la soirée.

La salle est pleine chaque soir, le succès est incontestable et incontesté, et cependant, à cette médaille si brillante il y a aussi un revers. Ce revers, c'est le spectacle en lui-même. Demandez un peu, à la sortie du théâtre, à MM. Bosc, De Mérié, H. Leroy, Félix Cohen, Lambert Thiboust, Sauvage, De la Chataigneraye, Acart, à tous les habitués insatiables enfin, ce qu'on a donné dans la soirée, et vous verrez qu'ils vous répondront en parlant de Mmes Pélagie, Chouchou, Célina Raymond, la baronne de Palante, Jeanne Pruneau, Jenny Salières, Juliette la Marseillaise, Henriette Chabot, Robert, Isaïe, les deux Alvarès, Victorine Courtet, les deux Lansfeld : c'est là tout ce qu'ils connaissent du spectacle.

C'est que, depuis six mois que la salle est ouverte, personne n'a encore songé à regarder la scène. Heureusement ! Cependant il faut que M. Huart y prenne garde. Le jour où le public, lassé de se donner chaque soir la comédie à lui-même, regardera autre chose que la salle et s'apercevra des médiocrités incroyables dont on le régale, il pourra bien déserter en masse, et le succès s'écroulerait bien vite au souffle de son inconstant oubli !

Ces indiscrétions, aujourd'hui précieuses, puisqu'elles renseignent sur les viveurs d'alors, firent

scandale à une date où la fantaisie n'allait point sans respect humain. M. Félix Cohen protesta le premier qu'il allait rarement aux Folies-Nouvelles, et que fût-il un de leurs habitués, il ne se croyait pas pour cela justiciable de la critique, et n'accordait à personne le droit de le mettre en scène. — « En effet, répondit Villemessant, un journal doit s'abstenir, le plus possible, de citer des noms que ne recommandent ni le talent ni certaines circonstances. » — Si nerveuse que fut la réplique, elle couvrit insuffisamment la retraite que dut faire l'imprudent chroniqueur.

7 avril : *La Sœur de Pierrot,* mimodrame en 5 tableaux, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique d'Hervé.

Pierrot.	MM.	Paul Legrand.
Le Chevalier de Gant-Frais		Ch. Delaquis.
Babylas		Cossard.
Latriche		Laurent.
Le Marquis Roitelet . } Crotou . . . . }		Le petit Bousquet (*début*).
Boule-de-Neige		Charltonn.
Berlureau.		Tissier.
Chopinel		Emile.
Deux saltimbanques . .		Philippe, Prosper.
Muscat.		Victor.
Thérèse.	Mmes	L. Melvil.
Babolette		S. Senn.
La Mère Caduche . . .		Sophie Monnais.
Fanchette		Cécile.
La Marquise Roitelet . .		Stemberg (*début*).

Boulangère dans un village voisin de Paris, Mme Caduche a deux enfants. L'aîné, Pierrot, bien qu'ayant taille d'homme, étudie encore chez l'instituteur Babylas, dont il aime la fille, Babolette. Plus jeune, sa sœur Thérèse va partir à Paris, pour y faire son apprentissage ; aussi vient-elle, avec sa mère, adresser à Pierrot de touchants adieux. Un beau seigneur, chevalier de Gantfrais, poursuit Thérèse d'hommages que la fillette, pauvre mais sage, n'ose agréer. Sa sœur partie, Pierrot se livre à des écarts qui le font chasser par Babylas et maudire par sa mère. — « Il n'y a que Thérèse qui m'aime, dit-il alors, je vais la retrouver. » — A Paris, où le boulanger Berlureau le prend comme mitron, Pierrot reçoit la visite de Gantfrais que, pour quelques écus, il consent à aider dans l'enlèvement d'une jeune personne habitant en face de la boulangerie. L'opération faite, Pierrot apprend avec une douloureuse surprise que c'est Thérèse dont il a combiné la perte. — « Je la sauverai », s'écrie-t-il. — C'est chez l'hôtelier Chopinel qu'il rejoint Gantfrais et Thérèse, toujours innocente. Plus amoureux que délicat, le chevalier veut désarmer sa belle avec un narcotique, mais l'ingénieux Pierrot change les verres et Gantfrais s'endort, tandis que Pierrot fuit avec sa sœur sauvée. La misère les contraint à s'engager dans la troupe du saltimbanque Latriche, Thérèse comme danseuse, Pierrot comme paillasse. Au cours d'une représentation, ils voient entrer dans leur baraque Mme Caduche, Babylas et sa fille ; prise de honte, Thérèse fuit pour aller se jeter sous la roue d'un moulin à eau. Mais Pierrot l'a vue, il plonge, la saisit, et bientôt la dépose aux pieds de Mme Caduche affolée. On apprend alors que la boulangère a depuis quelques mois hérité du moulin dans lequel Thérèse a voulu mourir. Ce moulin, elle le donne à ses enfants ; cela permettra à Thérèse d'épouser Gantfrais repentant et à Pierrot de s'unir avec Babolette.

Bien que tenant du mélodrame, cette pièce n'en fit pas moins un grand effet ; on la donna longtemps et elle fut plusieurs fois reprise.

16 avril : reprise de *La Perle de l'Alsace*, pastorale strasbourgeoise, par Hervé (des Folies-Concertantes).

Frédrich.	MM. HERVÉ.
Julie.	JOSEPH KELM.

21 avril : *Quand les chats n'y sont pas...*, pantomime en 1 tableau, par Charles Bridault, musique d'Hervé.

L'Amour	MM. COSSARD.
Un fifre.	CHARLTONN.
Deux gardes-françaises. .	EMILE, PROSPER.
Psyché	Mmes SOPHIE MONNAIS.
Tronquette.	S. SENN.
Deux modistes	MÉLINA, JULIENNE.

Pendant que Mme Psyché, marchande de modes, s'absente avec L'Amour, son maître à danser, ses deux ouvrières et la bonne Tronquette folâtrent avec des gardes-françaises et un fifre. Le quadrille qu'ils dansent est tout à coup interrompu par le retour inopiné de la patronne ; les trois amants alors se transforment en têtes à poupée qui finissent par troubler le rendez-vous accordé par Psyché à L'Amour. Celui-ci fait entendre à sa maîtresse qu'il serait sage de pardonner, et l'hymen couronne tous les feux.

Amusante pochade, favorablement accueillie. — *Non imprimée.*

21 avril : *Un Drame en 1779*, folie musicale en 1 acte, paroles et musique d'Hervé.

Eustache de Saint-Gibon. / Le Marquis d'Urlupière . / Polyeucte.	MM. HERVÉ.
Le cadavre	CHARLTONN.
Voix du cadavre	SERÈNE.
Rosquita d'Urlupière . . .	JOSEPH KELM.

Après trente ans d'absence, le chevalier Eustache de Saint-Gibon revient embrasser la comtesse Rosquita d'Urlupière, son amante. Elle a beaucoup vieilli, considérablement engraissé, Rosquita, mais Eustache ne s'en soucie point, et tous deux se livrent à des effusions tendres quand l'arrivée du marquis d'Urlupière, frère de la comtesse, dérange leur tête-à-tête. Eustache, qui a jadis gratifié son beau-frère d'un coup d'épée, se cache en entendant sa voix, et Rosquita reçoit seule le marquis. Instruit du retour de Saint-Gibon, ce gentilhomme est accouru pour venger sa blessure d'antan ; il le fait sans retard en perçant d'outre en outre le chevalier, dont Rosquita a sottement dévoilé la cachette. Eustache mort et son cadavre mis dans une horloge, d'Urlupière contraint sa sœur à lui verser à boire. La comtesse songe à l'empoisonner avec le verre d'eau arseniquée que son valet Polyeucte prépare chaque matin, mais cette vengeance serait trop douce et elle se contente, pour l'instant, de lui servir du champagne. Bientôt gris, le marquis s'endort. Résolue à le tuer, Rosquita veut auparavant contempler pour la dernière fois les traits de son amant ; ô surprise, du cartel ouvert Eustache sort plein de vie : l'épée du marquis n'a traversé que ses vêtements et il a fait le mort pour tromper le barbare. Mais si d'Urlupière l'a manqué cette fois, nul doute qu'il ne récidive ; la prudence commande donc de se défaire de lui. Prenant l'épée du marquis, dentelée par un long usage, Eustache et Rosquita scient la tête du gêneur. Ils songent à gagner ensemble un pays étranger quand le cadavre de d'Urlupière se relève et reprend sa tête dans les mains d'Eustache ébahi. Suit un chœur dans lequel cette tête fait sa partie comme basse. — « Il est impossible que cet homme nous suive, s'écrie le chevalier de plus en plus interloqué, il nous ferait remarquer ! » — Que faire, alors, mourir ? les amants s'y résignent et boivent chacun la moitié de l'eau empoisonnée ; mais Polyeucte ayant eu l'intelligence de substituer à l'arsenic du sel de Sedlitz, c'est avec des contorsions sans péril que le chevalier et la comtesse chantent leur duo final.

Nous avons voulu, par cette longue analyse, donner pour la seconde fois l'idée des sujets qu'aimait à traiter Hervé. Son style offrait la même étrangeté voulue, témoin ce récit fait par Saint-Gibon à son amante bouffie.— « C'était en 1771, au temps heureux de nos amours naissants. Tu sais quel bruit firent à la cour ces nouveaux inventeurs de la lampe carcel qui, pleins d'astuce et de caravansérail, se pavanaient dans les repris tortueux de la surabondance populaire ? Mon père lui-même, entraîné par ces faux semblants de génuflexion, faillit en être victime, et voici comment : il avait attaché son cheval à un arbre, l'orage survint, le pêcheur disparut, et, quand il rentra en lui-même, ma mère... ma mère était déshonorée ! » — C'est insensé, mais drôle et, corrigé d'ailleurs par une musique charmante, cela eut un succès énorme. Succès bien justifié par l'adresse et l'agilité dont faisait preuve Hervé dans ses transformations combinées pour amener un effet musical que semblaient rendre impossible les étroites limites du privilège de Huart et Altaroche. La plus ingénieuse était celle-ci. Le marquis d'Urlupière avait, sous son costume, une carapace en osier. Après ses libations, il s'endormait sur la table ; tandis que la comtesse chantait un grand air, Hervé disparaissait par une trappe ménagée sous le meuble et Charltonn lui succédait dans la carapace. Hervé, revenu en costume d'amoureux, décapitait, avec la comtesse, le mannequin placé les pieds en l'air. Ledit mannequin redressé restait à l'avant-scène sans qu'on pût vraiment le compter pour un personnage, et c'est

l'artiste Serène qui, du trou du souffleur, chantait la partie de basse du premier trio qu'ait entendu le public des Folies-Nouvelles (1).

Un Drame en 1779 fut repris, treize ans plus tard, aux Fantaisies-Parisiennes et produisit là le même effet de gaîté folle.

12 mai : *Un Drôle de monde*, pantomime en 4 tableaux, par Lubize, musique d'Hervé.

Tergiversac	MM. PAUL LEGRAND.
Olivier-le-Malin	LAURENT.
La Tour prends garde . .	DELAQUIS.
Mme Vernis pas cher . .	COSSARD.
Deux exempts.	EMILE, HIPPOLYTE (*début*).
Mirabelle	Mmes LEBRETON.
Mme Se Range.	JEANNE (*début*).
Deux jeunes femmes . .	CŒLINA, CÉCILE.

Parodie du *Demi-Monde*, d'Alexandre Dumas fils, créé le 20 mars précédent au Gymnase. Un jeune homme sur le point de se marier devait arracher une main, trouver deux paniers de pommes à des prix différents et se battre en duel. Au milieu de personnages affublés des noms qu'on lit plus haut, pivotait comme un étourneau le candide Tergiversac, ou, si l'on aime mieux, Pierrot, victime éternelle des floueuses, vêtu cette fois d'un costume des plus extravagants.

Imitation burlesque d'une œuvre aujourd'hui classique; elle fit rire quelque temps, mais ne trouva point d'éditeur.

(1) Ces détails et d'autres que nous signalerons nous ont très gracieusement été donnés par M. Gardel-Hervé, dépositaire des traditions hilarantes de son père.

28 mai : *Latrouillat et Truffaldini, ou les Inconvenients d'une vendetta infiniment trop prolongée*, saynète, par J. Petit et Blum, musique d'Hervé.

Truffaldini . . .	MM.	GERPRÉ (*début*).
Latrouillat . . .		BLUM (*début*).

Fugitive parade, que dédaignèrent la critique et la librairie. Gerpré en Corse et Blum en Auvergnat y firent preuve d'un égal mérite. L'un arrivait des Délassements, l'autre des Folies-Dramatiques.

11 juin : *Pierrot indélicat*, pantomime en 5 tableaux, par Dantan jeune et Paul Legrand, musique d'Hervé.

Pierrot.	MM.	PAUL LEGRAND.
Nickson		LAURENT.
Le Meunier . . .		CH. DELAQUIS.
Un marchand. . .		COSSARD.
Noircillo		CHARLTONN.
Commis d'octroi. .		VALOIS (*début*).
Une duègne . . .		EMILE.
Nicette.	Mlle	S. SENN.

Pierrot, garçon meunier, est, suivant l'ancien type, paresseux, gourmand et voleur. Il aime la fille de son patron, Nicette, qui préfère les bijoux de l'élégant Nickson. Ce dernier n'est autre que le mauvais génie de Pierrot, qu'il incite aux pires forfaits. Pierrot donc noie le domestique de son rival pour lui dérober une valise; mis comme fraudeur dans un violon d'octroi, il s'évade sous les habits d'un chiffonnier ivre-mort. Plus tard, devenu saltimbanque, il échappe encore à ceux qui veulent l'arrêter en les coiffant avec ses gobelets. Nickson lui fait gagner au jeu une forte somme qu'il reperd bientôt, ce qui lui donne l'idée d'enlever la

banque et de fuir dans un bois où il corrompt, avec de l'argent, le garde mis à sa poursuite. Voyant reparaître Nickson, il décharge sur lui son fusil, mais le coup rate, et, en mauvais diable qu'il est, Nickson emporte dansles en fers celui qu'il a perdu.

Des situations ingénieuses firent applaudir, dans ces tableaux visant un but moral, Pierrot sournois, féroce et malfaisant. — *Non imprimé.*

Une des représentations de *Pierrot indélicat* fut troublée par un bizarre incident. Un spectateur de Picardie, nommé Bossier, figurait à l'orchestre. A peine le Pierrot, qu'on lui avait vanté, était-il entré en scène que le provincial se mit à crier : « *Plus haut !* » — Le mot parut plaisant et l'on en rit d'abord, mais il fut répété si fort et si obstinément que le public, voyant qu'il avait affaire à un sot, cria à son tour : « *A la porte !* » — La garde intervint ; têtu en sa qualité de Picard, Bossier résista, fut traîné au poste, et gagna à cette équipée huit jours de prison et cinquante francs d'amende.

26 juin : *Oyayaye,* anthropophagie musicale en 1 acte, par Jules Moinaux, musique de Jacques Offenbach.

Oyayaye.	MM. Hervé.
Racle-à-mort . . .	Joseph Kelm.

Contrebassiste à l'Ambigu, Racle-à-mort s'est endormi sur son instrument, et a, pour cette faute, été congédié par le directeur. Quittant l'ingrate patrie qui méconnaissait son talent, il est alors parti pour l'Amérique et a pris terre...

en Océanie. Là des sauvages le font prisonnier, lui laissant pour tout costume un chapeau, un faux-col, une cravate, des bottes, et le somment de distraire Oyayaye, reine d'indigènes partis en guerre. L'artiste fait chanter à la dame, avec toutes les fioritures d'un grand air italien, la dernière note de sa blanchisseuse, ce qui l'amuse un instant ; mais elle a faim et jette sur l'étranger de tels regards de convoitise que Racle-à-mort recourt à sa contrebasse. Enchantement de la reine, dont néanmoins l'appétit croît au point de lui faire pousser un significatif *miamiam*. De plus en plus inquiet, l'artiste lui offre, ainsi qu'à ses femmes, des mirlitons qu'il tire de ses bottes ; l'instrument leur plaît, et, choristes improvisées, elles soufflent un air de fort bon goût pour des sauvages. Mais le terrible mot revient, articulé par une mâchoire robuste. Peu soucieux d'être mangé vif, Racle-à-mort fait de sa contrebasse un bateau, de son mouchoir une voile, et prend la mer en adressant aux anthropophages consternés un pied de nez prolongé d'une longueur de mirliton.

Folie agrémentée d'une délicieuse musique. C'était le début au théâtre du compositeur qui, marchant dans une voie frayée, allait bientôt être l'Améric Vespuce du genre dont Hervé avait été le Christophe Colomb. — *Non imprimée.*

En art, comme dans toute industrie, la réussite provoque la concurrence. Au mois de juin 1855, Jacques Offenbach, patronné par Villemessant, directeur du *Figaro*, obtenait du ministre d'Etat le privilège d'une scène lyrique qu'il installa, sous le nom de Bouffes-Parisiens, dans une petite salle des Champs-Elysées qui avait servi à l'exhibition d'un Géorama, puis aux tours du physicien Lacaze. Les Bouffes ouvrirent, le 5 juillet, avec un succès que

servit puissamment la publicité du *Figaro* et qui se traduisit, en vingt-cinq jours, par 11.000 francs de bénéfice. Tout en prospérant, les Bouffes néanmoins ne purent nuire aux Folies-Nouvelles, car la clientèle des deux théâtres se recrutait dans des couches sociales peu faites pour se rencontrer. Au boulevard du Temple, en effet, trônaient les célébrités du demimonde, tandis qu'aux Champs-Elysées fréquentait surtout l'élite parisienne. Bouffes et Folies pouvaient donc vivre sur un même fonds sans se nuire, et c'est ce qui se produisit, à la grande joie des directeurs luttant d'efforts pour attirer les visiteurs de notre première Exposition Universelle.

23 juillet : *Statues vivantes*, pantomime en 1 acte par Laurent, musique de Jules Bovery.

Jocrisse . . .	MM. LAURENT.
Arlequin . . .	COSSARD.
Cassandre . .	CH. DELAQUIS.
Gertrude . . .	CHARLTONN.
Lubin	Mmes JEANNE.
Colombine . .	S. SENN.
Isabelle . . .	LEBRETON.

Arlequin aime Colombine et Lubin aime Isabelle. Un mur les sépare, mais l'escalade les rapproche. Ils devisent gaiment quand la toux du tuteur Cassandre se fait entendre. Le bonhomme descend au jardin où il ne trouve personne; les amoureux pourtant n'ont pas fui, mais deux piédestaux vides tout à l'heure sont maintenant garnis de statues. Cassandre enterre, entre Lubin et Arlequin, une précieuse cassette dont les deux drôles ont bientôt fait de s'emparer; puis, devant eux, le domestique Jocrisse dresse un couvert.

Arlequin en soustrait la nappe. — « Bah ! pense Jocrisse, c'est le vent. » — Il reçoit des coups et les rend à la vieille Gertrude qui s'insurge... Mais le rôle de statue, prolongé, serait trop fatigant ; aussi, après quelques autres lazzis, les amoureux y renoncent-ils : Cassandre, à qui l'on rend son bien, pardonne et unira les deux couples.

Collection de farces vieillottes, mais encore drôles ; elle figura, pendant un certain temps, dans un programme que corsaient des ballets espagnols exécutés par d'affriolantes manolas sous la conduite du senor Ruiz. — *Non imprimé*.

En compensation, sans doute, de la rivalité qu'il avait suscitée, le Ministre, vers cette date, accorda aux Folies-Nouvelles une extension de privilège. Comme le spectacle d'Hervé, celui de Huart et Altaroche avait été tenu jusque-là de ne mettre en scène que deux interlocuteurs ; un troisième parlant fut désormais autorisé, ce qui permit de substituer aux saynètes des pièces véritables.

27 juillet : *Un Ténor très léger*, opéra de grande route en 1 acte, par René Lordereau, musique d'Hervé.

Jolibois . . .	MM. Gerpré.
Sombrico . . .	Ch. Delaquis.
Gloriette . . .	Mlle Elisa Volnay (*début*).

Jolibois, ténor d'une troupe nomade abandonnée par son directeur, est à Albano, chez l'hôtelier Sombrico, à l'enseigne du *Macaroni galant*. Il y reste un peu parce qu'il aime le macaroni, beaucoup parce qu'il ne sait comment payer celui qu'on lui sert depuis quinze jours. Un souvenir trouble pourtant sa béatitude et ses digestions, celui de la brune

Gloriette, ancienne modiste tenant l'emploi comique dans la troupe du directeur fugitif. Il pense à elle quand une voix se fait entendre, c'est la soubrette regrettée. On s'explique : Gloriette tirera son ami d'embarras. Sombrico, vaniteux, aime à loger des dignitaires ; l'actrice se donne à lui comme une noble dame qui, partie à la recherche d'un non moins noble frère, a été volée par d'audacieux bandits. Cette fable et les brûlantes œillades dont elle l'accompagne grisent l'hôtelier qui s'empresse d'envoyer à Rome, dans sa propre voiture, Gloriette et Jolibois, son frère retrouvé !... Ils acquitteront de là leur dette commune.

Cette amusante histoire inaugura par un succès le régime modifié du galant théâtre. A sa réussite contribua la débutante, qui venait du Palais-Royal, où elle avait joué sous le nom d'Elisa de Giraudon.

10 août : *Messire Barbe-Bleue*, pantomime en 5 tableaux, par Emile Durandeau, musique d'Hervé.

Barbe-Bleue . . .	MM.	Paul Legrand.
Dorothée.		Ch. Delaquis.
Roucoulivore . . .		Laurent.
Parmesan		Cossard.
Sœur Anne		Charltonn.
Frères Parmesan . .		Hippolyte, Emile.
Le Tabellion . . .		Valois.
Deux pages. . . .	Mmes	Caroline, Nella (*début*).

Barbe-Bleue vient d'occire sa sixième épouse. A peine a-t-il essuyé sur sa manche de satin son cimeterre ensanglanté, qu'une jeune beauté s'offre à sa vue et le captive. Qui l'empêcherait de satisfaire cette nouvelle passion ? N'est il pas libre et richissime ?... Un notaire est mandé, le contrat se signe et la belle Dorothée, oubliant les promesses d'amour faites jadis à un certain Roucoulivore, suit le seigneur barbu

au château de ses pères. Barbe-Bleue, galant quoique féroce, a préparé, pour sa nouvelle moitié, une réception brillante. Pendant qu'elle s'effectue Roucoulivore qui, lui, n'oublie point, se fait annoncer par une serinette et est introduit près de Dorothée. Barbe Bleue survient aussitôt ; la jalousie n'est pas ce qui l'amène, mais un ordre de son suzerain qui l'appelle sous les armes. Sujet docile, il met sa cuirasse, se coiffe d'un heaume, embrasse sa femme et son caniche, coupe à l'une la tresse droite de ses cheveux, à l'autre la queue entière, et part avec ces souvenirs, non sans avoir remis à Dorothée le lourd trousseau de ses clefs. Toute femme est curieuse, et l'on sait quelle indiscrétion commet Dorothée. Mais comment Barbe-Bleue la punira-t-il ? Avec un obusier qu'il bourre lui-même. Les cinq minutes de grâce vont expirer, quand, du haut de la tour où se prépare le supplice, Sœur Anne signale à Dorothée la venue de deux cavaliers. Barbe-Bleue les a vus aussi ; trois fois il allume la mèche du mortier, trois fois la Providence l'éteint. Les cavaliers arrivent alors, grimpent à la tour, et Barbe-Bleue est, en place de sa femme, lancé dans l'éternité.

Des inventions cocasses transfiguraient la vieille légende. C'était Pierrot égorgeant sa sixième femme représentée par un mannequin, c'était la septième fiancée de Barbe-Bleue avec un fagot de fleurs d'oranger sur la tête et jouant à son bal de noces un air de cor de chasse, puis un quadrille de souliers à la porcelaine s'accrochant les uns aux autres et dans lequel les messieurs sautaient sur le dos des dames, du champagne bu dans des arrosoirs, toute une série de farces s'enchaînant dans un joyeux tohu-bohu. Montée avec un grand luxe, cette œuvre originale plut au point que, sans égard pour son traditionnel mutisme, on contraignit Pierrot-Legrand à nommer les auteurs. — *Non imprimé.*

29 août : *Les Deux Gilles,* opérette bouffe en 1 acte, paroles et musique de H. D. Mélesville fils.

Gille	MM.	Hervé.
Arlequin . . .		Camille (*début*).

Ayant monté le soir, par une échelle, dans la chambre de Colombine, Gille y trouve un billet de la belle déclarant que son oncle Cassandre, instruit du rendez-vous donné par elle, l'emmène pour la punir à la campagne Comme Gille se désole de ce contre-temps, résonne sous le balcon sa propre sérénade : c'est Arlequin, son rival malheureux qui, à la faveur des ténèbres, espère tromper Colombine et passer pour l'amant préféré. Redoutant Arlequin, qu'il croit plus fort que lui, Gille se cache dans un cabinet où, par excès de prudence, il revêt le peignoir de sa maîtresse absente. Mais Arlequin après avoir soufflé la lumière, pénètre dans le réduit et y trouve le peureux. Trompé par le costume, il adresse à la fausse Colombine une déclaration qui ne peut avoir de succès. Enfermé ensuite dans le cabinet, il s'échappe par la fenêtre pour venir reprendre l'entretien. Colombine voulant fuir, il s'accroche à sa jupe et le peignoir lui reste dans les mains. Voilà les deux hommes en présence. C'est l'instant ou jamais de vider leur querelle ; mais avant ils essaient leurs forces sur un dynamomètre. — « Cent vingt ! » crie Arlequin après avoir frappé de toute sa vigueur. — « Cinq cents ! » annonce à son tour Gille. Etonné de sa supériorité musculaire, ce dernier, jusque-là tremblant, se redresse pour intimer à son rival l'ordre de renoncer à Colombine. Couard à son tour, Arlequin s'y engage, et les deux Gilles, redevenus amis, chantent ensemble le couplet de la fin.

Acte invraisemblable et médiocrement gai que d'indulgents bravos accueillirent. Camille Michel, très jeune artiste qui, avant d'aborder le théâtre,

s'était fait un nom comme compositeur et pianiste, effectua, dans le rôle d'Arlequin, un excellent début.

3 septembre : *Quick Silver, or The Dancing schotman*, pantomime anglaise en 1 acte, par ***.

Quick Silver . . .	MM.	FORREST.
Donald		JOHNSTON.
Jamic.		ALLEN.
Jenny.	Mme	SANGER.

Le meunier Jamic a une fille, Jenny ; Jenny, comme toute jolie fille, a un amoureux, Donald, et Donald, comme tout amoureux, a un rival, Quick Silver. Celui-ci, avec son nez bourré de tabac et ses cheveux roux, ne serait pas à craindre si Jamic partageait les goûts de sa fille, mais le meunier cherche avant tout l'argent, et Quick Silver en a tandis que Donald est pauvre. Un matin, par bonheur, Donald est surpris sortant de la chambre de Jenny et, malgré son dépit, Jamic les unit pour sauver l'honneur de la jeune imprudente.

Des détails bouffons relevaient cette donnée caduque. L'étonnante souplesse du mime Forrest y fut justement applaudie. — *Non imprimé.*

10 septembre : *The Barber of Valladolid*, pantomime anglaise en 3 tableaux, par ***.

Bruno	MM.	JOHNSTON.
Carlo		ALLEN.
Blesino . . .		FORREST.
Nena	Mme	ALLEN.

Spécimen second des ouvrages d'outre-Manche ; il

plut moins que le précédent et ne fut raconté nulle part. — *Non imprimé.*

28 septembre : *Les Jolis chasseurs,* hallali musical, par Charles Bridault, musique de Jules Bovery.

De la Jobardière. . .	MM.	CAMILLE.
John.		JOSEPH KELM.
Un Monsieur		CHARLTONN.

Couvert de fourrures blanches, un auteur tragique déambule en décembre au sein d'une forêt. Il cherche une rime sonore quand une détonation lui fait quitter la place. Le coup a été tiré par M. de la Jobardière, gentleman qui, escorté de John, son valet, s'est mis en campagne pour offrir à la belle Elodie qu'il aime quelque extraordinaire gibier. Affamés, les chasseurs se restaurent quand apparaît, sur la montagne voisine, un superbe ours blanc. Voilà l'affaire du gentilhomme. Mais, avant qu'il ait préparé ses armes, l'ours entre en scène pour se livrer à des acrobaties. Egalement terrifiés, La Jobardière se cache sous un parapluie, John dans un arbre creux. L'ours, s'approchant d'eux, les tourne, les flaire avec dédain, et finalement s'en va après avoir mangé les restes de leur déjeuner. Furieux de sa propre couardise, le gentilhomme injurie John lorsque celui-ci signale le retour de l'animal velu. Résolus cette fois à le mettre bas, les deux hommes se cachent et tirent... Ils tirent, hélas ! sur le Monsieur qu'on a vu au lever du rideau et qui, recevant dans les reins quelques plombs, fuit en poussant des cris féroces et en laissant tomber le manuscrit d'une tragédie. C'est encore un genre d'ours ; philosophes, nos Nemrod s'en saisissent et le portent sur leurs épaules, au son d'une marche triomphale, comme ils eussent fait du vrai plantigrade.

Parade drôlatique, accueillie par de nombreux rires.

3o septembre : *En vendanges*, pantomime en 1 acte, par Doyen et Paul Legrand, musique de Jules Bovery.

Jacquot.	MM.	Paul Legrand.
Verjus		Ch. Delaquis.
Baptiste.		Charltonn.
Le Garde-Champêtre.		Cossard.
Nicolle	Mmes	Sophie Monnais.
Denise		Mélina.
Catherine		S. Senn.

Collection de cascades villageoises, non imprimée et dont nous ne connaissons aucune analyse.

4 octobre : *Le Petit Mezzetin*, scène lyrique, par Théodore de Banville, musique de Julien Nargeot.

Pascarial . . .	M.	Davoust (*début*).
Mezzetin . . .	Mmes	L. Melvil.
Argentine . . .		Georgette (*début*).

Mezzetin, charmant page, aime Argentine, fille du ladre intendant Pascariel. Celui-ci, qui rêve pour gendre le vieux mais riche Pantalon, accueille par des coups et menaces la demande du pauvre amoureux. Mais Mezzetin ne connaît point d'obstacles; il jure de se venger et d'obtenir par ruse la main d'Argentine. Pascariel qui est menteur, voleur et brutal, joint à ces qualités la gourmandise ; il dérobe à un traiteur voisin un poulet gras qu'il se dispose à savourer avec le vieux vin de son maître. Mezzetin, caché près de lui, s'empare des bons morceaux et met dans le vin du gourmand une poudre laxative. En proie à de violentes douleurs, Pascariel crie au secours ; Mezzetin, qui s'était enfui, reparaît alors sous l'habit d'un docteur pour offrir au malade un remède infaillible, en échange de la cassette et d'une promesse de mariage. Il obtient l'un et l'autre, mais l'avare

désolé veut se pendre et le page lui rend sa fortune : Argentine suffira pour le rendre heureux.

Des situations gaies, de beaux costumes, une musique pleine de motifs gracieux, firent applaudir cette scène demeurée inédite.

9 octobre : *Jean et Jeanne*, tableau villageois en 1 acte, par Achille Lafont (Eyraud), musique de Joseph Ancessy.

Jean	M.	JOSEPH DUPUIS (*début*).
Jeanne. . . .	Mlles	ELISA VOLNAY.
Jacquot . . .		S. SENN.

Enfants du même village, Jean et Jeanne devaient s'épouser quand, sur l'ordre d'une tante, Jeanne alla à Paris pour y faire son apprentissage de fleuriste. Un an s'est écoulé, au bout duquel, sa tante n'existant plus, Jeanne revient au pays natal. Mais Jean, que ce retour enchante, a de la peine à reconnaître son ancienne compagne. Jeanne, en effet, porte une robe de soie, un élégant bonnet, et parle une langue très parisienne. Le pire est qu'elle semble avoir totalement oublié les engagements pris envers Jean. Celui-ci manque de chic, en comparaison surtout du vicomte de Blastignac, son maître, et Jeanne, qui a noué au dernier bal de l'Opéra une intrigue avec le vicomte, espère qu'elle se terminera par un mariage. Tandis que Jean, pour lui plaire, endosse des vêtements qui ne font que le rendre ridicule, Jeanne se rappelle par un billet aimable au souvenir de Blastignac qui chasse le jour même sur ses terres, mais le vicomte répond avec une désinvolture explicable par ce fait que, sous quatre jours, il doit être l'époux d'une jeune fille de son monde. Dépitée, la fleuriste se rabat sur Jean qui, toujours épris, est heureux d'apprendre qu'elle consent à

4

rester un grand mois au village; il l'aimera tant pendant ce mois-là qu'elle sera bien forcée de l'aimer à son tour.

Tableau peu neuf, mais rajeuni par de jolis détails et des mots heureux. Le rôle de Jean était joué par Joseph Dupuis, artiste naturel et fin que l'auteur avait découvert au théâtre du Luxembourg et qui, bien que sa voix laissât à désirer, conquit, dès le premier soir, la faveur du public.

4 novembre : *La Fausse douairière*, pantomime en 2 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique d'Hervé.

Pierrot	MM.	Paul Legrand.
Cassandre . . .		Ch. Delaquis.
Colombine. . .	Mmes	Adélaïde Balothe (*début*).
La Douairière. .		Sophie Monnais.

Colombine a eu, pour son maître Cassandre, des complaisances dont elle prétend être récompensée par le mariage. Mais Cassandre, fiancé à la plus opulente douairière du royaume, se soucie peu de sa pauvre soubrette. Pierrot, qui sert avec Colombine, s'accommoderait volontiers de celle-ci, mais la suivante ne renonce point à ses visées. La fortunée douairière attend son futur, quand Colombine pénètre chez elle pour lui arracher les yeux. En résistant, la vieille laisse la majeure partie de ses vêtements entre les mains de l'assaillante ; profitant de l'aubaine, Colombine met sous clef sa rivale et se travestit en douairière. Pierrot, que la richarde a pris à son service, servira les projets de son ex-camarade. Lorsque, chargé de grands présents, Cassandre arrive chez sa fiancée, Colombine foule aux pieds les cadeaux, lance du tabac dans les yeux du vieillard, feint d'avoir une attaque de nerfs, puis exige tout à coup le portrait de Cassandre. Pendant que Pierrot va quérir un peintre, la vindi-

cative soubrette fait danser son maître jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Arrive le peintre, qui est Pierrot lui-même. Colombine s'esquive et, cruel à son tour, Pierrot fait prendre au bonhomme des poses ridicules autant que pénibles. Le portrait fini, il appelle la maîtresse de la maison ; c'est la douairière qui apparaît furieuse. Colombine, redevenue soubrette, vient au même instant faire ses adieux à Cassandre. Le vieillard a changé d'idée ; attribuant à la vraie douairière les tours que lui a joués la fausse, il reprend sa parole et épouse Colombine satisfaite. La douairière s'en désole quand Pierrot, dépouillant son costume d'artiste, se fait connaître et pose sa candidature comme mari : il est jeune, gentil quoiqu'un peu pâle, et on l'accepte pour cet emploi nouveau.

Cette pièce, qu'avaient donnée les Folies-Concertantes, était reprise avec des modifications nombreuses et l'adjonction d'un personnage ; elle réussit assez sous cette seconde forme pour qu'on lui fît l'honneur de l'éditer.

17 novembre : *Le Testament de Polichinelle*, tableau bouffe, par Montjoie, musique d'Hervé.

Léandre. . .	MM. Hervé.
Cassandre . .	Serène.
Isabelle . . .	Mlle Dalby (*début*).

Fille de Polichinelle défunt, Isabelle est ingénue, pas assez cependant pour croire qu'un vieillard soit le seul type de l'homme ; cela nuit aux projets de Cassandre qui convoite en sa pupille une jolie fille et une riche héritière. Isabelle a seize ans et joue à la poupée, mais à cet âge on aime la variété ; serrant sa poupée dans l'armoire, elle exige que Cassandre courre à la recherche du vieux Martin, un ami de son père qui la faisait jadis sauter sur ses genoux. Le

bonhomme parti : « Un ami ! un sauveur ! » implore Isabelle, lasse enfin de sa captivité. L'armoire s'ouvre et Léandre en sort : la magie a changé la poupée d'Isabelle en un jeune homme de mine avenante et de brillante tenue. L'entretien galant qui s'engage est troublé par l'arrivée du vieux Martin ou plutôt de Cassandre sous le costume de celui dont il se méfie. Isabelle découvre la ruse et, avec le concours de Léandre, force son tuteur à redevenir lui-même et à ouvrir enfin le testament de son père. Ce testament ordonne que si, à seize ans, Isabelle n'a pas fait choix d'un époux, Cassandre héritera de Polichinelle. Mais la fillette a choisi, et c'est Léandre qui lui donnera son nom. On découvre alors que la magie ne fut pour rien dans la venue de celui-ci ; il a seulement utilisé une porte secrète donnant dans l'armoire, et dont jadis Polichinelle faisait usage pour jaser avec Colombine, en l'absence de Cassandre, mari complet.

Donnée d'un comique un peu forcé, mais développée avec esprit : succès. — *Non imprimé*.

25 novembre : *La Femme qui trompe*, pantomime en 1 acte, par Lesage (Altaroche), musique de Jules Bovery.

Frison	MM.	Cossard.
Polichinelle		Charltonn.
Le Docteur.		Laurent.
Le Bailli		Emile.
Un garçon de café . .		Hippolyte.
Mme Polichinelle . . .	Mmes	Julienne.
Mme Plumasseau . . .		Sophie Monnais.

Non imprimée et sans compte-rendu.

2 décembre : *Le Médecin des moutards*, parodie-pan-

tomime en 3 tableaux, par Paul Legrand et Charles Blondelet, musique de Jules Bovery.

Gugus	MM.	Paul Legrand.
Jérôme		Laurent.
Caramel		Charltonn.
L'Amoureux		Emile.
Garçon boucher		Hippolyte.
La Jeune fille	Mmes	Suz. Senn.
Mme Caramel		Sophie Monnais.
La Mère de famille . . .		Valois.
Enfants.		Cécile, Georgette, Elisa, Léontine (*début*).

Un drame d'Adolphe d'Ennery et Anicet Bourgeois, *le Médecin des enfants,* faisait alors florès au théâtre de la Gaîté; c'est lui que parodiaient les courts tableaux imaginés par Paul Legrand et Charles Blondelet, et dont les scènes bouffonnes excitèrent de gros rires. — *Non imprimé.*

19 décembre : *Trois troubadours,* scène lyrique, par Etienne Tréfeu, musique de Julien Nargeot.

Sigismond . . .	MM.	Joseph Kelm.
Théobald. . . .		J. Dupuis.
Pénélope. . . .	Mlle	Zélie Collinet (*début*).

Ayant sans résultat exercé son talent dans la cour d'un immeuble parisien, le harpiste Sigismond la quitte en maugréant. Théobald, joueur de violoncelle, le remplace et, trouvant un mouchoir par terre, va se l'approprier quand Sigismond revient et revendique l'objet. Tiraillé violemment, le mouchoir se déchire et ils le partagent. Cela leur donne l'idée d'une association qu'après de mutuelles confidences

ils concluent en face d'une canette commandée au liquoriste établi dans la cour. La bière bue, ils ne peuvent la payer, et chantent pour obtenir les trente centimes nécessaires. Leurs efforts étant vains, ils songent à récidiver sur un ton plus larmoyant lorsque résonne, dans une cour voisine une voix que tous deux reconnaissent pour celle de Pénélope, violoniste ambulante qui fut successivement la femme de Sigismond et la maîtresse de Théobald. Tandis que ce dernier va aux informations, Pénélope se présente, reconnaît Sigismond, et justifie tant bien que mal sa conduite depuis un an qu'elle a fui le domicile conjugal. Réconciliés, les époux jettent par frime des cris qui attirent aux fenêtres les habitants auxquels, avec l'aide de Théobald revenu, ils dédient une ballade qui cette fois fait recette : cela leur permettra de régler la consommation due.

Des couplets spirituels, d'assez bons calembours et une jolie musique valurent des bravos à cette pochade renouvelée des *Deux Aveugles*.

22 décembre : *Le Bandeau de l'Amour*, scène lyrique, par Hippolyte Lucas, musique de Bazzoni.

Dervilly	MM. Camille.
Le Docteur . . .	Serène.
Hermance . . .	Mlle E. Volnay.

Au moment de recevoir, après une longue absence, son amant Dervilly revenu de la guerre, Hermance se défigure afin de s'assurer qu'on aime en elle autre chose que son physique. De son côté l'amant, rêvant la même épreuve, se présente à la belle avec un bras cassé, une jambe de moins et une balafre en pleine figure. L'amour, en s'envolant, punit leur imprudence. Mais l'homme est orgueilleux, la femme coquette ; ces deux défauts aidant, on s'explique à visage découvert. L'amour a ôté son bandeau, mais Dervilly et Hermance voient clair dans leurs cœurs et ils s'épousent.

Libretto léger comme idée mais brodé d'ingénieux détails; une partition distinguée aidant, le tout fut applaudi. — *Non imprimé.*

22 décembre : reprise d'*Arlequin ravisseur*, pantomime en 4 tableaux, par Maurice Sand, musique d'Hervé (des Folies-Concertantes), jouée par MM. Paul Legrand, Delaquis, Cossard et Mlle Lebreton.

27 décembre : *Un Trio d'enfoncés*, épisode de la vie commerciale, paroles et musique d'Hervé.

Coco	MM.	JOSEPH KELM.
Laluatte . . .		HERVÉ.
Poupard . . .		SERÈNE.

Trois négociants, qui n'ont obtenu au Palais de l'Industrie aucune récompense, se racontent l'un à l'autre leur mésaventure : ils n'exposeront jamais plus.

Tel était le sujet choisi par Hervé pour parodier, avec sa verve accoutumée, le beau serment de *Guillaume Tell*. — *Non imprimé.*

27 décembre : *Le Chevrier blanc*, conte-pantomime en 5 tableaux, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique d'Hervé.

Clair-de-Lune. . . .	MM.	PAUL LEGRAND.
Sombraccueil		LAURENT.
Miroton de Mistenflûte .		COSSARD.
Ulric.		CHARLTONN.

Rosemonde de Loréal	M[mes] MINA (*début*). JULIENNE (*début*).
Poteluchette	JEANNE.
Blanche de Lys . . .	M. EMILE.

La scène se passe dans le Poitou. En suivant une chasse dans laquelle figure la comtesse Rosemonde de Loréal qu'il aime, l'officier Ulric trouve moyen de sauver la vie à cette jeune personne. De la connaissance à l'amour il n'y a qu'un pas et Rosemonde l'a bientôt franchi. Cela gêne les projets du capitaine mulâtre Sombraccueil qui, avec la complicité du sénéchal Miroton de Mistenflûte, compte acheter le domaine des Loréal et épouser ensuite la comtesse. Par bonheur Ulric a comme frère de lait un gardeur de chèvres que, pour son teint pâle, on appelle le Chevrier blanc, ou Clair-de-Lune. Ce chevrier passe pour sorcier mais est surtout un homme intelligent ; c'est lui qui mènera, contre Sombraccueil, le combat en faveur des jeunes amoureux. Il sait que Rosemonde, orpheline crue pauvre, doit plus tard hériter de trésors cachés dans un lieu qu'il est seul à connaître ; aussi puise-t-il dans ces richesses pour atteindre son but. Offert en vente publique, le manoir de Loréal va être adjugé à Sombraccueil lorsqu'une armure, vide depuis des siècles, descend de son piédestal pour jeter sur la table du sénéchal un portefeuille constituant la plus fabuleuse des enchères. Les titres du manoir sont donnés à l'armure (qu'anime, bien entendu, Clair-de-Lune) et les assistants se dispersent, non sans qu'Ulric ait eu le temps de provoquer le félon mulâtre. Sombraccueil, étant lâche, soudoie quelques-uns des bandits qu'il commande pour assassiner son rival. Le chevrier veille ; grâce à lui, Ulric reste sauf, mais Sombraccueil riposte en enlevant Rosemonde qu'il cache dans une caverne. Clair-de-Lune y pénètre par la cheminée, fait avec l'aide d'Ulric évader la comtesse et échappe lui-même aux poignards du mulâtre et de ses acolytes. Rosemonde vient à peine de réintégrer son manoir que Sombraccueil, à la tête d'une bande de malandrins, en commence le siège. Il a compté sans Ulric et son frère de lait ; tous deux



font de tels prodiges de valeur que chef et soldats sont anéantis. Libre et riche, Rosemonde épouse Ulric, et Clair-de-Lune reçoit, avec la main de son amie Poteluchette, la récompense de ses hauts faits.

Comme dans un précédent ouvrage, l'auteur avait appliqué là les procédés du mélodrame, mais, quoiqu'un peu sombre, sa pièce n'en offrait pas moins d'intérêt et on la fêta justement.

15 janvier 1856 : *Fifi et Nini*, à-propos carnavalesque en 1 acte, par Albert Monnier, musique d'Hervé.

Fifi. . . .	M. Hervé.
Nini . . .	Mlle E. Volnay.

Bien que sage, la modiste Jenny, dite Nini, a une envie folle d'aller au bal de l'Opéra. Profitant d'une absence de son frère avec qui elle habite, elle satisfait ce caprice. En sortant du bal, elle est accostée par un domino qui, en pleurnichant, lui raconte ses malheurs : son amant l'a abandonnée et elle ne sait où aller. Nini, bonne âme, lui offre asile, mais arrivé dans la chambre de la modiste, le domino quitte masque et costume pour devenir un très entreprenant chicard, répondant au nom de Philéas, par abréviation Fifi. Prise de peur, Nini imagine de se faire passer pour un homme ; le chicard, furieux de s'être trompé, cherche des consolations dans le vin et veut ensuite partager le lit de son camarade. La position devient on ne peut plus scabreuse quand, faisant l'inspection du local où il prétend dormir, Fifi découvre le portrait d'un sien oncle qui le veut à toute force unir à certaine filleule. Cette filleule, que Fifi avait jusqu'alors refusé de connaître, est, on le devine, Nini, qui reprend son sexe pour donner au chicard un baiser, prélude de leur légitime union.

Fantaisie aimable, bien conduite et jouée avec entrain : réussite. — *Non imprimée.*

15 janvier : *Le Joli régiment*, ballet-pantomime en 1 acte, par Hervé.

De Croquignolle. . .	Mmes Z. Collinet.
De Givrac.	Julienne.
Legracieux	Félicie (*début*).
Belrose.	Madeleine (*début*).
Latulipe	Durand (*début*).
Lavaleur	Lambert (*début*).
Belœillet	Jeanne.
Ecaillette	Desclos.
Rougette	Caroline (*début*).
Carpillonnette . . .	Lebert (*début*).
Oscillontine	Mina.
Carotinette	Elisa.
Persillette.	Cécile.
Jacasse.	Sophie Monnais.
Flipotte.	Léontine.

Des gardes-françaises, courtisant des dames de la Halle, sont fort bien accueillis. Mais un jeune seigneur de la cour remarque une de ces dames et s'en approche de trop près ; c'est du moins ce que trouve le garde son amant, qui contraint le seigneur à tirer l'épée. A ce moment arrive un officier qui punit le provocateur. La dame, cause de ces malheurs, se charge de les réparer. Au moyen d'un baiser donné à l'officier, elle obtient la grâce du garde et épouse celui-ci, tout en faisant à l'oreille du seigneur une galante promesse.

Scénario assez original : la présence de quinze jolies filles travesties ne pouvait en faire qu'un succès. — *Non imprimé.*

15 janvier : *Le Prince infortune*, cascade pantomimique en 4 tableaux, par Hervé.

Le Lecteur. . . .	MM.	HERVÉ.
Le Prince		PAUL LEGRAND.
La Princesse . . .		JOSEPH KELM.
Le Mauvais génie. .		CAMILLE.
Le Père		SERÈNE.
Le Bancal		CHARLTONN.
L'Ours		EMILE.

On n'aurait pu trouver ici l'histoire des infortunes subies par ce mystérieux prince, si M. Gardel-Hervé n'avait obligeamment cherché pour nous le manuscrit du rôle dont s'était chargé son père, rôle qui, par une innovation gaie, donnait la composition de tous les autres et que, pour cette raison, nous allons transcrire en entier. Au lever du rideau, *le Lecteur* entrait en scène, un papier à la main, et disait au public :

Vu l'extrême intelligence des acteurs qui vont jouer dans cette pantomime, nous croyons devoir expliquer à l'avance tout ce qui va se passer, sans quoi l'on risquerait de n'y rien comprendre. Moi-même, qui vous parle, je suis obligé de lire mon rôle, attendu que mes capacités ne me permettent pas de l'apprendre par cœur (*Lisant.*) PREMIER TABLEAU. La scène représente l'intérieur du château de Cornua. Le roi Guillochon veut marier son fils à une jeune princesse remplie de perfections, mais le jeune prince refuse, d'abord parce qu'elle est bossue, ensuite parce qu'il aime ailleurs. Colère du papa, qui flanque le petit Jules à la porte. On va jouer tout ça. — Il sortait pour laisser la place aux mimes et, leur tâche faite, reparaissait afin de lire : DEUXIÈME TABLEAU. Le prince traverse une forêt et rencontre l'objet de ses vœux, la princesse d'Ugolfe. Scène d'amour. Mais le

Génie du Marais vient faire une scène d'un autre genre parce qu'il idolâtre aussi cette charmante personne qui a tout pour plaire. Dispute entre les jeunes gens, à la suite de laquelle le Génie fait enlever son rival par un ours. On va jouer tout ça. — Seconde sortie du Lecteur, qui revenait comme précédemment et lisait : Troisième tableau. Heureusement c'est un ours de bonne société ; il se conduit en galant homme avec le prince, il le fait manger à sa table et engage avec lui une partie de bézigue. Le Génie vient troubler la fête et finit par proposer un combat à armes égales dans un tournoi. Le Génie montera Mirza, jument élevée en liberté ; M. Jules montera sans selle... ni poivre. On va jouer tout ça. — Sortie encore et rentrée pour dernière lecture : Quatrième tableau. Le Génie attrape un rhume et expire avant la fin du combat. Les destins se sont prononcés pour le prince, qui épouse son objet avec le consentement du roi Guillochon de Cornua. Ballet, flammes de Bengale. Les acteurs vont se déshabiller, et M. Hervé va compter la recette, après avoir remercié le public de ses marques de sympathie. Dans le cas où on sifflerait, ce qui serait de toute justice, il rengaînerait son compliment, mais il n'en serait pas moins votre tout dévoué et obéissant serviteur. Ainsi soit-il. J'ai dit :

Messieurs, je vous remercie
De votre bonté pour moi,
Vous êtes pleins de courtoisie,
Voyez mon trouble et mon émoi :
Sortant d'ici mon cœur vous accompagne,
En quelque lieu que vous portiez vos pas
Je vous suivrai... mais le sommeil vous gagne,
Excusez-moi si je n'vous r'conduis pas.

Il eût été fâcheux, on l'avouera, que ces pages singulières demeurassent inconnues.

8 février : *Le Bras noir*, pantomime en 4 tableaux,

en vers, par Fernand Desnoyers, musique de Bernardin.

Cassandre	MM.	Michelin.
Pierrot.		Paul Legrand.
Scapin.		Laurent.
Polichinelle		Charltonn.
Le Docteur Roïdamos. . . .		Emile.
Léandre		Clausse (*début*).
Arlequin		Cossard.
Le Geolier		Hippolyte.
Nini	Mmes	Julienne.
Chimène		Lebert.

Père avisé, Cassandre voudrait faire de son fils Pierrot l'époux de Chimène, fille unique du riche Polichinelle ; mais Pierrot s'est amouraché de Nini, coquette sur le retour que pince de choquante façon le nègre Scapin. Elle donne ce nègre pour son frère, mais il est son amant et, de plus, un coquin fieffé. Il le prouve en volant à Cassandre le sac qui contient sa fortune, mais, comme il va s'enfuir avec ce butin, Pierrot lui barre le passage. Ils se battront, quoique sans armes, car Pierrot arrache au noir son bras droit pour s'en servir comme d'une massue ; Scapin s'empare de même du bras droit de Pierrot, et le combat s'engage. Le membre de Pierrot est brisé sur son front, mais, avec le bras noir, il rompt l'échine de Scapin et l'étend mort. Vexé d'être manchot, Pierrot tient dans sa main gauche le bras qui lui a servi d'arme quand le docteur Roïdamos vient à passer, demande si le bras qu'il agite est le sien, et, sur son affirmation, le lui recolle avec de la salive. Pierrot l'en remercie par un coup de poing. C'est que le bras du nègre a l'habitude des plus fâcheuses actions ; aussi commence pour Pierrot une existence vraiment bizarre. Son bras gauche est bon, caressant, honnête, le droit brutal, cynique et voleur. En vain frappe-t-il le membre noir avec le blanc, le noir, toujours plus fort, continue à distribuer des coups et à voler

mouchoirs ou montres. Ruiné, trompé par son indigne maîtresse, Pierrot pourtant la quitte et, repentant, vient prier Cassandre de l'aboucher avec Chimène. Le bonhomme joyeux organise un festin au cours duquel l'ignoble bras commet tant de méfaits qu'on arrête son propriétaire. Il s'évade ; mais, en luttant avec un geolier, son bras droit se décolle. Voilà Pierrot redevenu honnête ; il en serait heureux si un bras noir énorme ne se dressait sur son chemin, comme une menace terrible. C'est, par bonheur Nini, que veut punir ce vilain membre, Nini, qui, en fuyant, abandonne le sac volé à Cassandre et qu'elle tient de Scapin. Pierrot s'en empare pour le rendre à son père qui lui apporte sa grâce. Pour comble Raïdamos, survenant par hasard, fait pousser à Pierrot un bras droit aussi blanc que son gauche. Complété ainsi, Pierrot épousera, dans une apothéose, la riche et belle Chimène.

L'idée philosophique de cette pièce, développée avec talent, fut servie par la mimique savante du premier rôle; mais le soin qu'avait pris l'auteur de bien rimer son scénario contraria le succès, car ceux qui regardaient Pierrot oubliaient de lire le poème, et ceux qui savouraient les vers ne prêtaient point à Paul Legrand l'attention suffisante.

9 février : *Deux sous de charbon*, asphyxie lyrique en 1 acte, par Jules Moinaux, musique de Léo Delibes.

Bigarreau . . .	M. HERVÉ.
Paméla	Mlle ZÉLIE COLLINET.

Le poète Bigarreau a essayé de résoudre le problème de la régénération littéraire en écrivant une tragédie monosyllabique ; mais, comme il arrive à bien des novateurs, Bigarreau se voit bafouer outrageusement. Son habit étant troué aux coudes, son pantalon aux genoux, ses bottes partout, il

juge que le moment est venu de déployer ses ailes pour s'envoler vers un meilleur monde. Il allume donc, dans un réchaud, du charbon qu'il fait partager à sa maîtresse, la folâtre Paméla. Tous deux aspirent les vapeurs fatales et sentent progressivement leurs cerveaux s'emplir de visions funèbres, lorsqu'une des vitres de leur fenêtre vole en éclat, et une lettre tombe dans la mansarde pour apprendre à Bigarreau qu'il vient d'hériter d'un oncle richissime. Il n'est dès lors plus question de suicide, et les amants s'étreignent avec une joie compréhensible.

C'était, avec de légères modifications, la scène décrite par Louis Reybaud, dans *Jérôme Paturot*. Elle sembla divertissante et l'on trouva qu'il y avait, dans le compositeur, encore inconnu, l'étoffe d'un bon musicien. Le temps devait donner raison à ce jugement qu'on ne peut apprécier, car la partition de Delibes ne trouva pas plus d'éditeur que le livret de Moinaux.

23 février : *L'Heureux coquin*, pantomime en 1 acte, par Charles Bridault, musique de Lindheim.

Léandre	MM.	CHARLTONN.
Cassandre . . .		COSSARD.
Colin.		MICHELIN (*début*).
Un portefaix . .		CLAUSSE.
Colombine . . .	Mmes	JEANNE.
Mme Cassandre. .		JULIENNE.
Une camériste . .		LUCILE (*début*).

Léandre est pris entre deux femmes, Mme Cassandre qu'il aime et qui le dédaigne, et Colombine, qui est folle de lui mais dont il ne veut pas. Il se sert de la seconde pour s'introduire chez la première, mais Cassandre le surprend, et après une lutte acharnée, l'oblige à sauter par la fenêtre.

Farce acrobatique que l'on vit avec joie. — *Non imprimée*.

1er mars : *Madame Mascarille*, opérette en 1 acte, par Jules Viard, musique de Jules Bovery.

Léandre.	MM. J. Dupuis.
Mascarille	Castel (*début*).
Mme Mascarille . . .	Mlle Zélie Collinet.

La scène se passe dans le royaume de Naples. Dariolette, femme Mascarille, est une fine mouche que son mari, ivrogne fieffé, néglige. Amoureux de la dame, Léandre achète les lettres de change souscrites par Mascarille au juif Zacharias, fait saisir l'endetté par des recors, puis escalade la fenêtre de Dariolette pour endosser effrontément la robe de chambre de l'absent et manger la soupe préparée pour lui. Dariolette, ébahie de ce début, s'indigne du désir que Léandre exprime de s'introduire aussi dans l'alcôve conjugale, quand on entend la voix de Mascarille demander le cordon. Léandre, peu vaillant, se cache sur un balcon, et Dariolette fuit en sa chambre. Mascarille a battu les recors et le commissaire ; il songe à quitter la ville qui n'est point sûre pour lui, mais, en cherchant des nippes, il trouve une guitare et un manteau oubliés par Léandre. Cela lui met la puce à l'oreille. Après un adieu à sa femme, il part néanmoins, mais pour revenir bientôt sous l'accoutrement d'un garde du commerce censément chargé d'exécuter la prise de corps rendue contre Mascarille. Surpris en robe de chambre, Léandre n'ose, pour l'honneur de Dariolette, révéler son identité et se laisse tirer du doigt, par Mme Mascarille qui a reconnu son mari, une bague de 5.000 livres qu'empoche le faux recors. Il espère, par ce sacrifice, vaincre les derniers scrupules de la belle, mais un second retour de Mascarille le contraint à fuir l'oreille basse. Le mari et la femme rient alors du galant dupé, et Mascarille, heureux d'en avoir été

quitte pour la peur, jure à Dariolette d'être désormais le modèle des maris.

Des mots charmants et une jolie musique firent agréer cette pièce, d'ailleurs bien rendue par Dupuis, Mlle Collinet, et Castel, débutant pourvu d'une belle voix.

C'est à l'occasion de *Madame Mascarille* que parut pour la première fois, sur l'affiche des Folies-Nouvelles, le mot *opérette*. On se décidait à baptiser ainsi le genre né trois ans auparavant aux Folies-Concertantes et que caractérisent une propension marquée à caricaturer les grandes figures de l'histoire, de la mythologie ou du roman, et l'habitude de ce dialogue amphigourique, biscornu, dont Hervé avait contracté l'habitude lors de son séjour à Bicêtre. Variété née des circonstances, des idées et mœurs ambiantes, qui devait, après avoir pendant vingt ans jeté un éclat extraordinaire, s'affaiblir et se résorber dans le type d'où elle était d'ailleurs sortie, c'est-à-dire dans l'opéra-bouffe.

14 mars : *Mort et Remords*, pantomime en 5 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Jules Bovery.

Pierrot.	MM. Paul Legrand.
Cassandre.	Michelin.
Léandre	Laurent.
Un marchand d'habits. .	Cossard.
1er agent, 1er témoin . .	Emile.
2e agent, 2e témoin. . .	Clausse.
Le Groom	H. Stemberg (*début*).
Un domestique	Philibert.

La Marquise . . . . . . Mmes LAMBERT.
Le Pardon. . . . . . . GEORGETTE.

Maigre, blême, piteux à voir, Pierrot mendie sur les chemins. Passe au grand galop la voiture d'une marquise, qui verse afin que Pierrot puisse s'élancer et sauver la grande dame ; mais celle-ci jette un regard dédaigneux sur le héros chétif et s'éloigne au bras du beau Léandre. Pris d'un subit amour pour la marquise, Pierrot comprend qu'il lui faudrait, pour l'approcher, un riche costume. Justement passe auprès de lui un marchand portant sur l'épaule de magnifiques habits verts brodés d'or et damasquinés d'argent ; Pierrot conjure l'industriel de lui en céder un ; sur son dur refus il le vole, puis, voulant restituer un sabre pris par erreur, il se trompe de fourreau et passe l'arme à travers le corps du pauvre homme. Le marchand tué, Pierrot frissonne et se désole ; mais, bientôt rassuré, il jette le corps dans un égoût et se livre à la joie d'avoir l'habit qui lui donnera entrée dans le salon de la marquise. On l'y admet effectivement, mais, à travers les compliments des invités, les bonnes fortunes du jeu, les sucreries qui circulent, surgit tout à coup la victime de Pierrot, transpercée du sabre et jetant à son meurtrier ce cri terrible en sa monotonie : « Marchand d'habits ! » — Elle enlève à Pierrot l'argent qu'il gagne, boit ses rafraîchissements, glace sur ses lèvres les sourires et les jolis mots, joue enfin le plus cruel des personnages. Affolé, Pierrot prend la fuite en souffletant tout le monde, y compris Léandre. Un duel s'ensuit, dans lequel il tue son témoin. Il va nonobstant épouser la marquise quand le marchand d'habits revient, escorté de collègues qui enveloppent Pierrot dans un cercle d'anathèmes. Ne sachant où se prendre, Pierrot empoigne le sabre qui traverse le spectre : l'arme lui reste entre les mains et sa victime ressuscite. Le génie du Pardon apparaît alors à Pierrot, réhabilité, comme il avait été coupable, sans le vouloir : il sera finalement le mari de la grande dame qu'il aime.

Cette conception intéressante procédait du *Marrr-*

chand d'habits, pantomime jouée le 1er septembre 1842 aux Funambules, et qui, malgré l'enthousiaste compte-rendu publié dans *la Revue de Paris* par Théophile Gautier, n'avait eu que sept représentations. Plus heureuse que la première, la seconde version obtint un succès énorme, en grande part dû à l'auteur-acteur pénétré du sujet qu'en 1896 Catulle Mendès devait, à son tour, exploiter sur la scène du Théâtre-Salon. — *Non imprimé*.

27 mars : *Freluchette*, opérette en 1 acte, par Pol Mercier, musique d'Edouard Montaubry.

Cacatois	MM. JOSEPH KELM.
Dorian	CAMILLE.
Freluchette . . .	Mlle GÉRALDINE (*début*).

Freluchette, femme aimable, a divorcé en 1808 d'avec Cacatois, son brutal époux, qui part comme matelot. Quelque temps après, ayant fait un petit héritage, Freluchette s'établit cabaretière. Depuis quatre ans elle sert les pratiques avec accompagnement de sourires et d'ariettes, lorsqu'un jour le fourrier de marine Dorian entre dans l'auberge, reconnaît en Freluchette une amie d'enfance et, la trouvant toujours jolie, offre de l'épouser. Mais bientôt survient un nouveau client, qui n'est autre que le gabier Cacatois. Ce dernier ignore qu'il est chez son ex-femme, mais Freluchette le reconnaît à première vue et, profitant d'un moment où elle est seule avec Dorian, elle le prie de la traiter devant les étrangers comme son épouse. Le fourrier accepte, et Cacatois est obligé d'assister aux caresses que Dorian prodigue à Freluchette, reconnue aussi. Bientôt, perdant patience, le gabier se nomme et exige une explication. On la lui donne telle que sa jalousie s'éveille et qu'il implore de Freluchette le pardon de ses anciens torts. Heu-

reusement pour lui, le jugement de divorce contient une irrégularité; grâce à cette circonstance, Dorian fait retraite et les séparés se remettent en ménage.

Gentille pièce, ornée d'airs charmants. Le rôle de Freluchette servait de début à une actrice qu'après Saint-Pétersbourg l'Opéra-Comique avait exhibée. Géraldine jouait bien, chantait mieux encore ; elle fut, pour ces raisons, adulée au boulevard du Temple.

5 avril : *Pierrot bureaucrate*, pantomime en 1 acte, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique de Jules Bovery.

Pierrot.	MM	PAUL LEGRAND.
Papavoine.		LAURENT.
Jolidon.		CHARLTONN.
La Mère Queloche . . .		CLAUSSE.
Gratevélin.		COSSARD.
Benoit		EMILE.
Rigolette	Mmes	AD. BALOTHE.
Un marchand de plaisirs .		MINA.

Employé d'administration, Pierrot reçoit dans son bureau la visite de la mère Queloche, nourrice qui lui rapporte l'enfant dont il a oublié de payer les mois. Ne sachant que faire du bébé, il le cache dans un carton et est très content que sa femme Rigolette vienne l'en débarrasser. Les deux époux, égayés, font monter un marchand de plaisirs, puis ils se querellent et se battent. Pierrot, qui a renversé la statue placée sur le poêle, se substitue à elle quand il entend venir son chef Jolidon. Celui-ci, qui est galant, courtise Rigolette sans que Pierrot, en attitude, ose intervenir. Mais, trouvant qu'il fait froid, le chef bourre le poêle et la chaleur oblige Pierrot à sauter à terre. Jolidon apostrophe son

employé ; Rigolette calme le chef en l'invitant à dîner. Jolidon accepte avec l'espoir secret de profiter de la situation, tandis que Pierrot se promet d'ouvrir l'œil.

Etude chargée mais amusante des mœurs bureaucratiques ; on l'applaudit sans restriction. — *Non imprimée.*

11 avril : *Jean le sot,* saynète lyrique, par Mme Th. Julian et J.-B. Vasseur, musique d'Auguste Pilati.

Jean	MM. J. Dupuis.
Tancrède . . .	Camille.
Marie	Mlle Darcy (*début*).

Tout en écoutant les galanteries surannées du muscadin Tancrède, la bouquetière Marie aime Jean, commissionnaire du Marché-aux-Fleurs; mais ce garçon mérite si bien l'épithète de sot qu'on lui a donnée que, destiné par sa mère à épouser certaine cousine nommée Catherinette, il vient prier Marie de lui apprendre à être aimable auprès de sa future. La leçon commence sans que la bouquetière, dépitée, amène Jean à s'occuper d'elle. Par bonheur, Tancrède survient et, en papillonnant auprès de Marie, ouvre les yeux de Jean sur les appas qu'il vante. C'est vrai que la jeune fille a des bas blancs, un pied mignon, une taille charmante, et voilà le gas, déniaisé par la jalousie, qui se substitue à Tancrède et laisse parler son cœur, si bien que Marie enchantée le prend pour époux.

Thème léger, mais dialogue vif, frais couplets et musique jolie ; succès pour les auteurs et pour Mlle Darcy, transfuge des Folies-Dramatiques.

24 avril : *Agamemnon, ou le Chameau à deux bosses*, tragédie étrange en 1 acte, par Hervé.

Agamemnon . . .	MM. Serène.
Coconnas	Hervé.
Aglaé	Joseph Kelm.

Dans un décor représentant un temple pompéien, Agamemnon, roi des rois, vient narrer ses malheurs domestiques. Aglaé, sa femme, prend du tabac, éternue sans cesse, et son fils, peu délicat, lui dérobe ses chaussettes. Aglaé paraît, habillée en cuisinière mulâtresse, pour dire quelques mots accompagnés de grimaces et chanter une romance. Puis le monarque, tirant sa montre, s'écrie : « Voici l'heure où le chameau va paraître, rentrons. » — Les époux sortent du côté *cour*, tandis que, du côté *jardin*, entre, en Turc de la Courtille, Coconnas, conduisant un chameau factice. La scène suivante se joue alors. — « Mesdames, Messieurs, dit gravement le cornac, depuis quelque temps on s'est *ingéré* de faire exécuter des morceaux de musique dans les entr'actes des tragédies. Ici, nous sommes un peu plus intelligents qu'ailleurs, et nous avons pensé qu'il valait mieux vous montrer un objet de curiosité. Nous avons imité un chameau tant bien que mal. Vous dire qu'il soit parfait, non, mais nous avons fait *tout notre pouvoir*. Les premiers sujets de la troupe, M. Alfred et M. Jules, sont dans l'intérieur ; c'est grâce à eux que le chameau peut marcher et la pièce aussi. Du reste, la direction est pleine d'attentions pour ces éminents artistes. Comme vous le remarquerez... (*Il ouvre deux petites fenêtres pratiquées en haut des jambes du chameau, face au public* ... ils ont vue sur la rue et ont beaucoup d'air, sans compter ceux de l'orchestre que nous vous laissons le soin d'apprécier (*Bruit de cloche*). Mais on va commencer le deuxième tableau, je me retire. Je vous ramènerai le chameau tout à l'heure ; pour modifier la mise en scène, j'entrerai par le côté *cour* au lieu du côté *jardin*... — *Le régisseur, à la cantonnade* : Place au théâtre ! — *Le*

cornac entraînant l'animal en lançant des regards furieux sur la coulisse : Quel chameau ! — Agamemnon et son épouse rentrent en scène pour parler l'un en vers, l'autre en prose : puis, selon sa promesse, le conducteur ramène le mammifère dont il vante à nouveau l'ingénieuse structure. A la fin du troisième tableau, le chameau s'illumine, et la toile tombe sur un chœur célébrant le mariage du prince royal.

Ce chœur, et celui par lequel débutait la pièce, se chantaient au mépris des défenses formulées dans le privilège des Folies. Pour les rendre possibles, Hervé s'était servi d'un subterfuge. Il avait fait peindre, par le caricaturiste Cham, une figuration de soldats sur voliges et caché ses choristes dans la coulisse. Le chant terminé, la présence des soldats devenait inutile ; on faisait alors pivoter les planches, à l'envers desquelles figuraient des rosiers. Hervé priait à ce moment le public de ne pas perdre l'illusion, ajoutant qu'après tout un couplet célèbre disait :

Un grenadier, c'est une rose...

Par sa donnée et ses détails, *Agamemnon* constituait un défi à la raison humaine ; mais, pour s'amuser, le public de Huart n'avait pas besoin de comprendre. Puis, circonstance atténuante, la partie musicale de cette insanité était digne de remarque. Elle n'en soulignait que mieux les vers bizarres débités par le personnage et dont, grâce à M. Gardel-Hervé, nous pouvons donner ce curieux spécimen :

Je suis Agamemnon, je règne sans partage;
Je me nourris de pain, de beurre et de fromage.
Potage, comme rime, eût été plus heureux,
Mais je suis maître ici, je fais ce que je veux !
Déjà plusieurs projets ont occupé mes vues;
On se plaint de la crotte, il faut paver les rues;
Peut-être il vaudrait mieux empêcher de pleuvoir,
Mais, hélas ! jusque-là ne va pas mon pouvoir.
Si je ne craignais pas de courir quelque risque,
Je ferais bien aussi redresser l'obélisque,
Ce monument si beau, si plein de majesté,
Dont je ne comprends pas du tout l'utilité.
Le monter en épingle est un projet qui flatte,
Mais c'est un peu trop gros pour mettre à sa cravate.
Il est à supposer que, dans les anciens temps,
C'était bon à manger ou qu'on montait dedans.
Les trésors de l'Etat ne sont pas des plus crânes...
Hé ! si j'improvisais un impôt sur les ânes ?
Impossible, à ce plan il me faut couper court,
Sans cela je me mets à dos toute ma cour !
Ah ! je ne comprends pas que la couronne tente,
Car plus on croit bien faire et plus on mécontente...

Agamemnon, ou le Chameau à deux bosses n'existe pas en librairie.

4 mai : *Un Oncle d'Amérique*, pantomime en 1 acte, par Laurent, musique de Lindheim.

Jocrisse. . . .	MM. Laurent.
Cassandre . . .	Michelin.
Géronte	Cossard.
Colin.	Charltonn.
Colombine . . .	Mlle Ad. Balothe.

Non éditée et sans compte-rendu.

10 mai : *Zerbine,* tableau bouffe, imité de *la Servante maîtresse*, par Saint-Yves et Octave Féré, musique de Jules Bovery.

Pandolphe	MM. Castel.
Gille.	Paul Legrand.
Zerbine	Mlle Zélie Collinet.

Zerbine et Gille servent ensemble le vieux garçon Pandolphe. Zerbine a pour son maître des attentions intéressées ; aussi, en apprenant qu'il doit rendre visite au bourgeois Pantalon, lui intime-t-elle l'ordre de garder la chambre. C'est que Pantalon est père d'une jolie fille dont Pandolphe deviendrait l'époux avec joie. Sur une invitation pressante du bourgeois, le célibataire se décide pourtant à sortir ; il craint la mauvaise humeur de Zerbine, mais celle-ci, changeant de tactique, l'habille en hâte et presse son départ. Cela semble louche au bonhomme, qui ne sort que pour revenir à bas bruit prendre place derrière un paravent. Il assiste de là à une scène scandaleuse : Zerbine recevant la visite d'un corsaire barbu, son cousin, se laissant courtiser, embrasser par le drôle, qui va l'enlever quand Pandolphe, quittant sa cachette, s'interpose. — « De quel droit voulez-vous m'empêcher de partir ? Suis-je Mme Pandolphe ? » s'écrie la servante. — « Tu la seras ! » déclare son maître, excité par la jalousie. Lors le corsaire, ôtant sa barbe, laisse voir les traits du valet Gille, que Pandolphe veut battre ; mais Zerbine, qui en est arrivée à ses fins, protège son complice et double ses gages : ils seront tous heureux.

Souvenir d'un chef-d'œuvre né en 1754 à la Comédie-Italienne, cette pièce, gaie d'intrigue et sur laquelle chantait une musique agréable, fut accueillie très favorablement.

23 mai : *Pierrot boursier,* pantomime en 5 tableaux, par Nadar et Charles Bridault, musique de Jules Bovery.

Pierrot	MM.	PAUL LEGRAND.
Le Père Thomas.		COSSARD.
Pataud		CHARLTONN.
M. Prud'homme		CLAUSSE.
Pulchérie.		MICHELIN.
Gandin		SAQUI (*début*).
Castorine, Un garçon de café .		EMILE.
Filoselle		ÉDMOND (*début*).
Un gardien		PHILIBERT (*début*).
La Prime.	Mmes	MINA.
Colombine		FÉLICIE.
Le Trois pour cent		JULIENNE.
Le Port de La Joliette . . .		MÉLINA.
L'Union des Gaz		MADELEINE.
Le Palais de Cristal		PÉLAGIE (*début*).
Les Eaux de France		LAMBERT.
L'Emprunt Turc		EMMA (*début*).
La Fusion des Omnibus. . .		LUCILE.
Le Crédit Mobilier.		CÉCILE.
Le Chemin de fer Autrichien .		ELISE.
Le Chemin de fer du Nord . .		FRANCINE (*début*).

Pierrot est à la campagne, bêchant mollement, musant, jouant de mauvais tours aux laboureurs, ses camarades, quand arrive de Paris un courtier marron qui lui donne le conseil de quitter ses champs pour aller chercher fortune dans la capitale. Pour l'y décider, il lui fit voir dame Prime, belle aux traits métalliques, aux robes tissées d'argent, au collier d'or, à l'engageant sourire. Les chastes caresses de sa fiancée Colombine, les chaînes de fleurs dont elle veut l'enlacer, font alors pitié à Pierrot qui monte avec la tentatrice dans un char superbe faisant route vers Paris. Sa course est triomphale. Escorté d'actions, appuyé au bras de

la Prime qui sourit, il se promène bientôt sur le boulevard des Italiens, où les joueurs se pressent autour de lui. En un instant Pierrot trouve des fonds, des actionnaires et une idée. Le voici qui débouche sur la place de la Bourse au son d'une musique bruyante, dans une voiture de charlatan. Impassible, arrogant, il fait poser les badauds qui l'admirent, puis leur lance son grand prospectus de *l'Huile d'hanneton,* et la foule se rue aux bureaux pour souscrire. Bref, financier complet, Pierrot fait fortune en volant la caisse, et les actionnaires, se précipitant au *Conseil de surveillance,* y trouvent, enveloppé d'une robe de chambre pourpre, coiffé d'une calotte brochée d'or... un homme de paille. Riant de ses victimes, Pierrot soupe à la Maison d'Or avec des boursiers et des filles ; abreuvé de délices et vaincu par l'ivresse, il vide ses poches au profit de ses invités et ne pourrait même acquitter la carte du festin si, comme un bon ange, Colombine n'apparaissait pour le sauver au prix de ses économies. Pierrot pourtant n'est point ruiné. Prudent même dans sa folie, il a jeté son or par les fenêtres, mais il a gardé ses billets de banque. Avec eux il emmène Colombine loin de Paris et l'épouse : devenu vertueux, il passera sa vie dans ses domaines, n'écoutant plus la ronde fiévreuse des écus, mais les harmonies douces de la nature...

Hardiment satirique, cette pièce, montée avec grand luxe et fort bien jouée, souleva, le premier soir, une véritable tempête. Se croyant visés par l'auteur, des boursiers de marque protestèrent, sifflèrent tant et si fort que l'autorité fit évacuer la majeure partie de la salle. La seconde représentation ne fut autorisée qu'avec de nombreux changements. Ils portèrent, entre autres choses, sur les noms des valeurs dont Nadar avait irrespectueusement fait des figurantes. Au 3 o/o, furent alors substituées *les Mines d'or de Montmartre*; le Port de la Joliette devint

Port de la Villette, l'Union des gaz *Union des lanternes*, le Palais de Cristal *Banque de Vaugirard*, les Eaux de France *Eaux non filtrées*, l'Emprunt turc *Emprunt chinois*, la Fusion des Omnibus *Fusion de tout*, le Crédit Mobilier *Fusion des Zincs*, le Chemin de fer autrichien *Chemin de fer aérien* et le Chemin de fer du Nord *Chemin de fer de Perse*. Censuré ainsi, *Pierrot boursier* put paisiblement vivre un nombre honorable de jours.

5 juin : *Le Moujick*, intermède russe, par Lindheim.

Ostroloff. . .	MM. CAMILLE.
Ivan	J. DUPUIS.
Paula. . . .	Mlle GÉRALDINE.

Non imprimé et sans analyse.

21 juin (et non juillet) : *Estelle et Némorin*, bucolique musicale en 1 acte, par Amédée de Jallais (avec Edouard Cadol), musique de Joseph Ancessy.

François. . .	MM. SERÈNE.
Némorin. . .	J. DUPUIS.
Estelle . . .	Mlle GÉRALDINE.

Pâtre au service de M. de Florian, Némorin sent, à l'aube de sa vingtième année, s'élever dans son cœur le besoin d'aimer Il demande à François, son père, de lui découvrir une femme avenante et riche, et le paysan s'empresse de courir au marché pour y chercher cet objet rare. Pendant qu'il s'informe, Némorin fait rencontre d'une jouvencelle conduisant un âne ; c'est Estelle, dont il s'éprend de suite et

qui avoue correspondre à sa flamme. Aussi, quand François revient avec un espoir, son fils lui déclare-t-il qu'Estelle seule le séduit. Mais elle est sans dot, et le père en fait la remarque. — « Pardon, j'ai mon âne », réplique Estelle. — « Bon, dit François, un âne sera dans ma famille à sa vraie place ». Et l'accord se fait, après une danse à laquelle le baudet prend part : M. de Florian signera au contrat.

Bouffonnerie saugrenue, que relevait une partition d'opéra-comique ; succès.

21 juin : *Polkette*, charge d'atelier, par Firmin, musique de Bernardin.

César	M. Camille.
Polkette	Mlle Darcy.

Polkette, grisette gentille, fréquente volontiers, après sa journée de travail, la Chaumière ou la Closerie des Lilas ; mais elle n'accepte jamais que le bras de son cavalier, car elle est honnête et attend par la diligence de Carpentras son cousin Oscar, dont elle prétend faire un mari. Vis-à-vis d'elle pourtant est un rapin galant nommé César, qui la poursuit de son amour. Consigné à la porte, César improvise, à l'aide d'une échelle, un pont entre sa fenêtre et celle de Polkette et entre ainsi chez la belle. Il apprend là l'arrivée prochaine du cousin, ce qui lui donne l'idée d'un subterfuge. Il prend effectivement congé pour revenir, l'instant d'après, sous l'apparence du campagnard attendu. Il est si laid, si bête, que la jeune fille prend son futur en grippe. Bientôt une lettre arrive, qui dit que le cousin a trouvé femme en route ; la ruse alors se découvre, mais Polkette, indulgente, pardonne à César, et celui-ci l'épouse au milieu de joyeux flonflons.

Spirituel dialogue, musique fringante : demi-réussite. — *Non imprimée.*

8 juillet : *Trop beau pour qu'on le voie*, opérette en 1 acte, par Varin et Henry de Kock, musique de Jules Bovery.

Almanzor . . .	MM. JOSEPH KELM.
Biribi	CAMILLE.
Abricotine . . .	Mlle ZÉLIE COLLINET.

Les fées qui ont présidé à la naissance du prince Almanzor l'ont fait si beau qu'on ne peut le contempler sans perdre la raison. Un décret du Destin a dit que ce sortilège cesserait quand le prince se serait arraché le nez, mais ce nez tient si bien qu'Almanzor, pour borner le nombre de ses victimes, vit seul au sommet d'une tour haute de treize mille pieds. Un jour, son cousin Biribi et sa cousine Abricotine lui envoient un nez postiche, afin de pouvoir l'entretenir sans danger. Des intrigants voulant lui faire signer une renonciation à ses biens et à sa couronne, Almanzor, furieux, enlève violemment son faux appendice pour les punir en les rendant fous. O surprise ! l'oracle est accompli ; le prince pourra désormais être heureux : n'a-t il pas arraché son nez ?

Bagatelle semée de mots surprenants, dont l'effet fut assez heureux. — *Non imprimée.*

16 juillet : *Vertigo*, pantomime en 4 tableaux, par Mme Th. Julian, musique d'Auguste Pilati.

Vertigo	MM. DERUDDER (*début*).
Jocrisse.	LAPLACE (*début*).
La Lune	CLAUSSE.
Cunégonde. . . .	MICHELIN.
1er lunatique . . .	EMILE.
2e » . . .	EDMOND.
3e » . . .	AUGUSTE.

Olivette	Mmes PÉLAGIE.
L'Etoile de Vénus .	JULIENNE.
Un poète	MADELEINE.
Un marquis . . .	AD. BALOTHE.
Un laquais. . . .	LUCILE.
Un colonel	ELISA.

Vertigo est un de ces maniaques qu'on exorcisait jadis. Au lieu de se contenter de l'amour que lui a voué sa jeune et jolie pupille Olivette, il se livre à de diaboliques pratiques dont le plus clair résultat est de lui détraquer la cervelle. Sa raison part pour la lune, où il faudra qu'il aille la chercher. C'est ce qu'une fée bienfaisante, sous les traits de l'Etoile de Vénus, lui vient annoncer. Vertigo entreprend le voyage. Il est, au deuxième tableau, dans la lune, où toutes les séductions sont employées pour l'amener à boire sa raison enfermée dans un flacon sous la forme d'eau claire ; mais, en sa qualité d'ivrogne, Vertigo résiste, et la bonne Etoile est forcée de tenter une autre épreuve. C'est dans le monde renversé qu'elle conduit le pauvre fou. Là les hommes deviennent de piquantes danseuses, les femmes de galants cavaliers. Entraîné par l'exemple, Vertigo se métamorphose en femme, et sa grotesque personne devient le prétexte d'un duel où il y a mort d'homme. La fée intervient alors ; spéculant sur le bon cœur du détraqué, elle promet de ressusciter sa victime, à la seule condition qu'il boira de l'eau claire. Marché conclu : le loch est avalé et Vertigo, rentré en possession de sa raison, devient l'époux d'Olivette.

Dans cette pièce, plus mouvementée que drôle, Derudder se prodiguait en gambades, coups de pied, soufflets, etc. ; impossible d'être plus désossé que ce mime enlevé, comme son camarade Laplace, aux Bouffes-Parisiens. — *Non imprimée.*

Ne pouvant lutter contre la chaleur, les Folies-Nouvelles fermèrent, le 1er août, sous prétexte de réparations. Pendant cette clôture, un événement se produisit, qui obligea Hervé à abandonner les fonctions multiples qu'il remplissait aux Folies et à signer de divers pseudonymes les partitions reçues antérieurement à son départ. Ce fut, pour les directeurs, une perte que, malgré leurs efforts, ils ne devaient point réparer.

11 septembre : *Toinette et son carabinier*, croquis musical en 1 acte, par Michel Delaporte, musique de Jules Brémont (Hervé).

Pandore . . .	MM. J. Dupuis.
Biscotin . . .	Camille.
Toinette . . .	Mlle Darcy.

Biscotin tient échoppe d'écrivain public, à l'enseigne du *Tombeau des secrets*. Ses clients sont rares et sa bourse vide. Cela l'incite à brouiller Toinette, cuisinière voisine, avec Pandore, carabinier faraud qui la courtise, pour amener l'un et l'autre à écrire, par sa plume, des lettres d'injures, de reproches, puis de réconciliation. C'est par Pandore que commence l'intrigant. Toinette a un frère qui, partant pour l'armée, vient faire au cordon-bleu sa dernière visite ; ce frère, inconnu de Pandore, Biscotin a d'autant moins de peine à le donner pour un amant, qu'en lui faisant la conduite sa tendre sœur l'embrasse publiquement et à vingt-cinq reprises. Au militaire furieux, le bureaucrate suggère alors l'idée de décocher à la perfide une de ces lettres vigoureuses qui aplatissent les gens. Pandore ignore l'écriture, mais, moyennant cent sous, Biscotin rédige la missive que le jaloux s'empresse d'expédier. Toinette, indi-

gnée, recourt de suite à Biscotin, dont elle est la cliente, pour la confection d'un non moins dur billet à l'adresse du carabinier. Celui-ci, très ému, se venge par des injures verbales auxquelles Toinette riposte ; mais, en se chamaillant, tous deux sentent bien qu'ils s'aiment encore, et c'est avec une vive satisfaction que le troupier entend la justification de son amante. Ils s'épouseront le lendemain même ; en attendant, ils tirent vengeance de Biscotin en saccageant son échoppe. — « Bah ! dit le scribe philosophe, je vais tâcher d'en tromper d'autres. »

Jolie pièce, spirituelle et gaie, dont le succès fut considérable. Dupuis avait fait du carabinier Pandore une création qui attira sur lui l'attention bienveillante des vrais connaisseurs.

17 septembre : *Les Deux Noces*, pantomime en 3 tableaux, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique de Bernardin.

Pierrot	MM.	Paul Legrand.
Léandre		Charltonn.
Arlequin		Saqui.
Polichinelle		Derudder.
Cassandre		Laplace.
Un saltimbanque, Un garde .		Emile.
Un ménétrier		Valois.
Un docteur		Clausse.
Un aubergiste		Michelin.
Deux gardes.		Edouard, Auguste.
Le petit Pierrot.		H. Stemberg.
Le petit Arlequin		C. Stemberg.
Denisette.	Mmes	Ad. Balothe.
Mme Cassandre		Sophie Monnais.
Colombine		Lambert.
Trois voyageuses		Lucie, Esther, Elisa.

Par une rencontre explicable dans une grande ville comme Paris, Pierrot et Polichinelle, habitants d'une même maison, ont pris femme le même jour. Les ménages restent voisins, mais se ressemblent peu. Pierrot mène, auprès de Colombine, une vie de plaisir, d'amour et de paresse. Polichinelle, homme affairé, sort sans donner un baiser à sa femme Denisette, rentre à toute heure de nuit et gronde sans cesse. Les mauvais maris attirent les galants. Arlequin s'attaque à Denisette et le beau Léandre à Colombine. A la même date un enfant naît dans chacun des ménages, mais, tandis que Pierrot berce en chantant son poupon dont la blanche figure atteste la vertu de Colombine, Polichinelle, après quelques caresses maladroites au sien qui est d'une noirceur révélatrice, le jette en l'air et le brise. Il pense à bien autre chose, Polichinelle ; il joue à la Bourse et ailleurs, il perd et arrache à sa femme l'argent de ses économies ; puis, la laissant avec son amant pailleté, il se met à courir le monde. Rencontrant un jour, dans une forêt, le beau Léandre qui compte imprudemment des billets de banque, il s'attaque à lui et le tue. En tombant, Léandre laisse choir son portefeuille que Pierrot, passant par là, ramasse, ce qui le fait arrêter, par la garde, comme assassin et voleur. Il se sauve pour aller embrasser sa femme et son fils ; on le prend chez lui et on va le traîner en prison quand Léandre, qui n'est pas mort, dénonce comme le vrai coupable Polichinelle. Ce dernier s'enfuit à son tour, mais, en passant près d'un moulin, il est happé par une des roues, et meurt avec un cri strident qui réjouit le diable prêt à le recevoir.

Donnée de valeur, mais inconséquente, car, débutant comme une parade, la chose finissait comme un drame des plus noirs : réussite contestée. — *Non imprimé.*

27 septembre : *Trois dragons*, opérette en 1 acte, par Mme Th. Julian et J.-B. Vasseur, musique d'Auguste Pilati.

Jérôme	MM. Castel.
Niquet	J. Dupuis.
Colette	Mme Zélie Collinet.

Le vieux Jérôme, amateur de serpent, n'aime pas les civils ; aussi a-t-il juré de ne donner sa fille Colette qu'à un militaire. Mais, de son côté, Colette est bien décidée à n'épouser qu'un pékin répondant au nom de Niquet. — « Ah ! se dit un jour le bonhomme, Colette croit que les soldats ne sont pas aimables, prouvons-lui le contraire ». — Il prend l'uniforme d'un de ses vieux amis, le dragon Brisetout, se déguise à l'aide d'un emplâtre et de moustaches, et vient faire à sa nièce une déclaration qu'il croit convaincante. De son côté Niquet, brutalement congédié par Jérôme, emprunte l'habit d'un cousin, dragon aussi, et pose comme soldat sa candidature à la main de Colette. Les deux faux guerriers causent, puis s'injurient et se provoquent. Au milieu du conflit survient un troisième dragon ; c'est Colette qui, ayant découvert la ruse de son oncle, s'est introduite dans un uniforme de trompette et, se donnant pour un galant nommé Nicole, sollicite, comme les précédents cavaliers, l'honneur d'entrer dans la famille de Jérôme. Nouvelle querelle, faite par le troisième dragon aux deux premiers, qu'il traite en rivaux fâcheux. Jérôme, enchanté de la vaillance du trompette, déclare lui donner sa nièce. Prenant la balle au bond, le faux Nicole offre à la signature du bonhomme, qui s'est dévoilé, un papier que Niquet est aussi prié de signer comme témoin ; c'est naturellement le contrat des amants, que l'oncle se voit par suite forcé d'unir en justes noces.

Insignifiante bluette, qu'une jolie musique et de bons acteurs firent néanmoins applaudir.

4 octobre : *Femme à vendre*, opéra-bouffe en 1 acte, par Ch. Paul de Kock, musique de Jules Brémont (Hervé).

Mastignac. . .	MM.	Joseph Kelm.
Blaireau . . .		Camille.
Bilboque . . .		Amédée (*début*).

Sur la foi de M. Scribe affirmant qu'en Ecosse l'hospitalité est gratuite, le peintre parisien Blaireau est venu s'établir à Edimbourg dans l'espoir d'y faire des économies ; mais, au bout de dix jours, le tavernier Bilboque qui l'héberge lui présente sa note. Désagréablement surpris, Blaireau offre de s'acquitter en peignant une enseigne pour son hôte, mais, ce travail fait, Bilboque refuse de le payer pour la raison qu'au lieu du *Lion d'or* commandé il lui a fait une rose rouge. Blaireau ne sait comment se tirer d'affaire, quand un hasard le met en présence d'un ancien camarade, le statuaire Mastignac. Aussi médiocre artiste que Blaireau, Mastignac est non moins pauvre, car Bilboque s'obstine à ne lui point solder, pour cause de non ressemblance, la seule statuette qu'il ait exécutée en Ecosse; mais une idée vient au sculpteur pour sortir d'embarras le peintre et lui-même. Bilboque cherche une femme robuste pour l'épouser et lui faire ensuite tenir son comptoir. Des boucles blondes, un caraco, une crinoline transforment Mastignac, et Blaireau publie que, par nécessité, il va mettre en vente son épouse, comme le permet la loi du pays. Bilboque trouve la dame admirable, et, après l'avoir fait chanter, valser, boxer, paie les vingt guinées qu'on demande. Mais comme, pour témoigner sa joie, il danse une anglaise avec sa future, le jupon de celle-ci se détache et la fraude se révèle. Bilboque, vexé, réclame son argent, mais les deux compères déclarent le garder pour prix de leurs travaux et regagnent la France.

Une situation piquante, quelques bons mots et des airs agréables valurent des bravos à cette piécette peu édifiante.

25 octobre : *Le Cinquième acte*, croquis musical en 1 acte, par Michel Delaporte, musique d'Auguste Léveillé.

Charançon	M. J. Dupuis.
Mathurine	Mlle Géraldine.

Deux auteurs dramatiques en herbe s'arrêtent dans une auberge et, tout en déjeunant, échangent leurs idées sur un mélodrame qu'ils font en commun. Il n'est question là-dedans que de crimes, de poignard, de poison. La servante qui les sert croit réels leurs projets meurtriers et court donner l'alarme. Bien décidé à faire aux misérables un très mauvais parti, le garde-champêtre se précipite dans l'hôtellerie, mais on s'explique et tout finit par de francs rires.

Imité de *L'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*, cet acte dut aux interprètes le demi-succès qu'il obtint. — *Non imprimé.*

25 octobre : *Les Carabins*, pantomime en 1 acte, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique de Jules Bovery.

Grandpâlot.	MM. Paul Legrand.
Marcassin	Cossard.
La Mère La Roupie . .	Laplace.
Oscar	Charltonn.
Bichoff	Saqui.
Timbrelet	Michelin.
Cyprien	Clausse.
Un garçon de bains . .	Emile.
Flavie	Mmes Julienne,
Hortensia	Mina.

Etudiants en médecine, Oscar et ses amis festoient quand on frappe à leur porte : c'est un huissier qui leur présente

une intempestive lettre de change. Sans argent, ils se creusent la tête pour sortir d'embarras lorsqu'arrive Grandpâlot qui, lui, a vite fait d'imaginer un expédient. En même temps que de nombreuses dettes, Oscar est affligé d'un oncle richissime qui doit ce jour-là même lui faire visite. Le problème est de l'attendrir. A cette fin Oscar fera le malade, tandis que ses amis seront l'un médecin, l'autre pharmacien, Grandpâlot infirmier, etc. La mise en scène est à peine préparée qu'on signale l'oncle Marcassin. Pauvre homme, sa douleur est grande; il veut que son neveu soit bientôt rétabli et il donne pour cela de l'argent à poignée. L'oncle parti, l'huissier revient, accompagné des gardes du commerce, mais cette fois on est en règle et, après le paiement, les carabins s'offrent la joie de rosser les vilains trouble-fête.

Mille cocasseries recommandaient cette pantomime qu'on applaudit. — *Non imprimée.*

24 novembre : *Un Monsieur bien servi*, opérette en 1 acte, par Ch. Delange, musique de Julien Nargeot.

J	MM.	J. Dupuis.
Davignon . . .		Amédée.
Gatigneau . . .		Charltonn.

N'osant, par crainte des cancans, prendre une bonne, le vieux garçon Davignon a demandé un domestique aux marchands de son quartier. Il lui vient un jeune homme qui après une intempestive embrassade, raconte qu'il n'a ni famille ni nom et se fait désigner par la lettre J. qui figurait sur le mouchoir dont il était enveloppé quand on le découvrit jadis sur le Marché aux veaux. Davignon, qui l'engage, l'appelle d'abord Jujube, mais il s'aperçoit bientôt que le nom de Jocrisse lui convient à merveille. J., effectivement, coiffe son maître d'une manière ridicule, mange son déjeuner pour éviter qu'il refroidisse, enduit ses bottes de

peinture à l'huile, commet enfin les gaffes les plus décourageantes. Aussi est-ce avec appréhension que Davignon envoie le nigaud chez son voisin Gatigneau qui, en qualité d'ancien ténor, roucoule du matin au soir, pour lui signifier une complète rupture. J. ne manque pas de casser les meubles du chanteur et de l'endommager lui-même. Pour le coup Davignon congédie le mauvais valet, mais Gatigneau survient avec un mouchoir que J. a laissé sur son parquet et qui le fait reconnaître, par l'ex-ténor, pour le fils légitime du marquis de Jarnombille de Jarnicoton. Pourvu de titres et d'une fortune, l'ex-J. quitte avec plaisir la livrée et prend comme intendant Davignon ; quant à Gatigneau, il l'engage pour chanter la nuit dans son parc, afin d'effrayer les voleurs.

La musique agréable de Nargeot n'empêcha point de chuter cet acte inconsistant.

29 novembre : *Le Calfat,* opérette en 1 acte, par Pol Mercier, musique d'Ernest Cahen.

Maillochon. . . .	MM. JOSEPH KELM.
Taxile	CAMILLE.
Palmette.	Mlle GÉRALDINE.

César Maillochon, calfat bordelais, aime d'un trop vif amour le petit bleu et les liqueurs fortes. Las de le voir gris, le contremaître Taxile l'expulse de son chantier, mais le dieu des ivrognes veille sur lui. Un jour que la boisson l'abrutit plus qu'à l'ordinaire, Maillochon oublie son portefeuille sur le comptoir d'une jolie marchande de tabac nommée Palmette. Celle-ci rapporte l'objet à Taxile pour qu'il en cherche le propriétaire. Cela donne au contremaître l'occasion de déclarer le sentiment très tendre qu'il éprouve pour la jeune fille. Taxile et Palmette, tous deux orphelins et n'ayant jamais eu de pères légaux, sont absolument libres d'eux-mêmes ; ils conviennent donc d'un mariage, mais, en

ouvrant le portefeuille qu'il détient, Taxile y trouve une lettre de sa mère adressée à l'homme qu'elle a aimé. Maillochon serait donc son père? Dans cette conviction il embrasse le calfat, l'habille, lui met de l'argent en poche et l'autorise à ne rien faire. Maillochon, ahuri, attend avec patience la révélation que le contremaître lui promet. Or Palmette, apprenant le nom du calfat, lui saute au col à son tour, l'accable de cigares et de gâteries ; elle le prend, comme Taxile, pour l'auteur de ses jours. L'amour des jeunes gens serait donc incestueux ? Non, car après une batterie scandaleuse avec des gabiers, Maillochon confesse que la lettre contenue dans le portefeuille était adressée à son parrain Clinchard, défunt, et que le père de Palmette était son frère Philibert, mort également. Les jeunes gens pourront donc se marier sans crainte. Mais si Palmette n'est pas la fille du calfat, elle est sa nièce et cela lui crée des obligations auxquelles elle n'entend pas se soustraire : Maillochon mangera à la table du nouveau ménage et ne boira plus que d'excellent vin.

Une musique de bon goût, premier ouvrage d'Ernest Cahen, faisait valoir encore cette donnée favorable : succès doublement mérité.

Signalons, à cette même date du 29 novembre, l'entrée aux Folies-Nouvelles de danseuses espagnoles conduites par la Petra Camara et qui avaient été, à la Porte-Saint-Martin, un des éléments du grand succès du *Fils de la nuit.* Elles dansèrent là, au grand plaisir des amateurs, *La Flor di Grenada*, *Une Fête à Gallicia* et divers autres pas.

20 décembre : *La Revanche de Vulcain*, opérette en 1 acte, par Commerson et Furpille, musique d'Etienne Cottin.

Vulcain. . . .	MM. Camille.
Mars.	J. Dupuis.
Vénus	Mlle Géraldine.

Vulcain, trompé par Vénus, s'est rendu dans l'Olympe pour demander à Jupiter de prononcer son divorce et de consacrer en même temps l'union de Vénus avec Mars, son complice. Le maître des dieux, non seulement accorde ces deux faveurs, mais encore rend Vulcain droit, voyant et aimable. Ainsi transformé, le dieu-forgeron revient à Paphos où il trouve Mars aidant Vénus à sa toilette. La mère de Cupidon, charmée des changements survenus en Vulcain, éloigne son second mari. Le premier alors lui offre un collier qu'il tient de Plutus ; elle le refuse, espérant se le faire payer par Mars, mais elle suit Vulcain chez l'Amour et revient bientôt portant à son cou la parure désirée : Vulcain l'a donnée à Cupidon et celui-ci en a fait présent à sa mère. Mars apprend l'aventure par une boîte à musique qui a la vertu de *la Coupe enchantée* de Lafontaine, mais, comme il n'est pas fort, il accepte l'explication que lui donnent son épouse et Vulcain vengé.

Saynète écrite avec esprit et ornée d'une jolie partition : succès. — *Non imprimée.*

25 décembre : *A la brune*, opérette en 1 acte, par Lemercier de Neuville, musique de Jules Bovery.

Alcibiade. . . .	MM. Camille.
Gertrude	Amédée.
Isabelle	Mlle Darcy.

A la brune, Alcibiade, toréador de Montmartre, monte à l'aide d'une échelle de corde chez la jeune Isabelle. Ils devisent, chantent et font échange de leurs cœurs : un mariage s'ensuit, au grand émoi de la duègne Gertrude, dont l'amour a su déjouer la surveillance.

Fragile intrigue, corsée de détails ingénieux ; un nocturne andalou lui valut quarante représentations. — *Non imprimée.*

25 décembre : *Les Jeux innocents*, pantomime en 1 acte, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Nicodème. . . .	MM.	Charltonn.
Cassandre. . . .		Laplace.
Colin	Mmes	Julienne.
Lubin		Lambert.
Marianne		Elisa.

Non éditée et sans compte rendu.

6 janvier 1857: *Gribouille*, pantomime en 3 tableaux, par Perraud, musique de Jules Bovery.

Gribouille . . .	MM.	Paul Legrand.
Fracasse		Laplace.
Arlequin		Saqui.
Gambadina . . .		Charltonn.
Le Notaire. . . .		Emile.
Colombine. . . .	Mmes	Julienne.
Mme Gambadina . .		Madeleine.

Paul Legrand en femme et Charltonn en danseur espagnol firent le succès de cette pièce aux incidents consacrés par la légende. Une scène où Gribouille chantait sous le balcon de Colombine en s'accompagnant d'un gril en guise de guitare parut surtout des plus bouffonnes. — *Non imprimé.*

20 janvier : *Une Trilogie de Pierrots*, pantomime en 1 acte, par Paul Legrand, musique de Jules Bovery.

Pierrot père . .	MM.	Paul Legrand.
Pierrot fils . .		
Pierrot petit-fils.		
Gaspard		Charltonn.
Cassandre. . . .		Laplace.
Pierrette	Mmes	Félicie.
Mme Cassandre . .		Sophie Monnais.
Un aubergiste . .		Zélia.

Vieillard, maçon jeune puis enfant, Pierrot apparaissait dans cet acte sous des aspects que Paul Legrand diversifiait avec maîtrise.—*Non imprimée.*

20 janvier : *Nous n'irons plus au bois*, opérette en 1 acte, par Albert Monnier, musique de Bernardin.

Nicaise	MM.	J. Dupuis.
Loupion		Formose (*début*).
Simplette. . . .	Mlle	Géraldine.

Naïve comme son nom l'indique, Simplette croit aux prédictions d'un ermite qui n'est autre que le garde-champêtre Loupion déguisé. Cet ermite d'emprunt dit à Simplette que le sort lui destine comme mari l'homme dont elle trouvera le portrait derrière certain buisson. Le bonhomme, amoureux de Simplette, a mis là son image ; il ne pouvait prévoir que l'innocente trouverait, audit endroit, le gars Nicaise qu'elle se prend à aimer. Par ruse, puis par force, Loupion essaie de séparer les jeunes gens ; il y gagne des coups et est deux fois victime, car finalement Simplette devient Mme Nicaise.

L'acteur Formose, qui venait des Folies-Dramatiques, compromit par des charges de mauvais goût

le sort de cette pastorale pour laquelle Bernardin, chef d'orchestre du théâtre, avait écrit plus d'un gracieux morceau. — *Non imprimée.*

20 janvier : *Pygmalion et Galatée*, étude mythologique en 1 acte, par Paul Legrand, musique de Lindheim.

Galatée	MM. PAUL LEGRAND.
L'Amour	COSSARD.
Bric à-Brac . . .	CHARLTONN.
Pygmalion . . .	LAURENT.
Une esclave . . .	LAPLACE.
Un esclave . . .	CLAUSSE.

Le signataire de cette étude, imitée de l'opéra-comique de Victor Massé, avait su éviter ce grand écueil, la charge. Il y obtint, comme mime, un triomphe encore. — *Non imprimée.*

3 février : *Aimé pour lui-même*, opérette en 1 acte, par Mahiet de la Chesneraye, musique de Laurent de Rillé.

Bride-à-Mors . . .	MM. JOSEPH KELM.
William.	CAMILLE.
Titine	Mlle GÉRALDINE.

Bride-à-Mors, cocher de la vieille souche, adore son métier. Une révolution dans le monde des automédons l'a mis à la retraite. Désolé il s'est établi à Venise, pays des barcaroles, comme gondolier. Bride-à-Mors est accompagné de sa fille Titine qui, sur son conseil, chante quotidiennement dans les rues un refrain destiné à lui faire faire un riche mariage. Titine croit peu à cet avenir; elle aime d'ailleurs le jeune

anglais William qui s'est dit flûte dans un théâtre de Paris, mais, avec son instinct féminin, Titine croit à une ruse et soupçonne un nabab sous l'enveloppe du pauvre musicien ; aussi, quand ce William la rejoint à Venise, s'empresse-t-elle de répondre à la déclaration qu'il risque par un touchant aveu. William, qui est réellement riche et dont le rêve était qu'on l'aimât pour lui-même, a donc atteint son but ; au comble de la joie, il jette dans la rivière le portefeuille contenant toute sa fortune. Il tombe, par bonheur, dans la gondole de Bride-à-Mors : Titine sera grande dame, mais à la condition d'avoir son père pour cocher.

Ingénieuse donnée, servie par une très agréable partition : succès double.

3 février : *Les Bamboches de Pierrot*, pantomime en 1 acte, par Drangel (Paul Legrand).

Pierrot	MM.	Paul Legrand.
Arlequin		Cossard.
Cassandre		Laplace.
Léandre.		Saqui.
La Fée Carabosse. . .		Charltonn.
Un cuisinier		Michelin.
La Marchande de vins .		Emile.
Un peintre		Joseph.
Colombine	Mlle	Pélagie.

Renouvelée de divers ouvrages applaudis aux Funambules, cette pantomime ne méritait et n'obtint qu'un accueil médiocre. — *Non imprimée.*

13 février : *Le Petit Cendrillon*, pantomime en 5 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Cendrillon.	MM.	PAUL LEGRAND.
Pommadin.		CHARLTONN.
Patchouli		SAQUI.
La Mère de Cendrillon. .		LAPLACE.
Le Roi Chose XXXVII. .		COSSARD.
Un rat		MICHELIN.
Le Chambellan		EMILE.
La Reine	Mmes	SOPHIE MONNAIS.
La Jeune princesse . . .		JULIENNE.
La Fée		LAMBERT.
1er page		ZÉLIA.
2e page		JULIETTE.

Cendrillon n'est plus la charmante jeune fille créée par l'imaginatif Perrault, c'est Pierrot vêtu, pour l'occasion, en cavalier des temps passés. Soumis aux exigences brutales de deux frères jaloux de ses avantages physiques, Pierrot est réduit à garder le coin du foyer; mais une bonne fée le prend en pitié et, à l'insu de ses parents, lui fait don de bottes vernies à tiges rouges qui lui permettent d'aller figurer au bal donné dans son palais par S. M. Chose XXXVII. Comme bien on pense, la fille du roi ne peut rester insensible aux charmes du jeune homme ; elle s'éprend de lui au point de presser devant tous, sur son cœur, une botte que, dans sa précipitation à rentrer à l'heure fixée, Pierrot Cendrillon a perdue. Un décret du roi ordonne alors de chercher l'heureux possesseur du pied assez fin pour chausser ladite botte. Cendrillon, comme les autres, tente l'épreuve ; il réussit, à l'ébahissement général, il épouse la princesse et, pour cadeau de noces, donne à chacun des mauvais frères une des bottes qui ont fait sa fortune.

Spirituelle plaisanterie qui eut cent cinquante

représentations consécutives et qu'on reprit diverses fois avec bonheur. — *Non imprimée.*

14 mars : *Bel-Boul*, opérette en 1 acte, par Mahiet de la Chesneraye, musique de Laurent de Rillé.

Aboul-Issi	MM. JOSEPH KELM.
Ali-Mouftar.	J. DUPUIS.
Boudroul-Boudour . . .	Mlle GÉRALDINE.

Pour veiller sur Boudroul-Boudour, sa fille, Ali-Mouftar, sultan de Seringatapam, a choisi un gardien qui lui inspire toute confiance, l'eunuque Aboul-Issi. Mais l'heure de marier la princesse, comme le veulent les lois de l'empire, va bientôt sonner, et cette perspective ennuie le sultan qui craint d'avoir un gendre envieux de son pouvoir. Bien mieux vaudrait un héritier direct ! Brahma, fort heureusement, lui apparaît en songe et promet d'exaucer le premier vœu qu'il formera ; Ali, croyant aux rêves, souhaite avoir une épouse possédant toutes les qualités de son chameau de guerre. Aussitôt sort de l'écurie une odalisque dont les attraits charment le sultan ; mais, en dansant un pas suggestif, la survenante s'empare du mouchoir d'Ali et l'agite à la fenêtre. Un coup de canon retentit alors, et les troupes du roi de Trichinopoli, mortel ennemi du sultan, débarquent en bon ordre. — « A moi, Aboul-Issi ? crie le sultan interloqué. — Ne t'éraille pas la voix, dit la bayadère, le voilà ! » — Elle se débarrasse de ses vêtements et laisse apparaître l'eunuque lui-même. Eunuque pour rire, car c'est le fils intact du roi de Trichinopoli qui, amoureux de Boudroul-Boudour et craignant qu'on lui refusât sa main, est venu la prendre. L'union qu'il désire fera cesser la haine existant entre les deux monarques. Menacé d'empalement s'il ne cède, Ali consent à perdre en même temps fille et couronne : son chameau fidèle le consolera.

Bouffonnerie singulière, musiquée avec art. On y

remarqua surtout l'*Ode au chameau*, que chantait originalement Kelm, et qui devait alimenter longtemps le répertoire des airs intercalés.

28 mars : *La Comète, ou la Fin du Monde*, à-propos-pantomime en 4 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Pierrot.	MM. PAUL LEGRAND.
Cassandre.	LAPLACE.
Scapin.	CHARLTONN.
Un vieux Juif	COSSARD.
M. Gogo	SAQUI.
Une dame.	EMILE.
Un concierge.	PHILIBERT.
Un garçon de café . . .	VALOIS.
Colombine.	Mmes MINA.
Marco	JULIENNE.
Mme Gogo	SOPHIE MONNAIS.
Un colporteur	ZÉLIA (*début*).

Pierrot, mauvais sujet, ne laisse échapper l'occasion d'aucune farce ou fredaine. Croyant, d'après les astronomes et les journaux, que le monde doit finir le 13 juin, il jure à Colombine de la prendre pour femme à cette date, il emprunte à un usurier 50.000 francs remboursables avec 500 millions d'intérêts le 13 juin, il offre le dernier banquet de la vie à une nuée d'amis affamés et renvoie au 13 juin l'addition du restaurateur; il promet enfin de se battre, ce jour-là, avec un monsieur gravement offensé par lui... Le 13 juin arrivé, Pierrot et ses amis achètent des verres noircis, examinent le ciel et font des commentaires dans leur langage mimé. Soudain d'épaisses ténèbres enveloppent le monde ; les mortels s'embrassent avec un cri désespéré : c'est fait d'eux tous, sans doute ? Non, car on aperçoit une planète faisant un pied de nez à la comète de 1857, et la

lumière revient. Pierrot se trouve alors en face d'une fiancée, d'un créancier, d'un restaurateur et d'un adversaire. On veut son cœur, son argent et sa vie : que lui restera-t-il ?...

Gaie pochade motivée par un phénomène astronomique qui eut, à cette époque, divers échos dans nos théâtres; elle fit recette pendant un certain temps.— *Non imprimée.*

8 avril : *La Mauresque*, tableau lyrique, paroles et musique de H.-D. Mélesville fils.

Robert. . . .	M. Jules Douchet (*début*).
Adèle	Mlle Géraldine.

Robert, peintre parisien, a emmené à Alger la jeune Adèle, ex-modiste qui lui sert de modèle. Bien que tout disposé à la trahir pour une mauresque, sa voisine, Robert n'en est pas moins jaloux d'Adèle ; il le prouve en faisant à son amie une scène motivée par la présence, sous leur balcon, d'un galant capitaine. La querelle s'envenime au point que les deux amants conviennent de se séparer. Adèle en est navrée, mais Robert y voit l'occasion de conquérir la mauresque qui le tente ; il lui écrit un billet doux, puis, se ravisant, lui envoie comme ambassadeur le vieux juif Zacharie. Adèle trouve la lettre non utilisée et décide de se substituer à la femme attendue. C'est donc à elle, soigneusement voilée, que le peintre adresse ses déclarations. Elle fait la mauresque si malpropre, si brutale, si intéressée, que Robert se reprend, par comparaison, à aimer sa maîtresse. Sans révéler le stratagème qu'elle a employé, Adèle, la mauresque chassée, accepte les excuses que lui fait l'artiste repentant : ils s'épouseront dans le plus bref délai.

Donnée simplette ; la musique, délicieuse, la sauva en servant au mieux le débutant Douchet (ou Dubou-

chet), doué d'une jolie voix de ténor mais acteur discutable, qui venait de San Francisco.

19 avril : *Le Pommier ensorcelé*, opérette en 1 acte, par Morin, musique de Louis Heffer (Hervé).

Chamouillet . . .	MM.	Camille.
Sabouleux . . .		Mathieu (*début*).
Clairette	Mme	Louisa Legris (*début*).

Un paysan âgé, portant le nom de Sabouleux, prétend épouser la jolie Clairette, qu'aime le jeune Chamouillet. Ce dernier persuade à son vieux rival qu'en montant sur certain pommier, il sera renseigné sur la vertu de Clairette. A peine Sabouleux est-il perché qu'il assiste, en effet, à un entretien qui ne laisse aucun doute sur l'amour réciproque des jeunes gens. Furieux, il descend de son observatoire pour confondre les impudents ; le charme est rompu et il ne trouve personne. La leçon toutefois lui profite, car, après réflexion, il renonce à Clairette dont Chamouillet fait sa femme.

Sujet usé, médiocrement traité, réussite contestée. — *Non imprimé.*

11 mai : *La Coiffure de Cassandre*, opérette en 1 acte, par Altaroche, musique d'Edouard Montaubry.

Cassandre	MM.	Camille.
Léandre		Douchet.
Isabelle.	Mlle	Géraldine.

La scène se passe sur une place publique. Cassandre a commis l'imprudence de s'installer, avec sa jeune épouse Isabelle, en face de Léandre, aimable cavalier. Il est jaloux, et ce défaut est aggravé d'une ouïe très fine. Craignant pour lui le sort fâcheux de Sganarelle, il consulte un docteur-

sorcier qui, naturellement, se trouve être Léandre déguisé. D'accord avec la femme, Léandre veut rire aux dépens du mari. Il lui donne un bonnet formant deux cornes sur le front et qui, assure-t-il, permet à celui qui le porte de se transformer à son gré. Sans perdre un instant, Cassandre s'en coiffe en s'écriant : « Je veux être Léandre ! » et se présente ainsi à Isabelle. Sa joie est grande quand il voit sa femme se scandaliser des paroles dites par le faux galant au point de frapper d'un bâton celui qui conseille de trahir un si bon époux. Reste à éprouver Léandre : — « Je veux être Isabelle ! » dit à cet effet le barbon. Ce n'est plus de la joie, mais un délire qui le saisit en trouvant dans le rival redouté un jeune homme vertueux jusqu'à la niaiserie. — « Que j'étais sot de craindre ! » s'exclame-t-il en riant, et, jetant le bonnet désormais inutile, il s'empresse d'inviter Léandre à considérer la maison conjugale comme la sienne.

Imitée d'un conte d'Achim d'Arnhim, cette œuvre égrillarde, qu'une partition jeune et mélodique recommandait, obtint l'unanimité des suffrages.

18 mai : *Une minute trop tard*, opérette en 1 acte, par Vernon (Arthur et Paul Delavigne), musique d'A. de Villebichot.

Anténor Galifert. .	MM. J. Dupuis.
Arsène Dunoyer . .	Tissier.
Un employé . . .	Emile.

Le train d'Auteuil pour Paris va partir. Deux voyageurs, le mûr Arsène Dunoyer et le jeune Anténor Galifert, se précipitent, pour y monter, vers l'étroite porte de la gare; refusant l'un et l'autre de céder le pas, ils perdent là une minute, et le train part sans eux. Une querelle alors s'engage, au cours de laquelle ils se prennent mutuellement pour des malfaiteurs ; mais ils s'expliquent et sont tout stupéfaits d'apprendre qu'ils allaient au même rendez-vous :

Arsène est effectivement père d'une fille charmante qu'Anténor désire épouser; aussi, après avoir manqué le dernier train pour n'avoir pas voulu passer l'un avant l'autre, chantent-ils à l'unisson le couplet au public.

Bouffonnerie à la façon de *Passé minuit* ; les paroles en étaient amusantes, mais la musique surtout la fit applaudir.

18 mai : *Polichinelle notaire*, pantomime en 4 tableaux, par Charles Plantade, musique de Lindheim.

Pierrot.	MM.	Paul Legrand.
Polichinelle . . .		Vautier (*début*).
Mme Godard . . .		Cossard.
Le Notaire . . .		Charltonn.
Le Sergent . . .		Laurent.
Un clerc		Michelin.
Griffard		Laplace.
Le Financier. . .		Saqui.
Un huissier . . .		Emile.
Mme Bassinelli . .	Mmes	Julienne.
Un garçon. . . .		Mina.

Associant leurs mauvaises natures, Polichinelle et Pierrot ont assassiné un notaire. Polichinelle se fait passer pour le successeur du tabellion et mène, ainsi que son complice, une joyeuse vie. La justice est sur les traces des criminels, mais ceux-ci lui échappent en s'élançant dans les airs sur le dos d'un âne soulevé par de petits ballons. Ils ne savent pas, les malheureux, qu'ils descendront en enfer.

Sujet quelconque, suffisamment récompensé par un demi-succès. — *Non imprimé.*

La clôture d'usage, effectuée le 1er juin, fut inter-

rompue, du 21 juillet au 17 août, par les représentations d'une troupe allemande qui, sous la direction de M. Carl Frey, joua sans éclat *l'Intrigue et l'Amour, Déborah* et plusieurs autres drames. On rouvrit, le 1er septembre, par des pièces connues, auxquelles s'ajoutèrent deux actes inédits.

1er septembre : *Une Devinette*, opérette en 1 acte, par Mme Th. Julian et J.-B. Vasseur, musique d'Auguste Pilati.

François	MM. Camille.
Arsène.	J. Dupuis.
Eglantine. . . .	Mlle Géraldine.

Eglantine, charmante paysanne, est courtisée par deux galants : l'un Arsène, fluet, vaniteux, et qu'on a surnommé le Coq du village; l'autre, appelé François, assez naïf pour accepter d'être le souffre-douleur de son rival. Tous deux veulent en finir et pressent la jeune fille de faire un choix. Eglantine, qui n'aime pas plus l'un que l'autre, se tire d'embarras en promettant sa main à celui qui devinera ce qu'elle désire le plus. Les gars se creusent la cervelle, échangent des coups, et finalement donnent leurs langues aux chiens. — « C'est dommage tout de même, dit à Eglantine le pauvre François, que vous ne me preniez point pour mari, vous auriez été la maîtresse absolue. — Voilà justement ce qui peut me plaire, répond la paysanne, je serai votre épouse! »

Tableau simplet, mais relevé par de comiques détails et une fraîche partition : succès.

1er septembre : *Achille à Scyros,* opérette en 1 acte, par Alby et Delmare, musique de Laurent de Rillé.

Achille	MM. J. Dupuis.
Ulysse	Tissier.
Déidamie	Mlle Géraldine.

On va couronner à Scyros une rosière, et la jeune Déidamie voudrait bien être choisie. Mais depuis quelque temps elle a pour compagne une jolie créature nommée Pyrra, et celle-ci obtient tous les suffrages. Par bonheur Pyrra n'est pas une compagne, mais un compagnon qui, au lever du rideau, est en train d'avouer à Déidamie son sexe et l'amour qu'il a pour elle. La jeune fille va demander la preuve de ce qu'on lui révèle quand la scène est interrompue par l'arrivée du vieil Ulysse qui, s'ennuyant de voir éternellement tricoter sa femme Pénélope, s'est mis à la recherche d'un certain Achille que sa maman Thétis a fait élever sous des vêtements féminins pour le soustraire à la conscription. Cet Achille, Ulysse, fin comme un renard, le découvre bientôt sous la crinoline de Pyrra, et il l'entraîne au siège de Troie, où Déidamie les suit en qualité de vivandière.

Succès de poème, de musique et d'acteurs. Aucun libraire, pourtant, ne recueillit l'ouvrage.

13 septembre : *Le Portrait de Séraphine*, opéra-comique en 1 acte, par Alexandre Flan, musique d'André Simiot.

Hector	MM. Douchet.
Pancrace . . .	Tissier.
Séraphine . . .	Mlle Pellerin (*début*).

Le peintre Hector courtise à Bergame la belle Séraphine, mais celle-ci a pour tuteur un nommé Pancrace qui, par calcul, la tient sous les verroux. Pour donner à celui qu'elle aime l'entrée de la maison, Séraphine demande qu'on fasse faire son portrait. Le tuteur y consent, à la condition que l'artiste ne voie point son modèle. Hector, peu satisfait

esquisse un paysage, et Pancrace refuse de payer le prix convenu. On en réfère au podestat et celui-ci, qui est Hector déguisé, ordonne de refaire le portrait en présence de la belle. Pancrace s'incline, mais amène sa pupille voilée. A bon droit furieux, l'artiste fait par ruse entrer le vieillard dans un cabinet, l'y enferme, et part avec son amoureuse pour de lointains pays.

Ouvrage médiocre, froidement accueilli.

23 septembre : *Brin-d'Amour*, opérette en 1 acte, par Achille Lafont (Eyraud), musique de Louis Heffer (Hervé).

Brin-d'Amour. .	MM. Tissier.
Rémy	J. Dupuis.
Nicette	Mlle Menneray (*début*).

Rémy, paysan niais, doit épouser Nicette pour cette raison qu'il est le seul garçon du village. Mais voici que des gardes-françaises traversent le pays. Jaloux, Rémy veut empêcher Nicette de les voir, quand le hasard met la paysanne en présence du tapin Brin-d'Amour. C'est un bel homme, aimable, et Nicette écoute volontiers les galanteries qu'il lui débite. Rémy, que gêne le tambour et dont l'âme est peu délicate, trouve bon d'accepter de l'ennemi deux cents écus pour indiquer la route que les gardes-françaises doivent suivre. Nicette, qu'il prend pour confidente, consent à questionner sur ce point Brin-d'Amour, mais c'est pour sauver nos soldats en donnant à l'ennemi une indication fausse. Instruit de ce beau trait, Brin-d'Amour s'éprend sérieusement de Nicette et lui fait offre de son nom que la jeune fille accepte : elle sera cantinière. Pour Rémy, sermonné par le tambour, il s'engage, non par bravoure, mais dans l'espoir qu'un jour Nicette lui reviendra.

Une pointe de sentiment relève cette donnée banale et lui valut une carrière assez longue.

24 octobre : *La Damoiselle de La Rochetromblon*, opérette en 1 acte et 2 tableaux, par Jules Moinaux, musique de Laurent de Rillé.

Hermangarde . . .	MM. Joseph Kelm.
De Grêlenflûte. . .	J. Dupuis.
De Grasdoubleau . .	Tissier.
Béatrix	Mlle Pellerin.

Nous sommes en plein moyen-âge. Hermangarde de La Rochetromblon, captive, ne peut voler dans les bras de Grêlenflûte qu'elle aime. Celui-ci, par bonheur, vient de temps en temps lui donner sérénade et tâcher de briser les fers qui la retiennent. Ses efforts sont vains, mais, un jour, la robuste belle secoue après lui les barreaux de sa prison et ces barreaux tombent en miettes. Les amants vont fuir, quand une rivale leur barre le chemin : c'est Béatrix, maîtresse passée de Grêlenflûte. Tandis que ces dames font valoir leurs droits sur le cœur du jeune homme, survient le sieur de Grasdoubleau, adorateur fou d'Hermangarde. Les deux chevaliers échangeraient bien leurs cartes, mais, réflexion faite, ils se font de mutuelles concessions : Béatrix gardera Grêlenflûte, et la damoiselle de La Rochetromblon s'accommodera de Grasdoubleau.

Dans cette bouffonnerie, montée avec luxe et qu'on applaudit, Dupuis tenait un rôle manifestement écrit pour Hervé, *fidus Achates* de Joseph Kelm ; il avait du reste remplacé l'étoile absente dans plusieurs excentricités où, sa voix s'étant formée, on le trouva égal au créateur. — *Non imprimée.*

24 octobre : *Les Brigands pour rire*, pantomime en 4 tableaux, par Hippolyte Ballue, musique de Bernardin.

Pierrot	MM. PAUL LEGRAND.
Cassandre . . .	LAPLACE.
Arlequin . . .	SAQUI.
Jeannot	CHARLTONN.
Deux paysans. .	MICHELIN, EMILE.
Colombine . . .	Mlle LEBRETON.

Ayant triché à la loterie, Pierrot se trouve possesseur du gros lot : 500.000 francs. Il avait un complice avec lequel il devait partager cette fortune, mais il s'est bien gardé de tenir parole, et le complice déçu lui joue un mauvais tour. Pierrot, craignant la justice, fuit avec Cassandre et Colombine ; au milieu d'une forêt, leur voiture est arrêtée par des bandits armés jusqu'aux dents. Les trois voyageurs battus, dévalisés, n'ont plus qu'une ressource, embrasser à leur tour la profession de brigands.

Sujet original, applaudi, mais non imprimé.

8 novembre : *Plus de femmes*, opérette en 1 acte, par René Lordereau, musique de Jules Bovery.

Berthus. . . .	MM. TISSIER.
Don Réséda . .	J. DUPUIS.
Dalie.	Mlle GÉRALDINE.

La scène se passe à Bruges, en 1630. Trompé par son épouse, l'astronome Berthus fuit le monde, et surtout les femmes qu'il tient pour un fléau. Le hasard lui amène Don Réséda, gentilhomme espagnol qu'une maîtresse a berné et dont les sentiments sont identiques aux siens. Les deux hommes passent leur temps à philosopher et à médire du sexe qui les a fait souffrir. Ils reçoivent d'un moulin voisin leurs vivres journaliers qu'apporte une très vieille servante. Piquée des récits de celle-ci, la meunière Dalie décide d'éprouver l'un après l'autre les deux ermites. C'est à Berthus d'abord qu'elle s'attaque. Des mots aimables et un

regard câlin ont vite fait de séduire l'astronome qui, renonçant à ses idées, offre à Dalie de l'épouser. Don Réséda, qu'il renseigne, accable de sarcasmes le savant versatile, mais c'est bientôt son tour d'être mis à l'épreuve. Costumée en gitane, Dalie se présente à lui, chante, danse, et l'hidalgo, dont la sagesse était surtout faite de dépit, tombe à ses jolis pieds. Pendant ce temps Berthus s'est ressaisi, il persévérera dans sa haine contre les jupons et le déclare à Réséda, dont il apprend alors la défection. Ils se disputent et vont se battre quand Dalie s'interpose : Réséda, qu'elle préfère, deviendra meunier ; Berthus s'en consolera par la philosophie.

Fond peu neuf, mais épisodes drôles ; demi-succès.

21 novembre : *Phosphorus*, charge chimique allemande en 1 acte, paroles et musique de Louis Heffer (Hervé).

Phosphorus . . .	MM. JOSEPH KELM.
Euphone	CAMILLE.
Glycida	Mlle MENNERAY.

Phosphorus, alchimiste de première classe, possède une fille, la brune Glycida, qui s'est follement éprise du blond Euphone. Phosphorus ne voit pas Euphone des mêmes yeux que sa fille et décide de se fabriquer un gendre plus à son goût. Il suffit pour cela de donner la vie à un mannequin soigneusement préparé. Avec toute la solennité voulue, le sorcier fait bouillir quelques drogues, prononce des mots cabalistiques,... et Euphone, qui s'est adroitement substitué au mannequin, se jette dans les bras de son beau-père.

Plaisanterie jouée une fois seulement au bénéfice de Joseph Kelm et non imprimée, bien qu'Hervé, par la suite, l'ait souventes fois interprétée en province.

21 novembre : *Une Razzia galante*, ballet-pantomime en 1 acte, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Bernardin.

Le Cheik	MM. Vautier.
1er Kabyle . . .	Michelin.
2e Kabyle. . . .	Emile.
Un zouave . . .	Mmes Julienne.
Julie	Félicie.
Panama	Mélina.
Nidja	Cérutti (*début*).

Entre les murs d'une forteresse arabe gémit la jeune Française Julie, qu'un zouave, guidé par l'amour, vient arracher aux séductions et aux violences de ses tyrans.

Dans un très riche décor évoluaient, sur une bonne musique, de jolies personnes ; à défaut de l'esprit, les yeux ne pouvaient qu'être satisfaits de ce spectacle. — *Non imprimé.*

26 novembre : *La Recherche de l'inconnu*, opérette en 1 acte, par Charles Bridault, musique de Sylvain Mangeant.

Lazarini . . .	MM. Tissier.
Numa	Camille.
Julia	Mlle Pellerin.

La scène se passe dans une bourgade de la principauté de Monaco Bien qu'ayant rêvé pour sa fille Julia un mari noble et très riche, Lazarini, professeur d'harmonie, accueille la demande que lui fait son élève Numa, qui est roturier et pauvre. Il veut, en agissant ainsi, s'épargner le souci de veiller sur sa fille, et pense d'ailleurs faire plaisir à Julia qu'il sait n'être pas indifférente à l'amour de Numa.

A son grand étonnement, Julia refuse le jeune homme pour réserver sa main à un monsieur dont elle ignore le nom et qu'elle n'a jamais vu. S'étant évanouie un jour au passage d'un carrosse en danger elle a, en revenant à elle, trouvé à sa ceinture un myosotis placé par le maître de l'équipage, et depuis elle attend ce seigneur qui ne peut manquer de la prendre pour femme. Numa, après Lazarini, reçoit la confession de Julia ; sans s'en émouvoir, il sort pour revenir bientôt en brillant costume et dans un carrosse superbe : l'homme au myosotis c'était lui, mais, aussi romanesque que Julia, il avait voulu être aimé pour lui-même. Y ayant réussi, il épouse avec enthousiasme.

Historiette assez fraîche, contée avec goût, et qu'agrémentaient des airs gracieux : succès.

3 décembre : *L'Ile de Calypso*, opérette-bouffe en 1 acte, mêlée de danses, par Mme Th. Julian, musique de P. Ruytler (Auguste Pilati).

Télémaque . . .	MM. J. Dupuis.
Mentor	Tissier.
Calypso	Mlles Menneray.
Eucharis . . .	Géraldine.

Inconsolable du départ d'Ulysse, Calypso gémit dans son île quand la nymphe Eucharis signale tout à coup l'arrivée en barque de deux étrangers : ce sont Télémaque, fils d'Ulysse, et Mentor, son vertueux précepteur. Télémaque étant beau, Calypso tombe de suite amoureuse de lui ; mais le jeune homme n'a d'yeux que pour Eucharis, qui chante tandis que d'autres nymphes forment les pas les plus gracieux. La surveillance de Mentor gêne ses galants projets ; par bonheur le maître, oubliant ses discours sur la tempérance, se grise, et l'élève en profite pour donner à Eucharis sensible un rendez-vous nocturne. Mais Calypso jalouse et Mentor dégrisé surprennent les amoureux. Comprenant le

danger qui menace son pupille, Mentor veut sans délai reprendre le cours de leur voyage : il a compté sans Calypso qui fait brûler par ses nymphes la barque des étrangers. Télémaque se réjouit *in petto* de l'accident qui le retient près d'Eucharis quand, prenant une héroïque résolution, Mentor envoie d'un coup de pied son élève dans la mer. — « Qui donc es-tu, toi qui braves ma puissance ? » dit Calypso furieuse. Mentor apparaît alors casque en tête, égide sur la poitrine et lance en main. — « Minerve ! » crient toutes les femmes qui se prosternent devant la déesse.

Ecrite avec originalité, gracieusement musiquée et jouée avec verve, cette pièce réussit de la façon la plus complète.

5 décembre : *Pierrot millionnaire*, pantomime en 5 tableaux, par Champfleury, musique d'Olivier Métra.

Pierrot	MM. Paul Legrand.
Polichinelle père . . .	Cossard.
Polichinelle fils . . .	Vautier.
Cassandre	Laplace.
Le Chirurgien. . . .	Michelin.
Le Bailli	Saqui.
Le Professeur	Laurent.
Le Notaire	Emile.
Colombine	Mmes Mina.
La Fée	Zélia.

Pierrot est ouvrier chez Polichinelle, forgeron très riche, mais vieux et malade. Quoiqu'il n'ait aucun droit à l'héritage de son patron, l'ouvrier projette de se l'approprier. Une canaillerie n'est point pour arrêter le personnage ; poussant le mourant dans la ruelle, il se couche en sa place et dicte au notaire un testament en faveur de Pierrot. Ni le spectre du forgeron qui se dresse devant lui, ni les larmes de Mme Polichinelle et de ses enfants n'émeuvent le coquin

qui mène à fin son odieuse comédie. Polichinelle défunt, Pierrot est millionnaire. Après mille escapades, on le surprend dans une cave où il vient compter et caresser ses écus. D'un coin Polichinelle fils observe et, Pierrot parti, va droit à la cachette où il trouve des papiers qui lui apprennent la vérité. Pierrot irait aux galères... s'il avait accompli son vol autrement qu'en songe ; il se réveille ouvrier, honnête, et il épouse la fille de son patron guéri.

Pièce intéressante, qui fit une fois de plus applaudir l'auteur et son très habile interprète. Sa première représentation fut troublée par un incident singulier. Pierrot enrichi assistait, pour se distraire, à une tragédie jouée par des acteurs nomades. Or le chef de cette troupe se trouva par hasard être un homme depuis longtemps mordu au cœur par le démon tragique, et qui avait en vain demandé aux directeurs des Folies-Nouvelles la permission de jouer un monologue de son cru. Saisissant l'occasion offerte, il récita à mons Pierrot le morceau jusque-là dédaigné. Le public s'étonna, l'auteur frémit, mais Paul Legrand, très ennuyé, dut subir la tartine entière.

24 décembre : *Le Réveillon des bébés*, tohu-bohu musical, par ***.

Costumés en bébés, tous les artistes du théâtre exécutaient la *Symphonie des Enfants*, de Haydn, et un quadrille nouveau, de Bernardin. C'était une imitation du concert des *Enfants prodiges* qui avait, à cette date, un très grand succès sur la scène des Bouffes-Parisiens.

1er janvier 1858 : *Trilby*, opérette en 1 acte, par Mahiet de la Chesneraye, musique de Laurent de Rillé.

Trilby	MM. TISSIER.
Dickson . . .	DOUCHET.
Dougal	CAMILLE.
Jeannie. . . .	Mlle PELLERIN.

Dougal, homme âgé, se déguise en sylphe pour s'emparer, la nuit, d'une cassette renfermant un testament qui lui est favorable et d'une jeune fille nommée Jeannie. Dickson, fiancé de Jeannie, se travestit de la même façon que Dougal, et dans le même but. Les deux faux lutins se rencontrent, ont peur l'un de l'autre, et se livrent à des cascades à la suite desquelles le sylphe vieux hérite et le jeune épouse.

Piécette vulgaire, que de jolis airs firent à demi-réussir. — *Non imprimée.*

12 janvier : *A Venise, ou Poignard, Potence et Mort-aux-rats*, pantomime en 5 tableaux, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Pierrolini.	MM. PAUL LEGRAND.
Borgna.	CHARLTONN.
Gros-Bêta	VAUTIER.
Un homme casqué . .	COSSARD.
Loup-Loup	LAPLACE.
Orsini	MICHELIN.
Canicho	SAQUI.
Levretto	EMILE.
Un facteur	PHILIBERT.
Musardinetta. . . .	Mmes JULIENNE.
Dames d'honneur . .	CÉCILE, HÉLOÏSE.
Deux pages	ZÉLIA, ELÉONORE.

Hilarante parodie de l'opéra de *Lucrèce Borgia*,

en faveur alors au Théâtre-Italien. Voici les titres des tableaux qu'elle comportait et qui, montés luxueusement, obtinrent le résultat rêvé :

Pierrot est fait chevalier ;
Borgna est reconnu... gare là-dessous !
Pierrolini en contravention, il est brave... mais il veut s'en aller ;
Musardinetta régale ses amis ;
Etablissement de bouillon, le crime est consommé !

Non imprimé.

22 janvier : *Le Loup-Garou*, opérette en 1 acte, par Jules Delahaye et Baric, musique d'Adolphe Nibelle.

Rémy . . .	MM.	J. DUPUIS.
Jariole . . .		TISSIER.
Chardon . . .	Mlles	GÉRALDINE.
Madelon . . .		MENNERAY.

Chardon possède une basse-cour et un fils aussi poltron qu'amoureux. Celle qu'il aime, nommée Madelon, est la filleule du vieux Rémy, faux bonhomme campagnard qui, toutes les nuits, vole quelques poules à Chardon et lui fait croire qu'un loup-garou peut seul être l'auteur de ces déprédations. Comme il offre, moyennant finances, de céder un charme empêchant la visite du lutin, Chardon et son fils, qui n'osent se lever la nuit pour veiller sur leurs volailles, donnent les écus demandés, mais le loup-garou continue ses visites, et le nombre des poules décroît encore. Par bonheur pour les exploités, Rémy refuse au jeune Chardon la main de Madelon, et celle-ci le trahit..On tend un traquenard où le vieux se fait prendre. Force lui est alors d'indemniser Chardon et de marier sa filleule à l'homme qu'elle aime.

Paysannerie médiocre pour laquelle le compositeur avait écrit des mélodies originales : succès.

6 février : *Le Nouveau Robinson*, pantomime en 3 tableaux, par Dantan jeune, musique de Bernardin.

Pierrot Robinson. .	MM.	Paul Legrand.
Ebeno		Cossard.
Portemanoff . . .		Vautier.
Godillard		Laplace.
Un zouave		Charltonn.
Canotiers		Saqui, Michelin, Emile.
Eglantine	Mmes	Mina.
Mme Godillard. . .		Sophie Monnais.
Canotières . . .		Mélina, Julienne, Anna, Cérutti, Zombach (*début*).

Dantan jeune, vétéran de la charge en terre glaise et du calembour, s'était laissé tenter par le masque de Pierrot qu'il travestit en Robinson. Pierrot, qui cette fois exerçait la profession de chapelier, folâtrait à Asnières en compagnie de canotiers et canotières lorsqu'il se voyait contraint de traverser la Seine à la nage pour chercher asile dans une île déserte ! Sa situation misérable l'obligeait à improviser de ses mains un costume auprès duquel celui du Robinson vrai eût paru d'une suprême élégance. Les canotiers ne tardaient pas à retrouver le soi-disant naufragé. Dans ses aventures, Pierrot était escorté d'une écrevisse rouge qui, à certain moment, s'incrustait à belles pinces dans un endroit aussi gras que sensible. Ce détail donne la note de la

pièce, recueil de balivernes et de scies d'atelier que Paul Legrand, malgré sa verve, ne put imposer longtemps au public. — *Non imprimée*.

12 février : *Le Sultan Mysapouf*, opérette en 1 acte, paroles et musique de Laurent de Rillé.

Mysapouf. . . .	MM.	JOSEPH KELM.
Patampo		TISSIER.
Tchinalador . . .	Mlles	GÉRALDINE.
Mylita.		MENNERAY.

Mysapouf, sultan de Sardinopolis, est nourri de tartines de miel et abreuvé de jus de réglisse par son astrologue-ministre Patampo qui, en agissant ainsi, peut tenir à sa guise les rênes et la caisse de l'Etat. Patampo voudrait donner pour femme, au monarque, sa fille Mylita, mais celle-ci déclare avoir disposé de son cœur. Le ministre fulmine contre elle quand arrive Mysapouf, mis en gaîté par la romance du *Sultan Saladin* qu'un inconnu vient de chanter dans la cour de son palais. Patampo juge ces rires inconvenants et ordonne au sultan d'absorber un potage à la citrouille agrémenté d'huile de ricin. Demeuré seul avec Tchinalador, son page, Mysapouf confesse la peur qu'il a de l'astrologue qui, à l'aide de sa baguette magique, pourrait le changer en boa ou infecter le royaume. Tchinalador, touché, promet de le défendre. — « Que peux-tu, pauvre esclave ? », objecte le sultan. — « Je ne suis pas un esclave, mais une femme, et je vous aime », déclare Tchinalador. Si la femme-page est éprise du monarque, elle a, sous son costume masculin, fait la conquête de Mylita qui lui donne un rendez-vous nocturne dans le jardin royal. Feignant la crainte, Tchinalador obtient pour sauvegarde le bâton magique de Patampo. Cependant Mysapouf, à qui le faux page verse de l'eau-de-feu, se révolte contre son ministre. Patampo, privé de son bâton, ne peut lui tenir tête et rend piteuse-

ment les clefs dont il abusait. Des soldats apparaissent alors. — « Ils sont à moi, dit Tchinalador, et t'assureront une seconde couronne, car je suis la princesse de Trébizonde et je t'offre ma main. » — Mysapouf n'a garde de refuser la double aubaine : sa vie ne sera plus qu'un long festin.

Pendant réussi de *Bel-Boul*, cet acte fit justement applaudir l'auteur compositeur.

26 février : *Bon nègre*, opérette en 1 acte, par René Lordereau, musique d'Alfred Musard.

Bourdois. . .	MM. Tissier.
Lancelot . . .	Camille.
Justine . . .	Mlle Rameau (*début*).

Après de grosses pertes à la Bourse, Bourdois, ancien lampiste, est parti pour Rio-Janeiro dans l'espoir d'y refaire sa fortune. Il a laissé sans peine en France certain Lancelot, artiste qui, sans autorisation, courtisait sa nièce Justine. Mais Lancelot, tenace, s'expatrie aussi et rejoint son idole le jour même où Bourdois attend un domestique noir acheté par correspondance. C'est, comme on pense, l'artiste qui fera le nègre attendu. Il sert en fantaisiste, puis se laisse surprendre aux pieds de Justine. Bourdois le relève à coups de fouet, mais le faux nègre se révolte et frappe lui-même son maître. Usant d'une loi brésilienne, l'ex-lampiste va revendre le noir rétif, quand Lancelot se fait reconnaître. Bourdois a besoin de quelqu'un pour lancer le tapis électrique qu'il vient d'inventer ; il pardonne à Lancelot, le prend pour secrétaire, lui donne Justine, et tout finit par une chanson locale.

Sujet drôle, bonne musique : succès pour les auteurs et pour la débutante, chanteuse légère.

5 mars : *Peau-d'Ane*, opérette en 1 acte, par Mme Th. Julian, musique de P. Ruytler (Auguste Pilati).

Anodin.	MM.	Tissier.
Almanzor		J. Dupuis.
Un marmiton. . .		Michelin.
Peau-d'Ane . . .	Mmes	Géraldine.
La Fée des Lilas. .		Rameau.

Promenant sa rêverie dans le palais du roi Anodin, son père, le prince Almanzor voit, à travers une serrure, une femme vêtue en princesse et pétrissant de la galette. Il en tombe amoureux et, quand il la rencontre une heure plus tard, veut la présenter à toute la cour comme sa fiancée ; mais elle disparaît, le laissant si triste qu'il défaille sous les yeux de son père affolé. Celui-ci invoquant le secours d'en haut, la Fée des Lilas se présente et conseille au monarque de donner à son fils la galette qu'il réclame en rêvant. Tout le personnel du palais s'empresse d'apporter de la pâtisserie au jeune prince, mais rien ne lui agrée. La fée alors le met en présence de son inconnue et, malgré les haillons qui la couvrent, Almanzor sollicite sa main. Peau-d'Ane attendrie offre à son amoureux une galette faite par elle-même, mais, en la mangeant, le prince manque d'étouffer : la jeune fille a laissé tomber dans la pâte une de ses bagues. Le prince, en la retirant de sa bouche, déclare qu'il ne prendra pour femme que celle à qui elle ira ; c'est naturellement Peau-d'Ane qui la met et qui, redevenue princesse, épouse Almanzor.

Parodie plutôt qu'imitation du conte de Perrault, cette pièce, médiocrement gaie, n'eut qu'une réussite contestée.

24 mars : *Le Pacha,* opérette en 1 acte, par Charles Nuitter (avec Louis Beaumont), musique de Frédéric Barbier.

Mustapha	MM. JOSEPH KELM.
Cascaméchour . . .	CAMILLE.
Barbécassac . . .	DOUCHET.
Zobéide	Mlle GÉRALDINE.

Au moment de quitter le pays de fantaisie dont il est gouverneur, le pacha Mustapha entend les doux accents d'une voix de femme. Il ordonne qu'on amène celle qui a su le charmer et se trouve en présence de la belle Zobéide qu'il décide d'épouser. Zobéide est déjà pourvue de deux adorateurs, Cascaméchour et Barbécassac, mais comment résister aux volontés d'un chef d'Etat ? Après mûres réflexions, Zobéide et Barbécassac, son amant préféré, trouvent que le seul moyen est de fuir au plus vite, ce qu'ils font, tandis que Mustapha baise tendrement la main d'une femme qu'il trouve dans sa chaise de poste et qui n'est autre que Cascaméchour déguisé.

Intrigue nulle, musique agréable, succès modéré.

28 mars : *La Peau de l'Ours,* opérette en 1 acte, d'après Anseaume, par Louis Beaumont et Charles Nuitter, musique de Samuel David.

Daniel . . .	MM. J. DUPUIS.
Fritz	DOUCHET.
Perrette . . .	Mlle GÉRALDINE.

L'Ours et les Deux compagnons, fable de Lafontaine, a fourni à Anseaume le sujet d'un opéra-comique, intitulé *les Deux chasseurs et la Laitière* et représenté à la Comédie-Italienne le 23 juillet 1763 ; c'est de ce dernier ouvrage que dérivait *la Peau de l'Ours,* dont l'intrigue reproduisait exactement la donnée du fabuliste. L'esprit et la gaîté abondaient

dans cette pièce, rajeunie par une partition dénotant un talent réel.

3 avril : *Pierrot qui rêve*, pantomime en 5 tableaux, par Pol Mercier et Paul Legrand, musique de Belloni.

Pierrot	MM. PAUL LEGRAND.
Un lieutenant de marine.	CHARLTONN.
Un chef de brigands . .	COSSARD.
La Duègne	VAUTIER.
L'Aubergiste.	MICHELIN.
Le Nabab.	LAPLACE.
Colombine	Mmes LEBRETON.
Zétulbé	JULIENNE.

Pour parer aux dangers d'un tête-à-tête, Colombine fait boire à Pierrot quelques verres d'une liqueur capiteuse. Gris comme un portefaix, Pierrot chancelle et tombe sur une botte de paille. Là, il bâtit en rêve des châteaux en Espagne et devient pareillement le héros d'aventures bizarres ou romanesques. Dans une contrée imaginaire, la fille d'un nabab, par exemple, s'éprend de ses charmes ; il l'enlève ou plutôt se laisse enlever par elle. Une autre fois, il devient reine d'une tribu de sauvages et se permet les plus grandes excentricités. Mais la nuit se passe et Pierrot dégrisé se retrouve sur sa litière. Grand serait son désappointement, si une réalité consolante ne lui était offerte en la personne de Colombine.

Quelque originalité recommandait cette donnée que servait en outre une jolie partition ; le tout fut avec raison bien reçu. — *Non imprimée*.

22 avril : *Ni hommes ni femmes, tous Auvergnats*, pantomime en 1 acte, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Blanchu.	MM. PAUL LEGRAND.
Barbouillat.	LAPLACE.
Roultaboche	CHARLTONN.
Malmouchu	VAUTIER.
Roufiat	PHILIBERT.
Fagotte	Mme JULIENNE.

Barbouillat, charbonnier, donne une fête dans sa boutique. Tous plus grotesques les uns que les autres, ses invités arrivent et prennent place sur des fagots ou des chaufferettes. A la lueur de quelques bouts de chandelles, on cause des nouvelles du jour, puis on organise une sauterie ; mais on se marche sur les pieds, on se querelle et l'on se bat. La paix se fait pourtant, et l'on distribue des écuelles pour déguster une soupe aux choux confectionnée par Blanchu. On y trouve des semelles de bottes, des lampions et autres ingrédients du même genre, mais les Auvergnats ne sont pas difficiles !...

Pièce sortant des règles usitées pour les pantomimes, et qu'en raison de cette bizarrerie on accueillit avec faveur. — *Non imprimée.*

25 avril : *La Dent de sagesse*, opérette en 1 acte, par Morin (Edouard Martin), musique de Louis Heffer (Hervé).

Mazette.	MM. J. DUPUIS.
Galouche	TISSIER.
Georgine	Mlle FERNEY (*début*).

De même que les cordonniers sont rarement bien chaussés, les dentistes sont susceptibles d'avoir mal aux dents ; c'est ce qui arrive au vieux docteur Galouche, à la veille d'épouser une sienne pupille, Georgine Frouillard. Galouche veut extirper la molaire dont il souffre, une fluxion se

déclare. Par suite le mariage est reculé et Georgine en profite pour voir encore une fois son amoureux, le jeune et beau Mazette. Surpris par le docteur, Mazette donne pour raison de sa présence une rage de dents et Galouche s'empresse de lui ravager la mâchoire, après quoi il l'invite à son mariage avec Georgine Frouillard. Au nom patronymique de sa belle, Mazette bondit. A l'étude notariale dont il est le principal clerc, il a le matin même dénombré la fortune d'une Mme Frouillard, récemment morte ; Georgine est son héritière. Galouche, renseigné, s'était gardé de le lui apprendre ; Mazette, pour cause, est moins discret : c'est lui qu'épousera la fillette enrichie.

D'excentriques détails relevaient ce naïf sujet, sur lequel chantait une musique agréable : demi-succès. — *Non imprimé.*

4 mai : *Le Souper de Mezzetin*, opérette en 1 acte, par D'Avrecour, musique d'Ernest Cahen.

Mezzetin	MM. Tissier.
Brighello	Camille.
Zerbine	Mlle Géraldine.

Mezzetin vient de recevoir d'une vieille tante une bourriche contenant les victuailles les plus rares, les vins les plus exquis. Souper seul n'étant pas attrayant, Mezzetin invite sa voisine Zerbine. Celle-ci a pour amant le jaloux Brighello et notre galant, par calcul, convie au festin une seconde jeunesse nommée Isabelle. Deux couverts sont dressés, l'un sous un bosquet, l'autre dans un pavillon. Mezzetin jouit d'un bon appétit et se propose de faire honneur aux deux menus ; mais, pendant qu'il va de Zerbine à Isabelle et d'Isabelle à Zerbine pour servir leurs bouches insatiables, les morceaux diminuent et les bouteilles se vident ; bref l'envoi de la tante disparaît sans que l'amphitryon ait rien

mangé ni bu. Pour comble Zerbine dédaigne Mezzetin, qui s'adresse alors à l'autre invitée ; mais, en ôtant son loup, Isabelle laisse voir les traits de Brighello : l'amant et la maîtresse, complices, ont joué au gastronome un tour pendable.

Goldoni avait fourni le sujet de cette pièce dont on goûta la partition, bien qu'il s'y rencontrât plus d'une réminiscence. C'était la seconde œuvre théâtrale d'Ernest Cahen ; ce fut la dernière, car il s'adonna dès lors à l'enseignement.— *Non imprimé.*

10 mai : reprise des *Doublons de ma ceinture*, opérette en 1 acte, par Alfred Albert, musique de Joseph Darcier.

René	MM.	Darcier (*début*).
Galipot . . .		Camille.
Rose	Mlle	Rameau.

Jouée à l'Ecole Lyrique, le 17 avril précédent, par les deux auteurs et Mlle Gabrielle Darcier, cette pièce fut reprise, sur le boulevard du Temple, pour les représentations de Darcier, engagé pour vingt soirées. Il fit là, comme partout, applaudir sa maîtrise musicale et l'art exquis de sa diction.

22 mai : *Francastor*, opérette en 1 acte, par Achille Eyraud et Labottière, musique de Frédéric Barbier.

Francastor. . .	MM.	Tissier.
Saturnin . . .		Gourdon (*début*).
Louisette . . .	Mlle	Ferney.

En quittant ce bas monde, le paysan Dandelou a légué à sa nièce Louisette une somme de 6.000 francs, à la condition qu'elle prenne pour mari un cousin nommé Francastor. Ce dernier point désole Louisette et son amoureux Saturnin. Pauvres tous deux, ils cherchent le moyen de palper l'héritage sans que Louisette épouse, quand le cousin-futur se présente. C'est un tambour-major, flambant et prétentieux, que les amoureux décident de berner. A cet effet, Louisette s'attife en Parisienne, tandis que Saturnin, grossièrement fagoté, se donne pour elle. Séduit par l'élégante, Francastor la compare avec la créature rustique qu'il croit sa cousine et, dans un beau geste, déchire le testament qui la lui donne pour femme. Des éclats de rire lui font alors connaître le piège dans lequel on l'a fait tomber ; il s'en irrite, mais Saturnin offre de partager par tiers la somme léguée, et le bel homme, heureux de rester libre, regagne son régiment.

La rondeur de Tissier, les voix de Gourdon, ancien trial de province, et de Mlle Ferney, chanteuse agréable, firent un succès de cette bluette bien musiquée, et qu'on devait maintes fois reprendre.

1er juin : *Le Roi de la Gaudriole*, opérette en 1 acte, par Amédée de Jallais, Alexandre Flan et Charles Bridault, musique de Joseph Darcier.

Le Roi de la Gaudriole .	MM. Darcier.
Charlot	Douchet.
Charlotte.	Mlle Rameau.

Gaillard d'excellente humeur, le Roi de la Gaudriole passe son temps à boire et à chanter ; pour celà les collets-montés de l'endroit le traitent de fainéant et d'ivrogne ; mais, se riant des brocards, le bonhomme, souvent sans argent, paie en chansons le vin qui l'égaie. A peu près gris,

un jour, il dort sous la table d'un cabaret quand des pleurs le réveillent : une mendiante sollicite vainement la pitié des buveurs. Indigné, l'artiste se lève, place son chapeau à terre et chante avec tant d'âme un appel à la charité que la pauvresse reçoit une abondante aumône.

Extrait des *Poètes de la treille*, représentés en 1857 aux Délassements-Comiques, ce tableau fournit à Darcier le prétexte de quelques représentations supplémentaires.

Fermée pour réparations le 16 juin 1858, la salle des Folies-Nouvelles fut louée par le prestidigitateur Raphaël Macaluso qui, dès le 21, y donna des soirées magiques que renforçaient des pièces du répertoire jouées par leurs créateurs. Mais, en raison de la chaleur, ces spectacles furent, à partir du 23 juin, transférés plusieurs jours par semaine au Ranelagh où ils durèrent, avec des chances diverses, jusqu'à la fin de la belle saison. On jouait les lundis et jeudis sur la scène du boulevard du Temple, qui rouvrit définitivement, à la date habituelle, avec trois nouveautés.

1er septembre : *Les Folies-Nouvelles peintes par elles-mêmes*, à-propos en 1 acte et 3 tableaux, par Charles Bridault.

Le Père Pétrin . . .	MM. Gourdon.
Achille	J. Dupuis.
Ulysse, Francastor. .	Tissier.
Bel-Boul	Camille.
Pierrot	Paul Legrand.

Le Roi Chose . . .	MM. Cossard.
Saltarello.	Charltonn.
Cassandre	Laplace.
Polichinelle	Vautier.
Le Turc	Michelin.
La Perle de l'Alsace .	Philibert.
Le Drame en 1779 . .	Emile.
La Rochetromblon. .	Léon.
Eucharis	Mmes Géraldine.
Béatrix	Pellerin.
Léandre	Caroline Jullien (*début*).
Le Petit dragon. . .	Ferney.
La Fée.	Rameau.
Le Lutin du théâtre .	Zélia.
Trois danseuses. . .	Adélaïde, Cérutti, Angélina.
Deux esclaves . . .	Eléonore, Rose.

Evocation de toutes les pièces représentées avec succès chez Huart et Altaroche. Les acteurs, figurant les personnages les plus comiques de ces pièces, se présentaient à tour de rôle, chantaient un ou deux couplets, et se plaçaient en ligne au fond du théâtre. Après ce défilé, coupé d'un amusant dialogue, couplets de circonstance, salut général des artistes et baisser du rideau.

Prologue-revue original, qui fut très applaudi.— *Non imprimé.*

1er septembre : *Le Moulin de Catherine*, opérette en 1 acte, par Ernest Alby, musique de Laurent de Rillé.

Kerlouan . . .	MM. J. Dupuis.
Lobsec	Camille.
Yvonnette . . .	Mlle Géraldine.
Catherine . . .	Pellerin.

Deux cousines, Catherine et Yvonnette, vivent sous le

même toit. Yvonnette, la plus jeune, est aimée par deux prétendants, le garde-chasse Kerlouan et le maître d'école Lobsec. Elle se décide pour le premier, et le second épouse Catherine, dotée d'un bon moulin.

Vieux thème, musique chantante et bien chantée, honorable succès. — *Non imprimé.*

1er septembre : *Le Quart d'heure de Rabelais*, opérette en 1 acte, par Henriot (Albert Monnier), musique de Bazzoni.

Casimir. . . .	MM. Camille.
Chamerlan. . .	J. Dupuis.
De Valpreux . .	Tissier.
L'Hôtesse . . .	Mlle Rameau.

L'officier Casimir, qui vient de déjeuner, n'a pas de quoi payer la carte ; il envoie demander de l'argent à son oncle Valpreux, riche gentilhomme, mais le commissionnaire reste en route. Par bonheur arrive un certain Chamerlan, qui chante sa fortune ; intéressé par ce refrain, Casimir lui offre les restes de son repas dont il présente ensuite la note. L'homme *fortuné* n'a dans sa poche que trois livres et la dépense se monte à trois louis ; comment faire ? Casimir imagine de faire insulter, par Chamerlan, la première personne qui se présentera ; il interviendra, lui, pour calmer la querelle et offrir une collation que le nouveau venu paiera avec l'arriéré. La chose s'exécute ; le vieux monsieur qu'interpelle Chamerlan lui donne un coup de pied et le provoque en duel ; au signal convenu, Casimir accourt pour reconnaître dans le vieillard son oncle qui, comme tout oncle de comédie, tire d'embarras les étourdis.

Bluette gaie, ornée d'une spirituelle musique et favorablement reçue.

24 septembre : *Ignace le retors*, opérette en 1 acte, par Mme Th. Julian, musique d'Auguste Pilati.

Ignace . . .	MM. J. Dupuis.
Urbain . . .	Camille.
Geneviève . .	Mlle Pellerin.

Non publiée et sans analyse.

7 octobre : reprise des *Travestissements*, opéra-comique en 1 acte, par Paulin Deslandes, musique d'Albert Grisar.

Victor. . . .	M. J. Dupuis.
Joséphine. . .	Mlle Géraldine.

Créée à l'Opéra-Comique le 16 novembre 1839 et reprise au Théâtre Lyrique en 1854, cette jolie pièce fit, pour la troisième fois, grand plaisir au public.

Gérées par deux hommes actifs, desservies par une troupe intelligemment recrutée, les Folies-Nouvelles faisaient-elles de l'argent ? Francisque Sarcey, qui les fréquenta par occasion, soutient la négative dans un feuilleton consacré à la naissance de l'opérette. — « J'étais — écrit il à la date du 18 juillet 1881 — venu passer à Paris quelques semaines de vacances, et ma famille logeait rue Charlot, dans les environs de ce petit théâtre ; j'allais donc assez souvent flâner une heure au parterre. Quel public bizarre ! Il m'étonnait beaucoup, moi qui n'étais pas à cette époque familier avec les mœurs parisiennes. Les avant-scènes étaient peuplées de jolis messieurs

et de belles dames, qui suçaient en riant des sucres d'orge à l'absinthe, qui échangeaient d'un côté de la salle à l'autre des propos grivois ou même interpellaient les artistes en scène. Le parterre se composait de gens du quartier qui venaient là uniquement pour voir le spectacle. Le reste du théâtre était vide ou à peu près. C'est du moins l'impression que j'ai emportée et gardée en ma mémoire. » — On s'étonna donc peu quand, au début d'octobre 1858, les journaux annoncèrent que Huart et Altaroche avaient passé la main à M. Henry Vachot, ex-directeur du théâtre de Montpellier. La nouvelle pourtant était fausse, car des pourparlers avaient seulement eu lieu, pourparlers qui n'aboutirent point. Ce n'était, au fond, qu'une remise, et Huart lui-même le déclara publiquement en ces termes : « Le théâtre des Folies-Nouvelles est à vendre, non pas depuis quelques semaines, mais depuis quatre ans, attendu que depuis quatre ans je regrette mon ancien état de journaliste. Mais je ne vendrai les Folies-Nouvelles qu'au prix que j'ai fixé. »

Le désir d'une retraite dorée n'empêcha point les directeurs de flatter, comme précédemment, les goûts de leur élégante clientèle.

16 octobre : *Pornic le hibou*, opérette en 1 acte, par De la Mousselle (Charlemagne Deulin), musique de Joseph Darcier.

Pornic . . .	MM. Darcier.
Mignolet . . .	J. Dupuis.
Yvonnette . .	Mlle C. Jullien.

Trouvant tous les hommes méchants, Pornic ne se plaît que dans la solitude et, le plus souvent, erre dans les bois; on l'a pour cette raison surnommé *le Hibou*. Mais la jeune Yvonnette s'aperçoit qu'en sa présence le sauvage s'adoucit; pourquoi n'apprivoiserait-elle pas Pornic, qui est son cousin et qu'elle aime ? Le bon moyen est de se faire aimer; Yvonnette y parvient, congédie le gars Mignolet qui l'obsède, et épouse Pornic dont elle fera bientôt un homme entièrement policé.

Pièce du genre larmoyant, peu prisé dans l'endroit; la musique de Darcier la sauva des sifflets, sans lui assurer une longue existence. — *Non imprimée.*

16 octobre : *Le Grand Poucet*, pantomime en 4 tableaux, par Baric et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Poucet	MM.	Paul Legrand.
Les Frères de Poucet		Charltonn.
		Michelin.
		Emile.
		Langlois.
		Léon.
L'Ogre		Vautier.
Le Bûcheron		Laplace.
Marchand de ferraille / Un domestique . .		Philibert.
L'Ogresse	Mmes	Ad. Balothe.
Les Filles de l'Ogre.		Lebreton.
		Cérutti.
		Angélina.
		Lucy.
		Rose.
La Fée		Eléonore.

N'ayant guère que son titre d'original, cette pièce fut accueillie par les journaux et le public avec la plus complète indifférence. — *Non imprimée*.

28 octobre : *Le Page de Madame Malbrough*, opérette en 1 acte, par E. Vierne (Jules Verne), musique de Frédéric Barbier.

Mme Malbrough . . .	MM. J. Dupuis.
Malbrough.	Tissier.
Albatros	Gourdon.
Coquelicot.	Mlle C. Jullien.

De la tour où souvent elle monte, Mme Malbrough ne voit venir ni son époux ni le page Isabeau, son amant, partis ensemble à la guerre. Pour lui faire prendre patience se trouve heureusement près d'elle Coquelicot, second page non moins gentil que le premier. Cependant les débris de l'armée de Malbrough se présentent au château, mais leur chef manque. Isabeau, considérablement vieilli et engraissé, annonce à la noble dame qu'elle est veuve. Après cinq minutes consacrées à son désespoir, Mme Malbrough rassemble ses vassaux et leur annonce son intention de convoler en secondes noces avec Coquelicot ; mais, jetant sa perruque, Isabeau se fait reconnaître : c'est Malbrough lui-même !...

Débauche de mots et de notes, que de fous rires récompensèrent.

17 novembre : *Le Faux Faust*, opérette en 1 acte et 4 tableaux, par Commerson et Emile Gaboriau, musique de Stéphane (Frédéric Barbier).

Faust	MM. PAUL LEGRAND
Méphisto	J. DUPUIS.
Veuve Frigolin . .	GOURDON.
Falempin	CHARLTONN.
Margot.	Mlles GÉRALDINE.
Sulfurique . . .	LEBRETON.

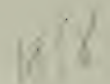
Parodie de *Faust,* drame d'Adolphe d'Ennery, que jouait alors la Porte-Saint-Martin. Faust était là un pharmacien orné d'une barbe blanche si longue qu'il la relevait de temps à autre pour pouvoir marcher; Méphisto, un apothicaire épileptique ne disant pas un mot sans l'accompagner de grimaces et de rires hébétés; Margot, une innocente avide de s'instruire et qui ne tardait pas à savoir tout et le reste. Quant à la veuve Frigolin, femme de ménage de Faust, elle fabriquait Sulfurique en faisant bouillir dans une marmite une livre de mou de veau, un quart de beurre, les ailes d'un perroquet de huit ans et les trois derniers actes du *Mariage dangereux,* pièce tombée récemment au théâtre du Vaudeville.

On devine l'effet que ces personnages étranges pouvaient produire dans des scènes ultra-burlesques, mêlées de danses égrillardes et de jolis airs; les acteurs eux-mêmes y gardaient à grand'peine leur sérieux. — *Non imprimé.*

4 décembre : *Fra Diavolino,* opérette en 1 acte, par Amédée de Jallais et Charles Bridault, musique d'A. Roque.

Jacopo	MM. TISSIER.
Peblo.	PELLERIN.
Fiorette	Mlle C. JULLIEN.

L'Italien Jacopo voudrait marier son fils Peblo avec sa



nièce Fiorette, mais celle-ci professe pour les hommes en général une aversion profonde. Afin de modifier ses idées en lui montrant les dangers de l'isolement, Jacopo part un soir d'orage après avoir averti Fiorette qu'un certain bandit, Fra Diavolino, rôde dans les environs. L'oncle parti, la fillette prie la madone de soutenir son courage quand la voix d'un pèlerin résonne sous sa fenêtre. Transi par le froid, trempé par la pluie, le chanteur demande un asile que Fiorette n'ose lui refuser. C'est un jeune homme qui entre chez elle, mais il est si aimable et paraît si sage qu'elle l'autorise sans crainte à passer la nuit sur une chaise. Un coup de tonnerre réveille le pèlerin endormi ; il se montre alors plus galant, et Fiorette qu'il inquiète un peu le congédie, malgré l'orage qui dure encore. A peine est-il éloigné qu'un homme barbu paraît sur le balcon de Fiorette, saute dans sa chambre et éteint la lumière en déclarant être le lieutenant de Fra Diavolino et ne respecter que les femmes en puissance de maris. Fiorette veut fuir, mais elle se heurte sur la porte à un autre inconnu qui, lui aussi, se prétend lieutenant du fameux bandit. La jeune fille met en face l'un de l'autre les deux voleurs que la situation semble d'abord embarrasser, mais le premier n'est autre que Jacopo qui devine dans le second Peblo son fils et brusque alors le dénouement. Comme il déclare encore ne redouter que les maris, Peblo se débarrasse de son déguisement et affirme être l'époux de Fiorette. L'autre exige comme preuve la présentation d'un contrat de mariage ; Peblo alors donne à la dérobée à Fiorette un papier en la priant d'y mettre sa signature : la fillette, qui a reconnu en lui le pèlerin précédemment accueilli, signe sans crainte, et Jacopo, dépouillant son costume de bandit, embrasse les enfants mariés par surprise.

Sujet vieillot, médiocrement traité : demi-réussite.

4 décembre : *Après la noce*, pantomime en 1 acte, par Lucien (Paul Legrand), musique de Bernardin.

Pierrot.	M. Paul Legrand.
Dorante	Mlles Lebreton.
Colombine . . .	Ad. Balothe.

Pierrot, qui vient d'épouser Colombine, la conduit, après le bal de noces, au domicile conjugal. Il attendait ce doux moment avec une fiévreuse impatience, et voici que la dame déclare son intention formelle de faire chambre à part. Elle n'aime point son mari et songe à l'élégant Dorante. Au lieu de fulminer, Pierrot a recours à la ruse ; il feint de vouloir se brûler la cervelle. Colombine, qui est bonne, s'émeut et implore son pardon. La nuit finit au même moment que la dispute, mais on est en hiver, le soleil se couche de bonne heure, et les époux, enfin d'accord, se disent tendrement : « A ce soir ! »

Pantomime leste, mais originale, qu'on applaudit. — *Non imprimée.*

19 décembre : *Les Filles du lac*, opérette en 1 acte, par Eugène Moreau et A. Lambert, musique d'Adolphe Nibelle.

Wilhem.	MM. J. Dupuis.
Lord Ferlanlair . .	Tissier.
Bertha	Mlles Blanche Lestrade (*début*).
Gertrude	C. Jullien.

Sur les bords d'un lac bavarois habite le pêcheur Wilhem, jeune mais si pauvre que, pour acquitter une dette de 200 florins contractée par son père envers Gertrude, veuve Gouttmann, il ne voit pas d'autre moyen que d'épouser la créancière. Wilhem pourtant a dans le cœur un amour sincère pour Bertha, blonde fille sans parents qui, de son côté, le voit d'un très bon œil. Les choses en sont là quand des cris de détresse se font soudain entendre : un monsieur qui prenait un bain a vu ses habits emportés par les flots.

Wilhem prête une chemise et un pantalon à l'inconnu qui lui raconte ses aventures. Il se nomme lord Ferlanlair ; touriste effréné, il parcourait le monde à la recherche d'une fille qu'il retrouve avec joie dans la blonde Bertha. Ferlanlaire est riche et offre à Wilhem de le prendre pour gendre. Mais le pêcheur est engagé avec Gertrude et il craint, en l'abandonnant, d'être victime des filles du lac qui, suivant une légende, sortent la nuit du sein des ondes pour tourmenter les infidèles. Bertha connaît cette peur de Wilhem ; elle s'entend avec des amies et, un soir qu'il regagne sa maison, le pêcheur se voit entouré par une foule de naïades que conduit sa maîtresse. Affolé, Wilhem revient à celle qu'il aime ; il l'épousera d'autant plus que Ferlanlaire s'éprend de Gertrude et la prend pour femme.

C'était là, comme on voit, une imitation libre du ballet charmant de *Giselle* ; mais, chose singulière, tandis que les librettistes s'efforçaient de tourner à la bouffonnerie ce sujet, l'auteur de la musique l'avait, sans y penser, ramené à sa poésie primitive. Sa partition, large et savante, fut applaudie des connaisseurs mais dérouta le gros public ; Mlle Lestrade, élève du Conservatoire, la chantait avec autant de voix que de goût.

12 janvier 1859 : reprise des *Chansons populaires*, revue des vieux airs en 2 tableaux, par Clairville.

Pont-Neuf	MM. Joseph Kelm.
La Mère Camus	Camille.
Cadet Roussel.	J. Dupuis.
Le Marquis de Carabas. .	Tissier.
La Mère Michel	Douchet.
Jean.	Charltonn.
Un invité	Emile.

La Chanson	Mmes	GÉRALDINE.
Fanchon		PHILIPPE.
La Marquise de Prétintaille		PELLERIN.
Mme Denis		RAMEAU.
M. Denis		FERNEY.
Sylvandre		C. JULLIEN.
Gardes-Françaises . .		AD. BALOTHE. ZOMBACH. ELÉONORE, LUCY.
Grisettes		ANGÉLINA, MÉLANIE. AGLAÉ, ROSE. EULALIE (*début*).

Cet ouvrage, créé au Vaudeville le 24 août 1846, avait subi des modifications. Il comprenait un défilé des chansons les plus vieilles jusqu'aux refrains de Béranger. Des couplets d'actualité et une danse animée le terminaient à la satisfaction générale. — *Non réimprimé.*

27 janvier : *Pierrot épicier*, pantomime en 1 acte, par Dantan jeune et Paul Legrand, musique de Lindheim.

Pierrot.	MM.	PAUL LEGRAND.
Potassiot		COSSARD.
Pétrinot		CHARLTONN
Filoughi		VAUTIER.
Une portière . . .		LAPLACE.
Un facteur . . .		EMILE.
Raisinette. . . .	Mmes	AD. BALOTHE.
Larbinette. . . .		ZOMBACH.
Larmoyette . . .		ROSE.
Une bourgeoise . .		AGLAÉ.
Une cuisinière . .		ALEXANDRINE.

Non publié et sans compte-rendu. Composition qui, selon le rapide jugement des critiques, ne brillait ni par l'esprit ni par l'originalité, et que l'artiste principal sauva seul d'une chute honteuse.

28 janvier : *Huis-Clos*, opérette en 1 acte, par Adolphe Guénée et A. Marquet, musique de Charles Lecocq.

Mordicus . . .	MM. Tissier.
Didier	Allais Cousin (*début*).
Isabelle . . .	Mme Philippe.

Le docteur Mordicus, qui vient de visiter ses malades, trouve avec étonnement ouverte sa porte qu'il avait bien fermée. C'est qu'Isabelle, sa nièce, a jugé l'occasion bonne pour aller, sous son costume de mousquetaire, s'amuser dans un bal masqué. Elle y rencontre un cavalier qui la reconduit et prend congé d'elle. L'oncle est rentré, par malheur, et l'imprudente, qui a oublié sa double clef, est menacée de passer la nuit dans la rue. Elle rappelle alors l'amoureux qui ne voit rien de mieux à faire que de crier au secours. A ce bruit Mordicus paraît au balcon ; mais, loin de descendre, il harangue les jeunes gens...

Le public ayant refusé d'en écouter davantage, on ignorera toujours la fin de cette pochade manquée, qui compromit la réussite du débutant, ténor venu du Théâtre Lyrique.

11 février : *Le Jugement de Pâris*, opérette en 1 acte, par Ernest Alby et Commerson, musique de Laurent de Rillé.

Pâris	MM. J. Dupuis.
Mercure. . . .	Tissier.

L'Amour . . .	Mlles LEBRETON.
Vénus	GÉRALDINE.
Minerve . . .	FERNEY.
Junon	C. JULLIEN.
Hélène	X.

Pâris, fils d'Hécube, est berger dans le vallon situé au pied du mont Ida. Il s'ennuie de n'avoir d'amoureuse qu'en rêve lorsqu'un jour Mercure, pour plaire à Junon, vient préparer dans la vallée un déjeuner de fantaisie auquel l'épouse de Jupiter a convié Minerve et Vénus. Sur la promesse d'un bon pourboire, Pâris se charge des emplettes à faire. Tandis qu'il s'y rend, arrivent sur des nuées les déesses ; elles bavardent comme des mortelles, en attendant Mercure dont bientôt elles réclament à grands cris la présence. Il paraît et, tout en faisant dresser le couvert, offre successivement son cœur aux dames qui, toutes trois, le repoussent avec un dédain dont il projette de se venger. La Discorde, son amie, lui fournit pour cela une pomme qu'il offre comme dessert aux déesses, avec un billet portant ces mots : « A la plus belle ! » — « C'est à mon adresse », dit Junon. — « Pourquoi pas à la mienne ? » fait Minerve. — « Et moi, mesdames ? » s'écrie Vénus. — Et les disputes commencent, au grand plaisir de Mercure. Dans l'impossibilité de tomber d'accord, les trois mangeuses décident de prendre un juge ; ce juge sera Pâris qu'au retour de ses courses on a prudemment endormi sous une charmille. Mercure le réveille et, l'une après l'autre, Junon châtaine, Minerve brune et Vénus blonde se présentent à lui en peignoirs. Pâris, qu'elles charment au même point et qui promet à toutes de les épouser, est ahuri quand, ôtant leurs peignoirs, elles lui apparaissent dans le costume et avec les attributs de leur divinité. Pour obtenir la pomme, Junon offre au berger d'immenses trésors, Minerve les emblêmes de la sagesse, Vénus les plaisirs et l'amour. C'est naturellement la dernière qui l'emporte ; elle en remercie Pâris en faisant apparaître la beauté que l'Amour lui destine, Hélène, épouse de Ménélas. Le berger ravi s'agenouille, puis prend place dans un char qui l'em-

porte avec la nouvelle venue, tandis que les trois déesses et Mercure remontent dans l'Olympe.

Collection de bons mots dits sur une délicieuse musique. Des décors superbes, des costumes splendides et des danses suggestives corsaient encore cet acte dans lequel Dupuis tenait avec maîtrise un rôle qu'on lui devait, cinq ans plus tard, refaire aux Variétés dont il était devenu l'étoile.

5 mars : *Le Docteur Tam-Tam*, opérette en 1 acte, par Francis Tourte, musique de Frédéric Barbier.

Bémolini	MM. TISSIER.
Pouppo Dacapo. . .	ALLAIS COUSIN.
Carlotta	Mlle BLANCHE LESTRADE.

La scène est en Italie, aux environs de Bresello. Ancien vétérinaire, Bémolini a inventé la musicopathie, c'est-à-dire l'art de guérir par la musique les maladies et les infirmités humaines. A cette manie, qui lui vaut le surnom de Tam-Tam, l'Italien joint le travers de vouloir marier au vieux Coricolo sa fille Carlotta, éprise du jeune Pouppo Dacapo. Ce dernier, un jour, pénètre chez Bémolini pour courtiser Carlotta : surpris par le retour inopiné du docteur, il s'introduit dans une caisse vide, mais ses éternuements le dénoncent à Bémolini qui l'interroge et, sur le silence qu'il garde par émotion, croit avoir affaire à un muet dont il doit entreprendre la cure. Il le guérira, dût il, pour y parvenir, employer sa fille comme médicament Carlotta, qui a son idée, se prête à la fantaisie de son père, et le docteur saute de joie quand les agaceries de la jeune fille ont arraché au pseudo-muet ces mots très intelligibles : « Je vous aime ! » — Il déchante quand Pouppo confesse son état-civil, mais les deux amants, prenant le papa par son faible, saisissent des instruments et lui appliquent son propre sys-

tème. Touché, Bémolini consent à les unir, à la condition que Pouppo déclarera avoir été guéri par la musicopathie.

Une agréable partition fit applaudir cette médiocre réminiscence du *Ba-ta-clan* des Bouffes.

5 mars : reprise du *Moulin joli*, opérette en 1 acte, par Clairville et Hostein, musique d'Alphonse Varney.

Placide	MM.	Tissier.
Nivelle		Gourdon.
Gaston	Mlles	C. Jullien.
Pâquerette . . .		Rameau.

Cet acte, créé à la Gaîté le 18 septembre 1849, produisit aux Folies-Nouvelles moins d'effet qu'on n'avait dû l'espérer.

30 mars : *Elle a des bottes !* opérette en 1 acte, par E. Audray-Deshorties, musique de G. Albert (Laurent de Rillé).

Anténor	MM.	Camille.
Lucien		Prat (*début*).
Mme Pavillon . . .		Gourdon.
Bastienne	Mlle	Pellerin.

Une fillette sage, pour éloigner les galants, a chez elle, bien en vue, une superbe paire de bottes. La vue de ces chaussures fait fuir les soupirants et la morale est ainsi sauvegardée.

La populaire chanson des *Bottes à Bastien* avait fourni l'idée de cette piécette dont la carrière fut peu longue. — *Non imprimée*.

17 avril : *Un Troc*, imbroglio en 1 acte, par Eugène Vivier, musique de Joseph Ancessy.

Dubuisson. . .	MM.	CAMILLE.
Sirotteau . . .		GOURDON.
Minet		TISSIER.
Caroline . . .	Mlle	FERNEY.

Des recors poursuivent le viveur Dubuisson, tandis que les gendarmes cherchent le soldat Sirotteau qui a frappé son caporal. Arrivé sur le bord d'une rivière, ce dernier imagine de mettre bas ses vêtements pour s'enfuir à la nage ; Dubuisson, voyant sur la berge l'uniforme abandonné, l'échange pour ses effets civils. Mais Sirotteau n'a point le courage d'effectuer la traversée, il gagne le bord pour se rhabiller et, ne trouvant que la défroque de Dubuisson, il l'endosse. L'effet du troc ne tarde pas à se produire, car l'huissier Minet annonce un héritage à Sirotteau et promet la prison à l'autre ; tous deux peuvent à grand'peine établir leur identité : le militaire enrichi paiera les dettes du civil.

Sujet original mais inhabilement traité : réussite contestée. — *Non imprimé*.

18 avril : *Vendredi*, opérette en 1 acte, par Duvert et Lauzanne (avec Saintine), musique d'Edouard Montaubry.

Vendredi . . .	MM.	J. DUPUIS.
Robinson . . .		TISSIER.
Zoé	Mlles	GÉRALDINE.
Aspasie. . . .		PELLERIN.

Robinson et Vendredi s'ennuient fort dans l'île où les contrarie surtout l'impossibilité de mettre en pratique ce précepte de l'Evangile : « Croissez et multipliez. » — Un navire menant au Brésil une cargaison de modistes dépose

à point sur leur terre deux de ces industrielles, Zoé et Aspasie qui, pour se soustraire aux galanteries de l'équipage, ont pris le costume masculin. Altérés par un trop long jeûne, les naufragés ont bientôt pénétré le mystère ; mais, dans Aspasie qu'il lutine, Robinson reconnaît finalement Aspasie sa femme dont il espérait être à jamais séparé. Force lui est de regagner avec elle la France où Vendredi, plus heureux, épousera la demoiselle Zoé.

Jouée au Vaudeville le 3 novembre 1845, sous le titre de l'*Ile de Robinson*, cette amusante pièce, augmentée d'une partition élégante, eut un nombre honorable de représentations.

6 mai : *La Princesse Kaïka,* opérette en 1 acte, par H. Lemonier (avec Ferdinand de Villeneuve), musique de Demerssemann.

Colibri	MM. J. DUPUIS.
Jacquet	JOSEPH KELM.
Serinette . . .	Mlle C. JULLIEN.

Colibri est un comédien ambulant à qui Serinette, jeune cabaretière, n'a pas voulu faire payer la bouteille qu'il a vidée chez elle. Colibri, plein de cœur, jure de tarir les larmes que versent les beaux yeux de sa bienfaitrice qui, sous peine de perdre toute sa fortune, est contrainte d'épouser le vieux paysan Jacquet à la place du jeune Charlot qu'elle aime. Pour arriver à ses fins, il se déguise en rémouleur et tient à Jacquet des propos plus que fâcheux sur le compte de sa future. Le vieillard les croit et hésite d'abord à prendre femme, mais la cupidité l'emporte et il déclare vouloir quand même de Serinette. Colibri emploie alors les grands moyens ; il revient couvert de plumes, constellé de verroteries, couché dans un palanquin : c'est la princesse Kaïka, beauté indienne un peu mûre, mais pleine de flamme, qui

offre au vieux Jacquet la moitié de son trône et la totalité de son cœur. Il accepte et déchire lui-même le contrat qui liait la cabaretière. La farce est jouée ; Serinette, devenue libre, épousera son Charlot.

Livret suffisamment écrit, partition mélodieuse ; le talent et l'entrain des acteurs assurèrent le succès, sans qu'on publiât rien des paroles ou de la musique.

6 mai : *Le Docteur blanc*, pantomime en 1 acte, par Charles Bridault et Paul Legrand, musique de Bernardin.

Pierrot	MM.	PAUL LEGRAND.
Cassandre . . .		LAPLACE.
Léandre		CHARLTONN.
Arlequin		COSSARD.
Colombine . . .	Mlle	LEBRETON.

Un médecin nègre, nommé Vriès, intriguait alors la population parisienne par des cures non autorisées dont la Faculté et la Police correctionnelle lui demandèrent compte. Le théâtre à son tour traduisit devant le public ce héros de l'actualité. De noir devenu blanc, le docteur, entre autres joyeusetés, perçait avec un vilebrequin Cassandre, son futur beau-père. Mais, au nombre des victimes ridiculisées sur la scène, figurait un pauvre homme tombé malade pour avoir soufflé dans un instrument de cuivre ; ce fait s'était passé réellement et l'on jugea peu convenable l'idée de railler en même temps le médicastre et ses clients. Malgré les efforts de Paul

Legrand, la pièce, en conséquence, fut modérément applaudie. — *Non éditée.*

L'ordinaire clôture des Folies-Nouvelles eut lieu le 31 mai. On annonçait, pour la réouverture fixée au 1er septembre, une modification de personnel motivée par cette circonstance que presque toutes les dames se trouvaient dans ce qu'on appelle une position intéressante : le changement devait être plus radical encore. Dans l'intervalle, effectivement, se présenta l'acquéreur que les impresarii désiraient depuis des années. C'était Virginie Déjazet, la célèbre artiste qui, bien en cour, obtint un arrêté ministériel assimilant le petit théâtre aux autres scènes de genre (1). La salle modifiée rouvrit, en conséquence, le 27 septembre 1859, sous le nom de *Théâtre Déjazet*, avec un prologue et une comédie-vaudeville d'amples dimensions.

Huart et Altaroche acquéraient d'ordinaire la propriété des œuvres représentées par eux et payaient à la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques un droit fixe de dix francs par acte. Les registres de cette société ne précisent donc point les recettes encaissées par les Folies-Nouvelles ; mais le compte financier de l'Assistance publique, donnant les sommes versées comme droit des pauvres, permet de les établir. Elles furent en 1854 (y compris les Folies-Concertantes) de 104.408 fr. 81 ; en 1855, de

(1) Elle fit mettre au nom de son fils Eugène le privilège payé 120.000 francs, et le loyer des lieux et matériel fixé à 24.000 francs par année.

329 441 fr. 20 ; en 1856, de 260.976 fr. 21 ; en 1857, de 220.051 fr. 82 ; en 1858, de 199.889 fr. 14, et, pour les cinq premiers mois de 1859, de 104.282 fr. 97.

Si, d'après ce tableau, les bénéfices de l'entreprise se devinent médiocres, ses résultats artistiques apparaissent plus fâcheux encore. Car le genre choyé aux Folies-Nouvelles, et qu'après elles divers théâtres adoptèrent, en l'appliquant aux héros vrais et aux institutions modernes, devait avoir sur la mentalité française une action déplorable. L'opérette développée, endémique, ne tua pas seulement cette charmante comédie à couplets où la morale se dissimulait sous l'esprit ; avec son parti-pris de parodie, ses attaques outrancières contre les gens ou les choses jusque-là vénérés, elle fut aussi une cause déterminante du mal dont notre pays souffre au point d'en mourir peut-être : l'irrespect.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 150 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU PREMIER THÉATRE

DES

FOLIES-NOUVELLES

(1) 134 nouveautés, dont 48 imprimées, et 16 reprises, dont 2 éditées à cette occasion.

Deuxième Théâtre

DES

FOLIES-NOUVELLES

1871-1872

Comme beaucoup d'entreprises, le Théâtre Déjazet débuta par des succès pour aboutir, le 31 mai 1870, à une clôture forcée. M. Manasse, qui arrivait du Caire où il avait géré le théâtre du Khédive, l'acquit alors à d'avantageuses conditions et lui rendit le nom de *Folies-Nouvelles*. Il était sur le point d'ouvrir, quand la guerre franco-allemande éclata. Le siège passé, puis la Commune, il reprit son projet, qui était d'exploiter à nouveau l'opérette dans la petite salle du boulevard du Temple. Cette salle, transformée à grands frais en coquette bonbonnière, fut rouverte au public le 13 septembre 1871. On donnait ce soir-là une grande pièce à musique, précédée d'un prologue ingénieusement mis dans la bouche du portier Perrin, que les revuistes du Théâtre Déjazet avaient maintes fois utilisé. Voici ce discours, imprimé seulement sur la feuille-programme distribuée aux spectateurs et de nos jours introuvable.

Mesdames et Messieurs, pardon si devant vous
J'ose me présenter habillé de la sorte,
Mais, sachant qui je suis, vous m'excuserez tous :
Je suis le vieux portier, et je quitte ma porte.

Comme il fallait quelqu'un qui connût bien l'endroit,
J'ai dit au directeur : « Ne chantons pas d'églogue ;
Les honneurs de céans me reviennent de droit,
Et c'est moi, s'il vous plaît, qui ferai le prologue. »

Le théâtre, d'abord, m'appartient quelque peu :
J'en connais tous les coins, je m'y promène en maître,
J'ai su plus d'une fois le préserver du feu,
Enfin, il est à moi, puisque je l'ai vu naître ;

J'étais à l'ouverture. — Ah ! ce fut un beau soir !
Pierrot, tout battant neuf, fier de sa blanche mine
Dans laquelle on voyait mieux briller son œil noir,
Vint au public d'alors présenter Colombine.

Le public leur sourit : Pierrot était si beau !
Colombine, surtout, était si provocante !
Et derrière eux venait, complétant le tableau,
Foule bariolée, aimable, éblouissante.

Arlequin, Pantalon, Cassandre soucieux
De ne pouvoir jamais empêcher Colombine
A Léandre amoureux de faire les doux yeux,
Bien heureux quand c'est là tout ce que fait la belle !

Après la pantomime, on vit qu'il était temps
De faire un peu de bruit : on fit de la musique.
— Oh ! sans prétention et sans trop d'instruments,
Car, Dieu merci, l'endroit n'est pas académique.

Peut-être on n'était pas savant sur les accords,
Les airs que l'on jouait ne faisaient pas leur tête,
Mais ils se contentaient d'avoir le diable au corps :
Et c'est ainsi, Messieurs, que naquit l'opérette.

Le public y prit goût et l'on fit de l'argent.
— Mais ce qui réussit ne peut pas toujours être,
On se blase de tout, le monde est inconstant :
Un beau jour, mon théâtre avait changé de maître.

Celle qui le reprit, vous connaissez son nom :
Lisette ou Déjazet, étrange enchanteresse,
A qui le ciel donna, pour chanter sa chanson,
Comme à Ninon jadis, l'éternelle jeunesse.

Alors, ce fut partout comme un bruit de baisers,
Comme un enivrement des plus charmantes choses,
Où l'esprit de bon ton et les propos légers
Voltigeaient au milieu des femmes et des roses.

Figaro ! Richelieu ! Vert-Vert ! Gentil-Bernard !
Comme vous saviez bien vous faire aimer des belles !
Fripons délicieux, comme vous aviez l'art
D'être forts et trompeurs sans trouver de cruelles !

Hélas ! elle est partie !... Il fallait bien, pourtant,
Donner dans la maison accueil à la Folie :
On a fait sa toilette à la salle ; à présent,
Ainsi qu'au bon vieux temps nous voulons qu'on y rie.

Se souvenant du lieu qui vit ses premiers pas,
L'opérette revient, après plus d'une intrigue.
Si vous le voulez bien, nous tuerons le veau gras
Pour fêter le retour de notre enfant prodigue.

Après tout, écoutez, la petite a du bon,
Je sais bien que l'on dit (aujourd'hui c'est la mode)
Qu'il faut être très grave et rembrunir son front,
Et, si l'on rit un peu, le faire avec méthode.

Nous avons traversé des moments douloureux...
Mais l'espoir nous revient et le ciel est moins sombre :
Le rire est chose douce, il donne aux malheureux
Un rayon de soleil pour éclairer leur ombre.

Rions donc, au contraire — en n'oubliant jamais !
— Et l'éclat généreux d'une gaîté bien franche
Ne peut pas retarder d'un jour, je vous promets,
L'instant si désiré par tous de la revanche.

Mesdames et Messieurs, pardon si devant vous
Je me suis présenté costumé de la sorte,
Mais, sachant qui je suis, vous m'excuserez tous :
Je suis le vieux portier, — et retourne à ma porte.

Ces vers pâles approuvés ainsi qu'il convenait, la toile se leva sur l'important ouvrage composé par les auteurs mêmes du prologue.

Nabucho, opéra-bouffe en 3 actes et 4 tableaux, par Albert Vanloo et Eugène Leterrier, musique d'A. de Villebichot.

Nabuchodonosor. . .	MM. Marcel.
Azor.	Hamburger.
Mérodac-Baladan. . .	Dailly.
Le Muet.	Courtès.
Bolabarbe	Libert.
Purgopolassar . . .	Saint-Brice.
Un facteur.	Niveleau.
Un inspecteur. . . .	Clovis.
Nitocris	Mmes Roziès.
Le prince Larifla. . .	Collas.
Néréa	Elisa Delacroix.
Lydia	Léontine.
Mélanis.	Clavandier.
Myrtha	Gabrielle.
Isis	Bell.
Fatmé	Amélie.
Auguste, Le Notaire. .	Juliette Baumaine.
Théodore	Camille Marville.

Ernest	Mmes Sainti.
Alfred	Marie Derval.
Hector	Grivot.
Aston	Jeanne d'Attigny.

Ayant licencié son sérail, Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, a pris, pour élever son fils Larifla, la jeune et belle Nitocris. Comme il s'obstine à la traiter en sœur, Nitocris profite d'une de ses absences pour aimer un captif scythe nommé Honolulu, qui la rend mère du prince Azor. Nabucho, de retour, accepte la situation, mais il se venge en rudoyant Azor, qui est d'ailleurs laid et fort bête. Quand Larifla atteint l'âge nubile, son père sollicite pour lui la main de Néréa. fille de Mérodac-Baladan, roi d'Arménie. La princesse est charmante, elle trouve Larifla à son goût et l'union se décide. Par malheur Azor s'éprend de Néréa, qu'il demande avec des larmes à sa mère. Nitocris ne sait rien refuser à l'enfant de son cœur ; avec Bolabarbe, grand éclusier qui la courtise, elle invente cette combinaison : Nabucho va conduire ses armées à la conquête de Tyr ; en son absence on substituera Azor à Larifla, quitte à dire, pour excuse, qu'on a mal compris les ordres du monarque. La chose s'exécute, grâce à la veulerie de Mérodac, mais, la veille même des noces, le roi revient à l'improviste et tout rentre dans l'ordre. Néréa pourtant, que ces changements indignent, révèle à Nabucho le complot avorté et le roi, furieux, condamne à mort tous les coupables. Ceux-ci, consternés, se gourment entre eux lorsqu'un événement bizarre se produit : le muet, confident de Nabucho, prend soudain la parole pour révéler que son maître est, tous les quinze jours, en proie à un accès de folie pendant lequel il se cache dans certain caveau ; qu'on l'empêche alors de gagner son refuge ordinaire et il apparaîtra au peuple dans un état qui lui enlèvera tout prestige. Le muet, si à propos guéri de son infirmité, n'est autre qu'Honolulu, travesti par amour paternel, et que le danger menaçant Azor a seul pu faire trahir le roi. Son plan, jugé très bon, est adopté, et Nabucho, qu'on pourchasse, subit publiquement un accès à la suite duquel

Nitocris le fait enfermer dans une maison d'aliénés. Pour la troisième fois Néréa change alors de futur, mais c'est une fille de tête et elle entraîne Mérodac et Larifla à la recherche du fou couronné. Ils le retrouvent chez le docteur Purgopolassar, mais pour l'entendre dire une chanson insensée ; par bonheur son accès prend fin et, comme représaille, il fait enchaîner sa femme et l'ex-muet. Décidément rendue à Larifla, Néréa l'épouse dans les jardins suspendus de Babylone qu'on inaugure. Attendri par cette double cérémonie, Nabucho fait grâce à ceux qui ont voulu lui nuire, et l'aventure finit ainsi.

Acceptable comme fond, ce libretto était écrit à la manière d'Hervé, c'est-à-dire avec profusion d'originalités cherchées, de mots extravagants mêlés de clowneries. Une musique pétillante n'atténuait pas ces défauts graves dont se choquèrent les spectateurs, estimant trop prompt le retour du théâtre aux insanités d'antan.

16 septembre : *Un Mari à tiroirs*, comédie en 1 acte, par Eugène Leterrier et Albert Vanloo.

Ricochard. . . .	MM.	Brice.
Géranium		Niveleau
Duboulet		Libert.
Atala	Mmes	Berthelot.
Henriette		Léontine.
Françoise		Clavandier.

En l'absence de sa femme Henriette, partie depuis trois mois à Dunkerque, le rentier Ricochard veut se payer une petite noce. Géranium, son valet, qu'il met de la partie, invite à son tour deux voisines, la brune Atala et sa bonne Françoise. Le quatuor va se mettre à table quand un coup de sonnette retentit ; c'est Mme Ricochard qui revient à l'impro-

viste pour souhaiter la fête à son mari. Celui-ci ayant laissé pousser sa barbe, n'est pas reconnu par Henriette; il en profite pour se donner comme un domestique belge et envoyer sa femme à Montmartre où, prétend-il, Ricochard dîne chez des amis. Henriette éloignée, le rentier, qui a des remords, veut congédier ses invitées lorsqu'une visite nouvelle survient, celle de l'empailleur Duboulot. Duboulot est l'ami de Ricochard, mais c'est aussi l'époux d'Atala que sa venue affole. Elle se cache donc, tandis que le rentier, renouvelant son truc, pose sous les yeux de l'empailleur en négociant marseillais. Il l'évince de la sorte et charge Géranium de congédier les dames qui le gênent de plus en plus; mais elles refusent de s'en aller l'estomac vide et, tandis qu'elles déjeûnent, Mme Ricochard reparaît, puis Duboulot, que ronge la jalousie. Les explications qui s'ensuivent sont des plus confuses ; par bonheur Atala peut fuir, et Géranium prend à son compte le repas et Françoise. Pour Ricochard, qui coupe sa barbe, il affirme à Henriette, puis à Duboulot, que le domestique belge et le boutiquier marseillais ont été expulsés par lui, le premier comme ivrogne, l second comme fou. Il est cru et l'on mange en famille l repas préparé pour l'amour.

Acte épileptique qu'on donna, à la place du prologue, comme lever de rideau du spectacle maintenu par nécessité sur l'affiche.

21 octobre : reprise de *Chez une petite dame*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Albert Monnier et Edouard Martin (du Palais-Royal).

Léonce.	M.	AMBROISE.
Mme Chatenay . .	Mmes	LÉONTINE.
Mariette		CLAVANDIER.

21 octobre : reprise de *Fifi et Nini*, opérette en

1 acte, paroles et musique d'Hervé (des 1res Folies-Nouvelles).

Fifi . . .	M. GARDEL.
Nini. . .	Mme E. DELACROIX.

21 octobre : *La Chanson du bonheur*, comédie en 1 acte, par Baumaine et Celmar (Marcel)

Raymond. . . .	MM. MUSSAY.
Mouffle	LIBERT.
Mme de Vernon. .	Mmes LÉONTINE.
Louison	CLAVANDIER.

La comtesse de Vernon, jeune veuve, a vu sa main refusée par son cousin Raymond de Sailly dont elle est inconnue. Pour tirer vengeance de cet affront, elle se présente incognito à Raymond qu'elle séduit par ses charmes ; aussi l'épouse-t-il, en exprimant le regret de ne s'être pas rencontré plus tôt avec elle.

Acte assez drôle, qui obtint un petit succès. — *Non imprimé.*

31 octobre : *L'Atelier Coqueluchon*, folie-vaudeville en 1 acte, par Baumaine et Marcel.

Coqueluchon. . . .	MM. DAILLY.
Bétinet.	HAMBURGER. / MUSSAY.
La Vitesse	AMBROISE.
Mme Coqueluchon . .	Mmes VITTIÉ.
Rose-Thé	E. DELACROIX.
Rondinette	CLAVANDIER.
Julie	LÉONTINE.
Mathilde	J. BAUMAINE.

Adèle	Mmes CAMILLE.
Mélanie	GRIVOT.
Blanchette	AMÉLIE.
Hortensia.	D'ATTIGNY.
Maria	A. RENARD.

Profitant de ce que sa femme est allée au Havre pour embrasser son dernier-né, Coqueluchon, fabricant de crinolines qu'on croit à cheval sur les principes, va folâtrer au bal de l'Opéra. De leur côté ses ouvrières, sous la conduite du commis Bétinet, se rendent au même lieu ; ce que voyant, la bonne Rondinette convoque en galant tête-à-tête La Vitesse, garçon du pâtissier d'en face. Toutes ces escapades ne sont pas sans danger. Les demoiselles, rentrées chacune avec un cavalier, s'attablent pour souper quand Coqueluchon survient. Il a fait la conquête d'une bergère qui n'est autre que Bétinet déguisé, et la lutine avec tant d'ardeur que tous les couples s'interposent. Pris en flagrant délit de cascade, le patron est à la discrétion de son personnel, qui veut bien n'exiger que sa présence à table et le paiement des vins. On soupe gaîment lorsque Rondinette signale l'arrivée de Mme Coqueluchon ; restée en panne à Nanterre, la dame a dû revenir à pied. Sa surprise est grande en voyant debout le personnel qu'elle devait croire couché. Coqueluchon, qui s'est à temps esquivé, revient en bonnet de coton pour enchérir sur l'indignation de sa femme, mais celle-ci, heureuse de constater l'innocence du négociant, pardonne aux employés qui tous reprennent leurs places à la table où le patron et la patronne consentent à figurer eux-mêmes.

Plaisanterie peu fine, mais gaie, qui fut indulgemment accueillie.

2 novembre : Début des *Pupazzi*, de Lemercier de Neuville. Ces ingénieuses marionnettes figurèrent brillamment dans sept représentations.

10 novembre : *Cinq millions d'heritage*, comédie en 2 actes, par Anézo.

François Champagne. .	MM.	Dailly.
Georges		Mussay.
Moulinon		Libert.
Leloup		Ambroise.
Trumeau.		Niveleau.
Gabrielle	Mmes	Léontine.
Mme Moulinon		Vittié.
Tronquette		D'Attigny.

Un planteur d'Amérique a légué au domestique François Champagne une somme de cinq millions, à charge de la transmettre au neveu de son ancien maître ; or, ledit neveu a complètement disparu, ce qui fait de Champagne un millionnaire légal. Mais l'ex-valet a la nostalgie du service ; il ne saurait être heureux qu'en époussetant les meubles, en passant les plats, en annonçant les visiteurs. Aussi est-il à la recherche d'un jeune homme distingué, mais pauvre, pour le faire bien dîner pendant qu'il se tiendra derrière sa chaise, l'installer dans ses voitures tandis qu'il montera derrière, etc. Champagne trouve son affaire en la personne de Georges, jeune monsieur possédant toutes les qualités voulues et qui, par misère, allait se jeter dans la Seine. Il l'habille, le loge, le choie jusqu'au moment où l'on découvre que ce protégé n'est autre que l'héritier infructueusement cherché par lui. Les millions reviennent à l'ayant-droit; Champagne, au comble du bonheur, servira le neveu comme il a servi l'oncle.

Pièce originale, bien faite et bien jouée, qu'on applaudit mais qui ne fut pas imprimée.

10 novembre : *Suzanne au bain*, opérette en 1 acte, paroles et musique de Gustave Lafargue.

Chrysostome	MM. MARCEL.
Tra los Montès . . .	LIBERT.
Suzanne.	Mlle BERTHAL.

Suzanne, pêcheuse de crevettes, plonge chaque matin son corps de dix-sept ans dans la mer. Cet exercice, qu'ils ont surpris, a enflammé pour la fillette Chrysostome, voyageur en ténors, et Tra los Montès, toréador âgé. Les deux hommes, jaloux, tirent au sort à qui se jettera dans les flots pour laisser le champ libre à l'autre. C'est Tra los Montès qui gagne, mais Chrysostome le pousse traîtreusement en sa place ; il peut ainsi parler à son aise à Suzanne, mais il s'enfuit bientôt à l'aspect d'un monstre marin, c'est-à-dire de son rival couvert d'herbes, d'écailles et de vase. Suzanne subit de celui-là une déclaration encore, puis Chrysostome revient pour proposer au vieux Montès, reconnu, un combat singulier. Après quelques passes, ils conviennent pourtant de s'en rapporter à la pêcheuse elle-même. Suzanne n'aime ni l'un ni l'autre, mais un pêcheur fort sur la flûte, qui tout à coup survient et enlève la belle aux yeux des galants interdits.

Acte faible, qu'une interprétation adroite préserva des sifflets.

26 novembre : *Après l'orage,* comédie en 1 acte, par Lemercier de Neuville.

Jacques	MM. LIBERT.
Valentin. . . .	MUSSAY.
Madeleine . . .	Mmes LÉONTINE.
Rosine	CLAVANDIER.

L'action se passe en mai 1871. Madeleine et Rosine, dans leur chambre d'ouvrière, déplorent l'absence de Valentin, jeune soldat qui n'est pas encore revenu de la guerre. Un militaire se présente tout à coup chez elles ; c'est Jacques,

camarade de Valentin, qui vient préparer Madeleine à revoir celui qu'elle aime. Valentin paraît à son tour, et Madeleine se jette dans ses bras.

Cet à-propos, non compliqué, eut des tribulations que l'auteur, sur notre désir, a narrées en ces termes : — « Il avait été fait pour le théâtre des Variétés, à la demande de son directeur intérimaire, Léon Beauvallet, mais le départ de certains artistes me le fit retirer et porter aux Folies-Nouvelles, dont je connaissais le directeur qui le mit de suite en répétition. Malheureusement le public du boulevard du Temple n'est pas le même que celui du boulevard Montmartre. Ma pièce fut jouée *trois fois* au milieu des sifflets qui soulignaient les passages où je faisais l'éloge de l'armée, des ouvriers travailleurs, et ceux où je flétrissais la Commune et ses partisans. Je reconnus, à mon grand étonnement, quelques confrères de la presse, israélites il est vrai, qui s'en donnaient à cœur joie... » – Devant l'hostilité qu'il n'eût pu désarmer qu'en reniant ses idées, Lemercier de Neuville retira son ouvrage, qui n'est pas imprimé.

23 décembre : *Le Nouvel Aladin*, opérette-bouffe en 3 actes, par Alfred Thompson, musique d'Hervé.

Kokelico	MM. DAILLY.
Le Taïcoun	MARCEL.
Képhalos.	GARDEL.
Jou-Gon	AMBROISE.
Rouget	ALPHONSE.
Têtard	GONTIER.

Aladin	Mmes Berthal.
Veloutine	Claudia.
Karamel	E. Delacroix.
Naphta	Dubys.
Chalybé	Scellier.
Moka-Péko, Nénupharini. .	Léontine.
Stalactita.	Amélie.
Tapiska	Clavandier.
Lakine	Reynold.
Porcelina.	Morel.

Dans une modeste boutique de joujoux japonais végète, en qualité de commis, le descendant d'Aladin, seigneur de la Lampe. Malgré l'humilité de sa position, il aime Veloutine, fille du Taïkoun. Le chien de la princesse se fait écraser la queue et procure ainsi à Kokelico, patron d'Aladin, l'occasion d'adresser une déclaration à la fille du souverain. Mais Aladin, qui a retrouvé dans une cave au charbon la lampe de son aïeul, change cet odieux rival en singe et l'enferme dans une boîte à surprise qu'il vend au Taïkoun venu, en compagnie de Kephalos, grand remémorateur, acheter quelques mannequins dont il veut faire des ministres. La lampe merveilleuse entraîne alors les quatre personnages tantôt dans des palais somptueux, tantôt dans des bouges, finalement dans une grotte de cristal où la reine des eaux fiance Aladin à Veloutine. Pendant ce temps, Kokelico s'est emparé du trône et règne sous de riches vêtements qui contrastent avec ses allures de concierge. La puissance de la lampe l'arrache à ses splendeurs passagères, et, prenant la forme d'un papillon en bottes fortes, le marchand de joujoux préside au mariage des amoureux pendant que l'assistance chante avec conviction une ballade à la lune.

Cette pièce, créée l'année d'avant au Lycœum de Londres, avait été traduite par Hervé qui ne s'était point fait faute d'introduire dans le livret anglais des quiproquos déconcertants et des mots ultra-

parisiens. Ces inventions nuisirent à la ravissante musique dont il était l'auteur ; en dépit donc de beaux décors et de délicieux costumes, *le Nouvel Aladin* n'obtint qu'un succès contesté et fut dédaigné des libraires.

23 décembre : *Un Choriste amoureux,* vaudeville en 1 acte, par Gardel-Hervé.

Athanase . . .	MM.	LIBERT.
Joseph. . . .		NIVELEAU.
Florette . . .	Mmes	LÉONTINE.
Berthe		CLAVANDIER.

Deux modistes, Florette et Berthe, habitent ensemble une chambre située passage des Panoramas. Leur fenêtre donne sur les loges où s'habillent les acteurs des Variétés. Ce voisinage laisse calme Berthe, fiancée au tourlourou Joseph, mais trouble fort son amie, dont le cœur parle en faveur d'un jeune premier qui lui fait tous les soirs admirer sa chevelure blonde et ses élégants costumes. Avec ce prince charmant est, par malechance, un choriste fort laid. Profitant un soir de l'absence de Berthe, Florette s'oublie jusqu'à faire signe au joli garçon de venir chez elle, mais le vilain acteur prend pour lui cette invitation et s'y rend par le toit du passage. Un instant furieuse, la modiste s'adoucit pour tâcher d'obtenir des renseignements sur celui qu'elle aime. L'intrus en donne de mauvais sur son rival et d'excellents sur lui-même. Il répond au nom d'Athanase, a plus de talent que d'appointement, mais espère gagner le gros lot d'une loterie dont il possède deux numéros. Si cela lui arrive, il mettra sa richesse aux pieds de l'ouvrière dont il se déclare pour jamais épris. Florette, qui désire vivement la fortune, consent à chanter et à danser avec Athanase qui la quitte pour aller jouer son rôle. Il reparaît bientôt, donnant les signes de la plus grande émotion : ce qu'il rêvait est arrivé, cent mille francs lui sont échus et il les offre avec sa main à

Florette, qui accepte le tout à condition qu'il lui fera connaître son beau camarade. Les deux modistes, par suite, se marieront le même jour.

Amusante anecdote brochée pour accompagner *le Nouvel Aladin*, qu'elle précéda les jours suivants. — *Inédite.*

Les recettes encaissées par les secondes Folies-Nouvelles étaient si médiocres (1) que, le 15 janvier 1872, M. Manasse n'avait payé aucun des six termes échus depuis son entrée en possession. Altaroche et les héritiers de Louis Huart, mort en 1865, se fâchèrent et firent, le lendemain 16, fermer la salle. Justifiant toutes les méfiances, le directeur prit aussitôt la fuite et fut mis en état de liquidation judiciaire. Une adjudication du fonds, tentée le 14 février par le syndic, n'eut aucun résultat, et le matériel fut, le 25 du même mois, dispersé à l'Hôtel Drouot.

On fit alors courir le bruit qu'une combinaison associant M. Adrien Huart, fils d'un des fondateurs des premières Folies-Nouvelles, avec Charles Bridault, ex-secrétaire de la même entreprise, rouvrirait provisoirement le 15 mars et définitivement le 1er septembre, mais ce projet n'aboutit point, et c'est M. Daiglemont qui devint locataire de la salle et la rouvrit, le 30 août 1872, sous le nom de *Théâtre Déjazet.*

(1) En voici les chiffres exacts : 18 jours de septembre 1871, 11.970 fr. 50 ; octobre, 16.446 fr. 50 ; novembre, 12.845 fr. 25 ; décembre, 13.032 fr. 45 ; 15 jours de janvier 1872, 12.040 fr. 25 ; au total 66.334 fr. 95 pour 125 représentations, soit, en moyenne, 530 fr. 67 par jour.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 12 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE DU DEUXIÈME THÉATRE DES

FOLIES-NOUVELLES

(1) 10 nouveautés, dont 5 imprimées, et 2 reprises.

Troisième Théâtre

DES

FOLIES-NOUVELLES

1880

Pendant trois années le Théâtre Déjazet connut des fortunes diverses sous les directions successives de MM. Daiglemont, Dechaume, Charles Bridault, Amédée de Jallais et Geindre. Le 28 octobre 1875, H. Ballande, fondateur des Matinées littéraires, le prenait à bail pour en faire le *Troisième Théâtre-Français*. Désillusionné, appauvri, il passa, en mai 1880, la main au sieur Desmottes. Celui-ci ne devant entrer en possession qu'au mois de septembre, MM Gauthier et Renard profitèrent de la circonstance pour rouvrir au hasard la salle close, sous le nom de *Folies-Nouvelles*.

C'est le 10 juin qu'ils donnèrent leur premier spectacle, composé de trois pièces classées et distribuées comme il suit :

Yvonnette, opérette en 1 acte, par Francis Tourte musique de Georges Douay.

Bernic.	M. Choquier.
Yvonnette . . .	Mlle Roy.

L'Amour et son carquois, opéra-bouffe en 2 actes, par Marquet et Delbès, musique de Charles Lecocq.

Chysidis. . . .	MM. MIRAL.
Laudanum . . .	CHOQUIER.
L'Amour. . . .	Mmes HÉLOÏSE GUÉRIN.
Thisbé	B. RÉGODIA.
Zéphir	VAL-MONCA.
Alpha	CLAUDIA.
Bêta	GRELLA.
Gamma	MARIETTE.
Delta	GOUJON.
Oméga	BACH.
Omicron. . . .	ISMÉNIE.
Lambda	YVONNE.
Epsilon	PERROUX.
Phi-Kip-Si . . .	AÏN.
Iota	DERIGNY.

M'sieu Landry, opérette en 1 acte, par Camille du Locle, musique de Jules Duprato.

Landry	MM. BARBARY.
Parfait	MIRAL.
Javotte	Mmes RÉGODIA.
Suzanne	ROY.

Yvonnette n'était autre que *les Catherinettes*, lever de rideau joué le 16 avril précédent à l'Athenæum de la rue des Martyrs; *L'Amour et son carquois*, emprunté à l'Athénée qui l'avait représenté le 30 janvier 1868, appartenait au répertoire vieillot dont tout le comique consistait à mettre un parapluie sous le bras de Jupiter et à faire prendre l'omnibus à Junon ; *M'sieu Landry* enfin, créé le 24 novembre

1856, avait pendant de longs mois figuré sur l'affiche des Bouffes-Parisiens. Ces ouvrages trop connus, mis en scène économiquement et interprétés par des acteurs sans expérience, furent accueillis avec sévérité par les journaux qui incitèrent unanimement les directeurs occasionnels à des efforts plus méritoires. Ils n'eurent garde de les tenter, car 27 représentations n'avaient mis dans leur caisse que 4.345 fr.25, ou 160 fr. 93 par jour. Si modestes que fussent leurs frais, de pareilles recettes ne pouvaient les couvrir ; aussi fermèrent-ils simplement, le 7 juillet.

Le 17 septembre 1880, M. Desmottes, cessionnaire de H. Ballande, rendait à la petite salle du boulevard du Temple le nom de *Théâtre Déjazet* qu'elle a, depuis, toujours porté.

TABLE DES CHAPITRES

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

